

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME DIXIEME.



LONDRES  
Tome X.

COLLECTION

COMPLÈTE

DES ŒUVRES

DE

LA DE CHÉRISSÉS.



PAR M. DE CHÉRISSÉS.

TOME DIXIÈME.

PAR M. DE CHÉRISSÉS.

Paris.



# COLLECTION

C O M P L E T E

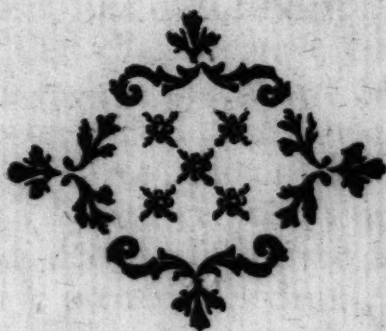
## DES ŒUVRES

D E

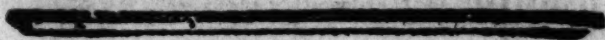
M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME DIXIEME.



A L O N D R E S.



M. DCC. LXXVII

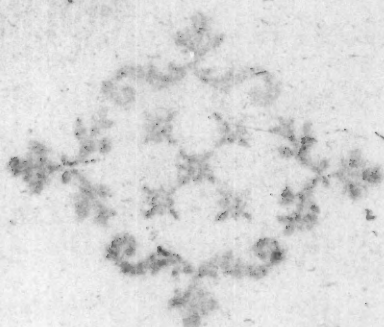
COLLECTION

COMPLÈTE

DES ŒUVRES

D. B.

M. DE CRÉBILLOTTES.



A. L. O. Y. D. R. E. S.

M. DCC. LXXVII



# P R E F A C E.

D E

L'É D I T E U R.

LE public nous a paru toujours se soucier si peu de savoir comment l'ouvrage qu'un éditeur lui présente, est tombé entre ses mains, que, quelque envie que nous eussions de lui apprendre à quel *heureux hasard* nous devons la découverte de celui-ci, nous prendrons, s'il veut bien nous le permettre, la liberté de lui parler de toute autre chose.

Ces lettres sont-elles factices, ne le sont-elles pas ? Ont-elles ou non, été écrites au duc qui en étoit le possesseur ? Moins il importe que ce soit lui, ou quelqu'autre qui en ait été le héros, moins aussi nous nous arrêterons à discuter ce point ; mais nous ne croyons pas devoir glisser avec la même légèreté sur le premier des deux, parce qu'il ne sauroit être au lecteur, de la même indifférence qu'elles soient véritablement d'une femme, ou qu'elles n'en soient pas. La raison en est, à ce qu'il nous semble, que le vrai a toujours sur nous plus de droits que ce que

nous savons n'en être que l'imitation ; & que rien n'est plus fondé en raison , que cette façon de voir & de sentir.

En effet , avec quelque soin qu'un auteur consulte la nature , & cherche à la rendre ; quelque talent , même , qu'il ait pour réussir à ce qu'il tente , il ne lui est jamais possible de la peindre assez bien , pour que les lecteurs d'un certain ordre s'y méprennent ; & le succès d'abuser les autres , nous paroît bien loin d'en être un. L'on a beau n'être point guindé dans ses sentiments ; en puiser la source dans son propre cœur , ou profiter de ce que l'usage du monde peut , à cet égard , nous avoir acquis de connoissances ; rendre naturels les événements que l'on crée ; les bien fonder ; avoir même dans le style , tout ce qu'il faut pour achever de faire l'illusion à laquelle on tend ; mille petites circonstances qu'amène le hasard , que l'esprit dédaigne comme trop futiles , ou qu'il n'imagine pas , & qui toutes concourent à donner le ton du vrai , manquant à l'ouvrage , prouvent invinciblement que c'en est un : & jamais , dans des livres du genre de celui-ci , l'auteur ne se décele , que l'intérêt n'y perde considérablement.

Ce concours de petites circonstances qui nous y paroît si nécessaire , & que nous avons cru y trouver , n'est pas la seule chose qui nous ait déterminés à en prendre l'opinion que nous en avons. Il nous semble con-





**P R É F A C E.**

vii

venable de dire sur quoi, d'ailleurs, elle est fondée. 1°. La longueur de quelques-unes de ces lettres : on y sent une femme trop occupée de son objet, pour qu'elle puisse s'arrêter, où quelquefois l'on désireroit qu'elle l'eût fait. 2°. Leur style : quoique pour l'honneur de notre goût, nous croyions pouvoir nous flatter qu'on ne le trouvera ni ignoble, ni recherché, les phrases n'en sont pas toujours assez coupées, sur-tout pour ceux à qui l'on a fait accroire que la prose peut le plus aisément du monde se passer d'harmonie, & que l'on a accoutumés à prendre le décousu pour du sententieux. 3°. Les parenthèses qui y sont trop fréquentes. Or il n'est pas raisonnable de penser que si un auteur de profession les eût écrites, il ne se fût point apperçu de tous les défauts que nous-mêmes y avons remarqués, & qu'il eût voulu les y laisser subsister. On nous demandera, peut-être, pourquoi les y ayant découverts, nous ne les en avons point purgés. A ce reproche, qui a d'abord un air de justice, nous répondrons que, toutes nécessaires que nous avons cru ces corrections, la crainte de ne pouvoir donner au style plus de régularité, sans lui ôter de son naturel, ne nous a point permis de les tenter.

A l'égard du livre même, nous ne pourrions dire que ce qu'il nous a paru; & nous n'avons point la présomption de nous croire une autorité pour le public. Puisque nous

osons le lui présenter , il n'est point douteux que nous ne l'ayons cru digne de lui plaire ; mais il se peut que ce soit déjà une assez grande témérité , sans y ajouter un éloge qui , s'il ne le confirmoit point par les siens , ne nous donneroit à ses yeux qu'un ridicule de plus.

De tout ce qui nous a fait penser que ces lettres ne sont point factices , ce qui nous en a paru la plus forte preuve , c'est leur dénouement. Il n'est pas , en effet , à présumer que si elles l'étoient , leur auteur eût osé n'en pas rendre heureux le héros ; & , qu'après avoir intéressé ses lecteurs par des lettres pleines de tout l'égarement de la passion , ou les avoir égayés par des peintures où la vraisemblance auroit été plus ménagée que la décence des mœurs , il n'eût point subitement condamné à la mort , ou le duc , ou la duchesse ; & que son ouvrage n'eût pas été terminé par une catastrophe , qui , quelque tombée des nues qu'elle soit , & même quelque froidement traitée qu'elle puisse être , est dans une possession immémoriale de déchirer l'ame du lecteur.

Quant au temps où ces lettres ont été écrites , les noms de Chirac & de la Peyronie qui s'y lisent , prouvent invinciblement qu'elles sont de ce siècle-ci ; & d'autres choses assurent qu'elles sont après le mariage du roi ; ainsi nous en pouvons marquer la date de 1728 à 1730 : mais il nous est impossible de

**P R É F A C E.** **ix**

la fixer plus précisément. Si nous étions plus consommés que nous ne sommes, dans notre métier d'éditeur, cette incertitude ouvriroit à nos conjectures un bien beau champ ; mais ce n'est point à des commençants comme nous, qu'il appartient de raisonner long-temps sur une difficulté quelconque, & de la quitter sans en avoir la solution.

Nous avons trouvé les personnes qui, dans ces lettres sont nommées, simplement désignées par les lettres initiales de leur nom ; & quoique nous n'ignorions pas que cette mutilation est toujours désagréable au lecteur, nous avons cru ne devoir pas y remédier. Quand il nous eût été possible de découvrir ce que l'on a voulu nous cacher, nous n'en aurions pas plus instruit le public, parce que madame la duchesse ne disant pas de bien de tous ceux de qui elle parle, l'égard de ne les pas déceler, nous en auroit toujours paru un nécessaire. Des noms de roman auroient été ridicules : des noms imaginaires auroient pu être dangereux, parce que souvent ceux que l'on pense créer, se trouvent réels : nous aurions donc pu, quoique très-involontairement, désobliger quelqu'un ; pour n'en pas courir le risque, autant que par l'autre raison que nous venons d'alléguer, nous avons laissé les choses telles exactement que nous les avons trouvées ; & , de tous les droits attachés au titre d'éditeur, nous ne nous sommes réservé que le droit de faire une préface :

droit, au reste, le moins meurtrier de tous les leurs, puisqu'on en lit si peu que ce n'est presque jamais que par le titre qu'on en voit à la tête d'un livre, qu'on sait qu'il en est décoré. N'en agissons cependant pas sur cela autrement que si le public leur faisoit l'honneur de ne les point passer.

Ces lettres paroîtront, sans doute, fort seches aux personnes qu'enchantent ces ouvrages du célèbre Richardson, qui, si l'on en excepte les lettres du *marquis de Roselle*, & fort peu d'autres peut-être, ont produit parmi nous tant de mauvaises copies où l'on prétend nous donner pour du naturel, ce qui n'est qu'un fort incommode *cailletage*. Nous ne nous flattons pas que celles que ces imitations, quelque éloignées de leur original qu'elles soient, amusent, ou intéressent, goûtent ce livre-ci; que ce qu'elles pourront y rencontrer, soit de connoissance du cœur, soit d'usage du monde, les dédommagent de ce qu'elles appellent *des faits*, & qu'elles y chercheront vainement; & qu'enfin elles n'en disent, comme la duchesse elle-même, *des lettres plus pleines de mots, plus vuides de choses*! Il est sûr que dans leur système, elles auront raison; mais encore une fois, ce livre-ci n'est pas un roman: supposons, un instant, que c'en soit un: personne n'ignore que dans l'espece de monde dont la duchesse faisoit partie, il arrive fort rarement des événements extraordinaires. Il n'auroit donc pas





## P R É F A C E. xj

été possible à l'auteur, sans blesser, & fort mal adroitement la vraisemblance, d'en jeter de ce genre dans son ouvrage; & dans ce dernier cas même, on n'auroit, à ce qu'il nous semble, du moins, point de reproches à lui faire de ce qu'il auroit mieux aimé s'assujettir à la nature, que d'en sortir. Ici, les dernières lettres de ce recueil exceptées, ce n'est qu'une seule personne qui écrit. Dès-là, point de cette variété que jettent dans les romans de Richardson les différents personnages qu'il y met sur la scène; que si l'on nous objecte qu'en peignant les mœurs de son pays, il n'en a pas moins su en répandre, nous répondrons, en suivant toujours notre supposition, que ce ne seroit pas une raison pour que notre auteur n'eût pas peint les mœurs du sien, & qu'on auroit tort de s'en prendre à lui de ce que les unes rendent plus que les autres. Ici donc, c'est par-tout la même uniformité de style & de sentiment: ce dernier même y est si sourd, si masqué, & y produit en apparence si peu de chose, que nous ne serions pas surpris que tous ceux qui liront ces lettres, ne s'aperçussent pas qu'il y en a.

Il nous reste, à ce que nous croyons, du moins, à parler du caractère du duc & de la duchesse, qui, chacun dans leur genre, nous paroissent beaucoup plus faits pour trouver des censeurs que des partisans.

Les hommes, par exemple, ne manque-

ront pas de dire aux femmes à qui il leur importera de plaire, c'est-à-dire, à celles qu'ils n'auront pas encore eu le bonheur de soumettre : " Qu'il n'y a rien qui soit moins  
" dans la nature que ce duc là ; qu'il est de  
" la dernière fausseté que quand nous sommes bien sincèrement amoureux, nous  
" puissions être susceptibles de fantaisie ; que  
" nos sens sont toujours enchaînés par notre  
" cœur, & n'obéissent qu'à lui ; ou que si  
" par un hasard qui tient du prodige, tant  
" il est rare, il nous en arrive une, la force  
" de notre sentiment ne nous permet pas  
" plus que notre délicatesse naturelle, de nous  
" livrer à l'infidélité ; qu'il est de la même  
" fausseté que nous n'attaquions jamais de  
" femmes que par air, & pour la seule gloire  
" d'en triompher ; & que, par conséquent,  
" ce monsieur le duc est un monstre d'imagination, & de plus, fort scandaleux. "

Quant à ce dernier point, nous en convenons sans peine : pour les autres, c'est aux femmes qui ont de quoi ne nous point juger uniquement d'après ce que nous leur disons de nous-mêmes, lorsque nous avons auprès d'elles quelque intérêt à nous peindre en beau, que nous laissons à leur répondre.

Le caractère de la duchesse trouvera à son tour, parmi les femmes, autant de censeurs, que parmi nous le caractère du duc aura trouvé peu de partisans.

Ces femmes, tout à la fois sans pudeur, sans

P R É F A C E. xiii

sans sentiment, & si souvent, hélas! sans sensations, & à qui l'excès de notre politesse, ou de la corruption de nos mœurs, ne nous fait plus donner aujourd'hui que le titre si mitigé de *femmes galantes*, le rejetteront absolument comme le caractère le plus froid, & en même temps le moins vraisemblable que l'on pût jamais imaginer : car pour elles, ce sera sûrement un roman que ce livre-ci. Aurions-nous dans le fond tant de tort de dire que, pour en porter ce jugement, elles auront leurs raisons ?

Ces femmes si tendres ! si tendres ! à qui il faut toujours tant d'amour ! tant d'amour, que, sans forcer nature, il est presque impossible de les satisfaire ! penseront à peu près comme les premières ; & comme elles aussi, auront leurs raisons.

Les femmes honnêtes, mais sensibles, & qui après avoir passé par toutes les douleurs de la résistance, se sont enfin, comme il faut bien que cela arrive, quand on l'écoute, déterminées en faveur de l'amour, en louant, & de bonne foi, la vertu de la duchesse, ne seroient pas fâchées qu'un peu de foiblesse y eût succédé ; & rien ne sera plus simple encore.

Les femmes qui aiment leurs maris ; celles qui, sans les aimer, respectent leurs devoirs ; celles encore pour qui, par leur constitution physique, ou par leur arrangement moral, l'amour n'est qu'un être de raison, trouve-

ront cette même duchesse une femme merveilleuse. Ainsi, sans prétendre faire ici d'épigrammes, on voit aisément que ce ne sera pas au plus grand nombre de celles qui liront ces lettres, qu'elles plairont.

Nous convenons qu'elle est excessivement vertueuse : justifions-la, s'il se peut, de ce qu'elle l'est tant. Ne seroit-ce pas d'abord faire aux femmes la plus manifeste & la plus atroce des injustices, que de les croire toutes incapables de préférer le bonheur pur & paisible dont la vertu les fait toujours jouir, l'estime, la considération même qu'elles y trouvent nécessairement attachées, aux plaisirs que leur promet l'amour, plaisirs que, lors même qu'il leur tient parole, elles paient si souvent de la perte de leur réputation, & qui, si fréquemment encore, deviennent pour elles la source des plus cruelles infortunes ? Il n'est donc pas si peu vraisemblable que bien des gens le diront peut-être, qu'il en ait existé une qui n'ait pas craint de sacrifier ses sentiments mêmes, à de si grands objets.

Nous croyons de plus, qu'il faut considérer, 1°. que pour combattre, avec plus d'avantage, l'amour du duc, & le sien même, si l'on veut, elle va à la campagne, & qu'elle l'en tient constamment éloigné : 2°. que le duc, léger comme il l'est, & dans la vicieuse habitude des bonnes fortunes, ne peut, par son caractère même, que suspendre longtemps les effets du sentiment, dans une femme



celle que celle-là se peint : 3°. qu'il y a tout au plus cinq mois d'écoulés entre la première & l'avant-dernière de ces lettres, & que l'on peut, sans un bien grand effort, supposer qu'une femme a en elle-même la possibilité de résister ce temps-là, sur-tout, avec les précautions que prend celle-là, tant contre son amant, que contre elle-même. On peut encore ajouter à toutes ces raisons, que, dans le cours de leur liaison, le duc, ainsi qu'on le verra, se nuit à lui-même considérablement; que, quelle que soit la sévérité dont la duchesse se pare, il est heureux pour elle, qu'il arrive du secours à sa vertu; & qu'enfin, s'il nous est permis de le dire, c'est au plus beau jeu du monde, que M. le duc nous paroît perdre la partie.

Quoi qu'il en soit, & dût cette duchesse n'avoir jamais existé, nous ne pensons point assez mal de notre siècle pour croire qu'on ne puisse lui plaire qu'en lui présentant la peinture de la corruption du cœur humain; & nous osons nous flatter que, s'il y a des lecteurs qui nous reprochent de leur avoir donné un livre où rien n'aura pu amuser la leur, il y en aura beaucoup d'autres qui nous sauront gré de leur en avoir offert un où les mœurs sont respectées; & qui, d'ailleurs, ne sera pas sans quelque utilité aux jeunes personnes, entre les mains de qui il pourra tomber, n'en tirassent elles-mêmes d'autre fruit que de mettre une sage défiance à la

place de cette imprudente sécurité qui accompagne toujours la jeunesse, & l'expose à tant de malheurs. Elles y pourront apprendre encore à ne pas transformer en passion les premiers mouvements qui les agitent, & à ne point en inférer que ce seroit vainement qu'elles voudroient les combattre; à distinguer les mouvements de la vanité, des sentiments du cœur; & par la façon dont les femmes sans principes y sont traitées, de sentir à quel point il leur est nécessaire de mériter l'estime, & combien le vice peut dégrader; à croire enfin que quand nous paroissions être atteints de la passion la plus violente, nous pourrions bien n'être conduits que par une fantaisie, même assez légère; & qu'en tout le caprice, l'amour-propre, le desir & la curiosité nous sont beaucoup plus familiers que l'amour. Nous convenons que, contre un véritable sentiment, toutes ces connoissances pourroient ne leur être d'aucune ressource; mais elles peuvent les sauver de l'opprobre de la galanterie; & ce n'est pas si peu de chose.





LETTRES  
DE  
LA DUCHESSE DE\*\*\*  
A U  
DUC DE\*\*\*.



PREMIERE PARTIE.



LETTRE PREMIERE.

VOTRE aventure avec madame de Vo...  
avoit effectivement, Monsieur, fait tant de  
bruit, que malgré mon indifférence profonde  
pour les choses de ce genre, j'en avois,  
comme beaucoup d'autres, été instruite;

B 3

mais cette même aventure s'accordoit si peu avec l'idée que vous aviez paru vouloir me donner de vous, & qu'enfin j'en avois prise, que, si vous n'eussiez pas jugé à propos de m'en faire l'aveu, vous m'en verriez douter encore. Je vous plains donc très-sincèrement, non du chagrin que cette femme vous cause, mais de ce que des femmes de cette espece vous occupent encore. Quoique je n'ignorasse pas quelle avoit été sur cela votre façon de penser, je croyois que le vuide, l'ennui, & qui plus est, le ridicule, attachés à de semblables conquêtes, vous en avoient fait revenir. Vous me permettrez, d'ailleurs, de vous représenter que vous n'êtes plus dans l'âge où l'on vous pardonne de les chercher. Comme il est décidé que passé vingt-cinq ans, nous ne devons plus porter le couleur de rose, j'imaginois qu'un homme pouvoit à trente, être obligé de mettre de la circonspection dans sa conduite, & de ne plus prendre au hasard les objets de ses attachements, ou de ses fantaisies, pour parler plus juste. Moins j'ai de peine à comprendre que madame de Vo... ne vous inspirait aucune sorte de goût, moins aussi je puis concevoir pourquoi vous l'avez prise. Quoique sa figure ne soit pas mal encore, elle est telle cependant à mes yeux, du moins qu'il me semble, dût-on même jouir de la gloire d'être son premier vainqueur, que c'en seroit une dont il seroit fort possible qu'on ne fût pas





tenté. A plus forte raison, quand on est sûr de n'être que le successeur de l'univers entier, & de ne trouver pour tout dédommagement du malheur d'un pareil choix, qu'une ame avilie au dernier point, & des charmes déjà flétris, moins encore par les années, que par l'usage qu'une femme en a pu faire. Je vous crois trop attentif aux intérêts de votre vanité pour penser un moment, que de vous-même, vous eussiez voulu tenter une conquête si peu faite pour la flatter; & ne doutez point, par conséquent, que, comme vous me le dites, il faut que ce soit elle qui l'ait absolument voulu; mais en bonne-foi, est-ce une excuse qui vous paroisse admissible? Elle l'a voulu! Et c'est, à votre âge, qu'une femme, que cette volonté même, & la façon dont elle vous la déclaroit, devoient tant avilir à vos yeux, l'emporte sur le dégoût que de votre aveu même elle vous causoit! Mais cela me jeteroit dans des réflexions qui ne sont pas de mon ressort; & que, d'ailleurs, mon amitié pour vous veut bien ne pas faire. Tout ce que je puis vous dire, avec vérité, c'est qu'à quelque point que vous soyez puni d'une fragilité pareille, vous ne me paroissiez pas encore l'être assez. Je suis pourtant fort aise, par l'estime que j'ai pour vous, que le reproche qu'elle vous fait de l'avoir trompée, ne soit pas fondé. Du sexe dont vous êtes, il est un peu singulier que cela ne soit point; mais enfin c'est une chose que le hasard a pu

très-bien faire. Vous avez, à mon sens, dans le tort de l'avoir prise, de quoi vous consoler de n'avoir point le tort dont elle vous charge, il en vaut seul beaucoup d'autres, & si vous l'envisagez tel qu'il est, vous vous pardonneriez de n'être pas aussi coupable envers elle que vous pouviez l'être. Croiriez-vous bien, cependant, que, malgré l'air tout-à-fait désintéressé que vous prenez sur cette affaire, je ne m'éloignerois point du tout de penser que dans les commencements, vous n'y avez pas porté tout l'ennui dont vous vous vantez aujourd'hui; & que, si vous ne voulez point en convenir, c'est qu'un tort vous coûte moins à avouer qu'un ridicule, ou que vous en avez perdu la mémoire? Je croirois même d'autant plus le dernier, qu'il est en effet, très-simple que le souvenir d'une sensation aussi légère qu'elle a été peu durable, ne nous reste point comme l'impression d'un sentiment qui a long-temps rempli toute notre ame. Il seroit, au reste, assez difficile de prononcer sur tout cela: si, pour se disculper de la honteuse promptitude dont cette intrigue s'est nouée, elle a besoin de vous représenter tendre, pressant, & même quelque chose de plus; vous, de votre côté, pour justifier, autant que faire se peut, votre inconstance, il est juste que vous vous disiez moins amoureux que vous ne l'avez été peut-être. Vous êtes, dites-vous, d'autant plus surpris de ce que toutes les preuves d'indif-

férence dont vous l'accablez, ne la déterminent pas à rompre avec vous, que vous avez vous-même de quoi moins douter de la sienne. J'avoue que, lors même qu'elle s'abandonne le plus, ce dont on doit la soupçonner le moins, c'est du travers d'aimer: j'ai toutefois oui dire que ces sortes de femmes se prennent quelquefois de sentiment, ou, du moins, d'une fantaisie plus forte que leur façon de penser ne sembleroit le leur permettre; &, si l'on dit vrai, il ne seroit pas absolument impossible que madame de Vo... vous aimât; ou, ce qui pour l'effet actuel reviendroit au même, qu'elle crût vous aimer, & que le besoin que vous avez de ne le pas croire, fût l'unique raison que vous eussiez, vous, de ne le croire pas. Quoi de plus naturel, en effet, que mécontent, & qui pis est, honteux d'un engagement que le cœur n'avoit point formé, que la vanité étoit forcée de taire, & où, peut-être, les sens ne trouvoient pas mieux leur compte que l'un & que l'autre, on prenne, pour s'en débarrasser, le prétexte dont vous vous servez: mais, comme vous ne l'ignorez pas, un prétexte, quelque spécieux qu'il soit, n'est jamais une raison. Si cependant, ainsi qu'on le prétend, & comme cela doit être, nous ne nous attachons qu'en raison de ce que nous coûtent les sacrifices que nous faisons à l'amour, vous pouvez, sans beaucoup de scrupule, vous obstiner à douter que madame de Vo... vous aime aussi.

tendrement qu'elle le dit. Il doit en être de ces femmes-là comme de ces menteurs reconnus, qu'on ne croit pas, lors même qu'il leur arrive de dire vrai, parce qu'on ne doit jamais présumer qu'ils suspendent un instant leur habitude. Vous me priez de vous dire si vous devez attendre qu'elle vous quitte, ou si vous pouvez la prévenir : il me semble que sur cela, vous n'avez de conseils à prendre que de votre cœur : tout ce que je puis, mais tout en passant, vous dire sur cette belle affaire, c'est que vous m'auriez fait beaucoup de plaisir de prendre une femme un peu moins célèbre que celle-là ; peut-être quelque jour pourrai-je vous en apprendre la raison : cela ne dépendra que de vous : quant à présent, je ne peux que me taire sur le motif qui me l'auroit fait désirer : mais je reviens à ce qui vous regarde, & vous touche le plus en ce moment-ci ; & je commence par l'extrême peur que me paroît vous faire cette femme. Vous la craignez, mais à un point qui, pour peu que vous y pensiez, ne peut que vous faire rire vous-même. Est-ce l'éclat attaché à l'inconstance qui vous retient ? Assurément ! cette considération vous seroit venue un peu tard. Il est certain, si vous la quittez, que, comme elle n'est pas de ces femmes qui, par différents égards, sont forcées de dévorer, dans le silence le plus profond, le malheur d'être abandonnées, elle remplira tout Paris de ses clameurs ; mais, encore une fois, que



vous importe? Auriez-vous eu l'imprudence de lui confier des secrets dont dépend le bonheur de votre vie? Je ne l'imagine pas plus que je ne dois, en effet, l'imaginer: l'amour peut, & mal placer sa confiance, & la pousser trop loin; mais l'indifférence, mais le mépris peuvent-ils jamais avoir quelque chose à confier? Comme, pourtant, il n'en faut pas moins que pour agir d'une façon si singulière, vous ayez vos raisons; & que moins elles sont apparentes, plus, sans doute, ce seroit vainement que je tâcherois de les pénétrer, je vais, sans m'y arrêter davantage, vous raconter un stratagème qu'employa dans la situation où vous êtes, un de mes amis, & dont il se trouva fort bien: s'il peut, comme je le pense, servir plus d'une fois, je vous conseille d'en faire usage. Il avoit, aussi légèrement que vous, formé avec une espèce de madame de Vo..., la plus intime liaison; il s'aperçut qu'elle l'étoit trop pour ce qu'il sentoit: mais ayant pour ménager cette femme, d'aussi puissants motifs que vous me forcez de vous en supposer à vous-même, de ménager celle que vous auriez tant d'envie de quitter, il se contentoit de lui montrer de l'indifférence, & évitoit toujours de convenir qu'il en eût. Piquée d'une froideur si insultante pour ses charmes, elle mit tout en usage pour en triompher. Plus les efforts qu'elle faisoit pour y parvenir, étoient inutiles, & plus en même temps elle paroissoit avoir d'amour. Moins elle méritoit qu'il lui eût un sentiment, plus il lui fut fa-

cile de penser que la vanité seule l'attachoit si désespérément à lui; & il se flatta que, pour tenter une autre conquête, elle n'avoit besoin que de le croire aussi amoureux d'elle, qu'elle sembloit le desirer. D'après cette idée, il se détermina, quoiqu'il pût lui en coûter, à jouer auprès d'elle le rôle d'amant passionné, mais, soit qu'elle craignît qu'il ne fût pas intérieurement ce qu'il vouloit lui paroître; soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'elle voulût jouir quelque temps d'un triomphe que, peut-être, elle n'espéroit plus, loin que le sien la conduisît à l'inconstance, elle parut, pendant plus de quinze jours, avoir redoublé d'ardeur: la peur commença à le prendre. Mais comme il l'avoit très-bien devinée, lorsqu'il ne se voyoit plus d'autre ressource que la fuite, elle lui donna le congé qu'il desiroit avec tant de vivacité. Si, ce qui à la rigueur est très-possible, il ne vous est pas plus difficile qu'à un autre, de jouer ce que vous ne sentez point, vous pouvez essayer de ce qui réussit si-bien à mon ami, si, ce qui, je l'avoue, n'est pas trop à présumer d'un homme, une chose qui a un peu l'air d'une perfidie vous effraie, vous verrez ce que vous croirez devoir mettre à la place: c'est plus à vous à le choisir qu'à moi à vous l'indiquer. Adieu, Monsieur, je suis d'autant plus sensible à la crainte que vous m'avez marquée, que cette malheureuse liaison ne vous a mis dans mon esprit, que mon estime pour vous est plus sincère.

## L E T T R E I I.

IL est vrai, Monsieur, en allant à l'opéra, j'ai hier passé à votre porte; & l'ignorance de votre suïte sur le temps que dureroit votre séjour à la campagne, a redoublé encore le chagrin que j'ai eu de ne vous pas trouver. Si j'eusse su où, & avec qui vous étiez, j'aurois cru votre retour moins éloigné; mais, le moyen que j'imaginasse que c'étoit avec une femme qui paroît vous être si à charge, que vous étiez dans cette profonde solitude que l'amour cherche, & qu'il peut seul supporter? Cela est si peu conséquent que je ne me ferois point pardonné de le croire une minute; j'aime donc mieux penser que, pour mettre entre vos discours & vos actions une si grande disparate, vous avez des raisons qu'on ne fait point, que de vous accuser de la faire sans en avoir aucune. J'aurois, à ne vous rien cacher, été un peu tenté de rire des excuses que vous me faites de n'avoir encore pu vous débarrasser de cette importune conquête, si je n'eusse craint qu'en paroissant recevoir vos confidences avec tant de légèreté, vous ne m'eussiez trouvée peu digne de la confiance que vous voulez bien me marquer. Je vous plains donc, tant parce que vous semblez desirer vivement que je



vous plaigne, que parce que, si la peinture que vous me faites de votre situation, n'est pas exagérée, je la trouve en effet très-pénible. Je n'en désirerois pas moins un pareil embarras à tous les hommes qui, sans avoir pour une femme, le sentiment même le plus léger, cherchent à remporter sur elles une victoire qui doit vous flatter si peu, & qui quelquefois leur coûte tant. Vous me direz, sans doute, qu'il y a peu de ces femmes à qui l'on doive l'égard de ne les attaquer qu'avec la plus sincère passion pour elles; & que, dans la crainte d'en blesser une (ce qui ne peut jamais arriver que par le plus grand hasard du monde) il ne faut pas perdre les occasions de s'amuser qui se présentent journellement; mais les hommes, dans le fond, les croient-ils aussi rares qu'ils le disent; & y-en-a-t-il un qui, s'il vouloit être de bonne foi, ne fût pas obligé de convenir qu'il a trouvé de ces mêmes femmes, à l'existence de qui, pour tâcher de justifier ses horreurs, il feint de ne pas croire; & qu'il les a traitées bien moins en conséquence de ce qu'elles méritoient de lui, que d'après le principe que lui-même s'étoit fait de n'en avoir avec aucune? Oui, Monsieur, je voudrois donc que tous les hommes fussent dans la même position que vous, & qu'à la lettre, ils en mourussent de pur ennui, si je ne craignois en même temps, qu'en n'en exceptant aucun de ce supplice, vos amis ne fussent pas bien



long-temps sans avoir à pleurer votre mort : mais ce n'est pas de cela qu'il est question. Vous me demandez si, comme ma démarche d'hier vous le fait présumer, vous seriez assez heureux pour pouvoir me rendre service ? Oui, vous pouvez m'en rendre un fort essentiel, & dont je dois même vous avoir d'autant plus d'obligation, que de vous-même, peut-être, vous seriez moins tenté de me le rendre. Vous pouvez juger, par mon empressement à vous aller chercher, de l'importance dont il m'est, & de la promptitude que j'ai besoin que vous y mettiez. Je suis même bien aise de ne vous avoir pas trouvé hier, parce que dans mon carrosse, seul lieu où j'eusse pu vous entretenir, je n'aurois pu, ni vous parler aussi commodément, ni même m'expliquer aussi bien que la chose me paroît l'exiger : enfin, il y en a qui coûtent moins à écrire qu'à prononcer, & ce que j'ai à vous dire, est, ce me semble, de ce genre. Il m'est revenu de très-bonne part que, ne sachant comment vous débarrasser de votre madame de Vo... vous avez ingénieusement imaginé de tâcher de la faire prendre à M. de Cercey ; & que vous n'épargnez rien pour que ce beau projet réussisse. Or, ce dont j'ai à vous prier, & dont je vous prie, en effet, le plus sérieusement du monde, c'est de vouloir bien faire tomber sur quelqu'autre de vos amis le très-embarassant honneur de vous remplacer auprès

d'elle. Cela doit vous être indifférent ; & il ne me l'est point du tout que ce soit lui qui en jouisse ; ou , pour vous donner de la chose l'idée que je veux que vous en ayez , vous me désobligeriez sensiblement , quoique ce ne fût point personnellement peut-être , si vous vous obstinieziez à le vouloir pour successeur. Ce n'est pas que je rende à sa façon de penser assez peu de justice pour craindre qu'il s'attache à une femme de l'espece de madame de Vo... mais je prends trop de part à ce qui le regarde pour permettre qu'il ait le ridicule d'être mis seulement vingt-quatre heures au nombre de ceux qui ont eu le malheur de lui plaire , ou , ce qui ne le suppose pas toujours , d'en être pris. Cette fantaisie ne lui procureroit pas plus d'amusement qu'elle ne lui feroit d'honneur ; & je ne crois pas qu'il en soit à l'ignorer ; mais tout persuadé qu'il en est sans doute , il ne seroit pas bien étonnant qu'elle le tentât. D'autres raisons encore , & d'un plus grand poids que celles-là , ne devroient pas lui permettre d'y songer ; mais on n'a jamais été homme impunément ; & , comme vous savez , il ne seroit pas le premier à qui le caprice & l'occasion eussent tenu lieu de goût. Vous saurez peut-être quelque jour les raisons que j'ai de m'intéresser si vivement à l'usage que M. de Cercey peut faire de son cœur ; mais quels que soient mes motifs , tout ce qu'en ce moment il peut m'être permis de vous dire , c'est que vous

m'obligerez au delà de tout ce que je puis vous exprimer, si vous faites ce que je vous demande. J'exige encore de vous que vous laissiez ignorer à votre ami ce que je vous écris; & je vous estime trop pour croire que j'aie besoin de vous recommander envers tout autre la même discrétion.

*P. S.* Vous me paroissez desirer si vivement de savoir pourquoi je voudrois que vous eussiez pris une femme moins célèbre que madame de Vo... que vous en augmentez le chagrin que je sens de ne pouvoir actuellement vous le dire. Jusques à ce que vous me mettiez en droit de rompre le silence là-dessus, figurez-vous, pour vous tranquilliser, que si je le desirois, ce ne seroit que parce qu'une femme un peu plus ignorée que celle-là, vous auroit donné un ridicule moins éclatant. Ce n'est pourtant pas absolument cela; mais comme vous n'en tirerez pas de moi davantage, je vous conseille, en amie, de vous contenter de ce que je vous donne.



## L E T T R E I I I.

**N**ous avons tous deux, Monsieur, également à nous plaindre, vous de ne m'avoir pas rencontrée chez moi, moi de ne m'y être pas trouvée, puisqu'il en résulte pour chacun de nous la peine d'écrire, & qu'il y en a peu qui, de notre aveu, nous coûte autant que celle-là. Je ne fais si sur ce point vous ne m'avez pas exagéré vos répugnances; mais quant à moi, il est de toute vérité que ce n'est jamais sans avoir eu besoin de m'y exhorter long-temps, que je me détermine à prendre une plume. Après ce petit préambule, je vais, pour ne pas écrire plus long-temps qu'il ne faut, soit pour votre commodité, soit pour la mienne, passer tout de suite à ce que j'ai à vous dire.

Il y a certainement beaucoup de finesse dans vos conjectures; & , peut-être avez-vous mis plus d'art encore dans la façon dont vous me les avez présentées, qu'en croyant me deviner si bien, vous n'avez dû intérieurement vous attribuer de sagacité. Votre dessein, en les offrant à mes yeux avec tant de précautions, étoit-il que je ne les faisisse pas? Il m'a paru que non: seroit-il que je les discutasse? L'un est plus probable que l'autre, & me seroit aussi plus agréable à tous égards,



si différentes raisons ne m'interdisoient sur cela, je ne dis pas une discussion bien étendue, mais même toute espece de discussion. La crainte qu'en cherchant à vous prouver le peu de fondement de vos soupçons, je n'allasse machinalement plus loin que je ne voudrois, m'oblige donc de laisser au temps à vous désabuser de ce que vous croyez aujourd'hui. Toute nécessité cependant que je suis à me renfermer à cet égard dans le silence le plus profond, je n'en ai pas moins cru que je ne pouvois glisser absolument sur les idées que vous vous êtes faites, sans leur donner dans votre esprit un degré de force qu'il ne me convient pas qu'elles aient. Non, assurément, que je vous croie capable de les répandre; mais il est tout simple, ce me semble, qu'on n'aime point à laisser de soi une idée désavantageuse, & fautive, par dessus le marché. Je ne suis pourtant pas assez injuste pour être blessée, autant que vous me paroissez le craindre, de ce que ma dernière lettre vous a fait penser de moi; je fais que j'y ai donné lieu; & qu'à ce que je vous écrivois, il vous étoit presque impossible de ne pas croire du genre le plus tendre, l'intérêt que j'y montrois pour M. de Cercey. Je ne me suis pas même un seul instant abusée sur cela; & toutefois je l'ai bravé. Ce n'étoit pas que je vous misse, sans beaucoup de répugnance, dans le cas d'avoir de moi une opinion si différente de l'opinion que vous pa-

roisiez en avoir prise ; mais je n'en ai pas été , malgré cela , plus arrêtée sur l'objet qui conduisoit ma plume , & régloit mes démarches. Vous vous êtes , ou je suis bien trompée , vivement repentí d'avoir cru que mon cœur n'avoit jamais été engagé , ou du moins , qu'il étoit libre : eh bien ! vous vous trompiez cependant si peu , soit sur le présent , soit sur le passé , qu'il ne tient absolument qu'à vous d'être encore , à cet égard , comme vous étiez ; & de compter sur ma parole , que vous n'aurez point à vous en repentir. Si vous m'eussiez plus particulièrement connue , ou que , depuis que vous me voyez , vous eussiez pris la peine de m'étudier un peu , vous auriez sans doute été moins prompt à penser , qu'au lieu de la vertu , ou de l'indifférence que jusques alors vous m'aviez attribuée , je ne possédois que l'art de me masquer mieux qu'une autre. Je vous avois même écrit que vous pourriez savoir un jour ce qui me faisoit prendre tant d'intérêt à M. de Cercey ; & cela pouvoit vous faire suspendre votre jugement : mais il est si singulier qu'une femme de mon âge , & qui est dans le monde depuis quatre ans , s'y soit maintenue dans une entière liberté , que je ne serois pas surprise de vous trouver assez peu de disposition à me croire sur cela , sans en avoir de meilleurs garants que mon propre témoignage , & même que ce qu'en semble penser le public. Je ne fais de plus si

J'aimerais jamais ; je tâcherai que non ; mais si ce malheur m'arrivoit , il seroit tant dans mon caractère , que mon amant & moi fussions les seuls qui le fussions , & vous m'avez vue tant de fois m'élever contre l'usage qui s'est introduit parmi nous de ne point dissimuler ce qui se passe dans notre cœur , que vous auriez dû moins facilement croire que je vous ouvris , & avec tant de légèreté , le mien sur un point si délicat. J'ai pris , je l'avoue , pour enlever M. de Cercey à une fantaisie qui me paroissoit déshonorante pour lui , une voie assez extraordinaire ; mais c'étoit , à mon sens , le moyen même que j'employois qui devoit vous rendre plus circonspect sur les inductions que vous aviez à en tirer : car enfin si je l'avois aimé , n'auroit-ce pas été plutôt à lui qu'à vous que j'aurois imaginé d'écrire ? & , en supposant de toute inutilité les représentations que j'aurois été en droit de lui faire , croyez-vous que j'eusse attribué à l'amitié un pouvoir que l'amour n'auroit plus eu ? Je pourrois donc , comme vous voyez , me plaindre , si je voulois , de ce que vous avez pensé à mon désavantage ; mais je craindrois qu'en prenant cela si fort à cœur , je ne vous affermissse plus dans vos idées , que je ne vous en détournerois. Encore une fois , il n'est pas impossible qu'un jour vous sachiez mes motifs , quoique pourtant il n'y ait pas d'apparence que ce soit moi qui vous en instruisse.

Vous voilà , n'est-il pas vrai , plus embarrassé que jamais ? Je ne saurois moi , vous en dire davantage : laissons donc cela. Je veux & dois me borner à vous rendre graces , & de m'avoir rassurée sur le compte de votre ami , & de la promptitude que vous y avez mise. L'on m'avoit dit qu'il avoit près de Mme. de Vo . . . . l'air de la plus grande vivacité , & que vous le laissiez , vous , paroître amoureux , avec une tranquillité qui pouvoit vous faire très-justement soupçonner de vous intéresser fort à son succès. Vous vous défendez d'avoir formé le projet de le mettre en avant pour faire plus commodément votre retraite ; & je crois , puisque vous me le dites , que c'étoit à tort qu'on vous en accusoit. Comme vous avez de l'esprit , que j'en trouve dans l'idée qu'on vous prêtoit , & que je ne puis ignorer à quel point vous desirez que Mde. de Vo... vous fasse la grace de ne plus vous aimer , je n'avois pas hésité à croire , qu'en effet , elle vous étoit venue. *Vous aimeriez mieux , dites-vous , en faire usage , que du stratagème que je vous avois indiqué , par la raison que celui-là vous sauveroit de la contrainte cruelle de montrer de l'amour à une femme qui ne vous en inspire pas , & qu'en même temps il vous paroîtroit plus sûr , parce que si vous ne pouvez pas douter aujourd'hui que madame de Vo... n'agisse plus par vanité que par sentiment , vous ne savez point , si en vous voyant aussi tendre que pour la tromper ,*



DE CRÉBILLON, FILS. 33

Il faudroit que vous le parussiez, l'un ne prendroit pas la place de l'autre; au lieu qu'en persistant dans votre froideur pour elle, & en lui offrant, d'un autre côté, le spectacle d'un homme aimable, & en apparence fort amoureux, ou ja tête se prendra pour lui, ou sans autre motif que celui de vous punir de l'indifférence que vous lui marquez, elle finira indubitablement par en faire votre successeur. Vous pouvez avoir lieu de vous en flatter; il se peut, aussi, que cela ne vous réussisse pas; j'ai, en vérité, quoi que vous en puissiez croire, trop peu d'expérience sur ces choses-là, pour pouvoir décider, ni du parti que vous avez à prendre, ni du sort qui vous est réservé, & ne saurois m'empêcher de rire du sérieux dont je vous vois me consulter sur des choses que, par toutes sortes de raisons, vous devez savoir infiniment mieux que moi. J'ignore, au reste, ce qui vous inspire la tristesse qui se fait sentir dans toute votre lettre. Si c'est l'ennui de votre situation actuelle, je vous conseille d'en sortir le plus promptement que vous pourrez, & même à quelque prix que ce puisse être; car, sans plaisanterie, il seroit à craindre si elle duroit, qu'elle ne prît considérablement sur votre santé. Ah! la bonne leçon pour vous, s'il y en avoit que la vanité, le caprice & l'ennui du désœuvrement ne rendissent pas inutiles aux hommes! Je n'ai nulle peine à croire que vous laisserez toujours ignorer à M. de Cercey la démarche

que j'ai fait en sa faveur ; & je ne pouvois pas , à ce qu'il me semble , vous prouver mieux que par ce que je viens de faire , à quel point je compte sur votre discrétion. Sans vous connoître encore beaucoup personnellement , je fais comme on pense de vous dans le monde ; & ne crois pas que , sans la mériter , on puisse y jouir d'une réputation si générale. Adieu, Monsieur, je pars dans l'instant pour la campagne , où je compte passer quelque temps ; M. de Cercey , quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait autant mon amant que vous le croyez , y vient avec moi. Son retour vous apprendra le mien ; & si vous vous trouvez de mon commerce , aussi bien que vous me le dites , & que moi-même je le desire , je m'en appercevrai au soin que vous prendrez de me chercher.



## L E T T R E I V.

UN homme de qualité de qui la figure , par elle-même , on ne peut pas moins avantageuse , n'étoit ni relevée par la magnificence des habits , ni marquée encore par aucune décoration quelle qu'elle pût être , rencontré seul un jour , par je ne sais quels maux , en fut , malgré toute la vigueur de sa résistance , traité tout au moins fort indécemment. Il disoit sur cela qu'en cette occasion , on lui avoit fait payer l'amende de sa mauvaise mine , & trouvoit tout simple que cela eût été. Me feroit-il de m'étonner davantage que , moi , d'ailleurs , me mettant en prise , vous m'avez jugée moins , peut-être , d'après ce que je suis , que comme j'ai dû vous paroître , & enfin que vous m'avez fait payer l'amende de mon sexe ? En effet , vous avez dû avoir trop de peine à ne me croire rien dans le cœur , pour ne point vous presser de saisir la première occasion qui pourroit se présenter de croire le contraire. Eh ! qui dans les mêmes circonstances n'eût pas fait comme vous ? Je vous écris , & quel est l'objet de ma lettre ? C'est de vous prier , & avec toute la vivacité possible , de mettre tout en œuvre pour que M. de Cercey ne s'engage point avec madame de Vo... Quelle

Tome X.

C

demande devoit jamais plus déposer contre la tranquillité de cœur dont il me plaît de de me parer ? Car , si , comme je le soutiens , M. de Cercey ne m'inspire point d'amour , que m'importe qu'il en ait ou non pour une autre ? Je dis que la seule raison que j'aie pour que cela ne me soit pas aussi égal qu'avec l'indifférence que j'affiche cela me le devoit être , est que la crainte que la liaison qu'il pourroit former avec Mde. de Vo... ne le déshonorât ; mais , franchement , ai-je dû en être crue ? Que je craignisse qu'elle ne lui donnât un ridicule , passe ; mais du ridicule au déshonneur , la distance est si grande , & la différence en est si marquée , qu'il ne se peut point que je les aie confondus. Je n'en ai pas moins paru le faire ; & c'est cela qui me condamne ; car moins il se pouvoit que je m'y trompasse , plus vous avez dû vous défier du motif que je donnois à ma démarche , & croire , ainsi que vous avez très ingénieusement fait , qu'elle n'en avoit point d'autre que mon amour , & que la crainte qu'on ne m'en enlevât l'objet. De même , cependant , que les gens qui , sur sa mauvaise mine , avoient donné , à peu de chose près , les écrivaines à ce M. le duc , s'étoient mépris ; vous commencez à concevoir qu'en me jugeant , soit d'après les regles générales , soit d'après ma propre action , vous pourriez bien aussi vous être trompé. Vous me le dites , du moins ; mais malgré cela , je n'en voudrois



pas plus répondre que vous fussiez aussi parfaitement revenu de vos soupçons que vous voudriez me le faire croire ; & la raison que j'ai d'en douter , est , ce me semble , toute simple : c'est que , comme je n'ai pas moi-même craint d'en convenir , je vous ai donné sujet d'en concevoir , & que je ne vous en ai fourni aucun de les perdre. Je dirai plus ; la conduite que j'ai tenue depuis , n'a pu que vous avoir autorisé à les garder , puisque je suis actuellement à la campagne avec le même homme qui a été l'objet des vôtres. Je vous ai dit , il est vrai , que vous vous trompiez lorsque vous nous croyiez l'un pour l'autre un certain attachement ; mais , de quel poids dans cette occasion pouvoit être mon désaveu ? Sans compter que , ne vous devant aucun compte de mon cœur , j'ai pu me croire fondée à n'être pas sincère avec vous sur ses mouvements , vous ne devez point ignorer que c'est une chose sur laquelle en général , nous nous croyons assez permis de dissimuler ; & que c'est même , de tous les secrets , le seul qu'on nous accuse de ne laisser jamais échapper. Je serois donc beaucoup moins surprise de vous voir encore , à cet égard , tel que je vous ai laissé , que je ne le serois du changement de vos idées. Si même , pour être sûre que vous y persistez , j'avois besoin de quelque chose de plus ; je le trouverois , soit dans le ton , soit dans la multiplicité des excuses que vous me faites ; vous ne croiriez

m'en devoir ni tant , ni de si soumises , si vous ne craigniez pas de m'avoir offensée ; & cette crainte ne peut être en vous , qu'en raison de la certitude que vous avez d'avoir pénétré les plus secrets sentiments de mon ame : car que l'on ait tort ou raison , c'est un préjugé très-établi que nous ne nous blessions jamais plus des conjectures du genre des vôtres , que quand nous le méritons le mieux. Vous pourriez , cependant , & sans craindre de vous flatter trop , m'attribuer contre vous , une moins grande colere. Si vous m'aviez devinée , mon secret seroit entre les mains d'un honnête homme ; j'aurois par conséquent de quoi être moins peinée que vous me l'eussiez surpris ; & si vos soupçons ne sont pas fondés , j'ai plus encore de quoi me consoler de vous les voir , puisque le temps les détruira infailliblement. En attendant qu'il vous prouve si c'est vous qui vous abusez , ou si c'est moi qui vous abuse , je ne me tiendrai pas pour outragée que vous continuiez de penser sur cela comme vous faisiez à mon départ de Paris ; je l'ai même été si peu de vos idées , que je ne me serois seulement pas rappelé ce prétendu délit de votre part , si vous n'eussiez pas cru devoir vous en justifier à mes yeux. Si , au reste , je ne suis pas aussi convaincue que vous le voudriez , de votre conversion à mon égard , je n'en suis pas moins sensible à la crainte que vous me montrez de m'avoir déplu ; & en

**DE CRÉBILLON, FILS. 45**

vous assurant que la vôtre ne sauroit être plus mal fondée, je ne vous en rends pas moins graces très-sincèrement d'une inquiétude qui ne peut jamais être que fort obligeante pour moi.





## L E T T R E

**J'**AI jusques ici, Monsieur, été pour si peu dans les arrangements de votre vie, que je ne puis assez m'étonner de la vivacité dont vous paroissez sentir mon absence: que vous regretassiez beaucoup M. de Cercey, rien n'auroit moins de quoi me surprendre; mais moi! quand j'aurois comme lui, l'honneur d'être dans vos plus intimes confidences, de quelle ressource pourrois-je vous être? Je suis plus accoutumée à me moquer des amants qu'à les plaindre; & peut-être me verriez-vous, entraînée par la force de l'habitude, au milieu du récit que vous croiriez le plus intéressant, vous rire fort indiscrettement au nez, ou du moins en avoir beaucoup d'envie. Ne vous plaignez donc pas avec tant d'amertume, de mon éloignement: il y a, encore une fois, trop peu de temps que j'ai l'honneur d'être un peu de vos amies, pour que, moi de moins où vous êtes, il puisse vous y manquer autant de choses que vous le dites, & pour que votre politesse ne vous fasse point m'exagérer ce que vous y perdez. Je n'en conviens pas moins avec vous que j'ai devancé de beaucoup le temps où l'on va ordinairement à la campagne; mais, sans compter les raisons particulières qui ont pu



m'y conduire , je n'aime pas à n'y aller que quand le changement de la verdure , & la diminution des jours m'annoncent le retour de l'hiver : saison aux plaisirs de laquelle je ne tiens pas assez pour qu'elle ne me fasse point toujours regretter infiniment les autres. Je ne fais de qui vous tenez que mon séjour chez madame de L. V... n'est qu'un essai d'une plus longue retraite ; mais vous verrez que ce sera de quelque mauvais plaisant que vous aurez peut-être un peu fatigué du chagrin que vous cause mon absence ; & qui , pour s'en venger , se sera diverti à vous en faire craindre une qui pourroit presque passer pour éternelle , si elle avoit la durée dont on vous a menacé. Je m'étonne , si je pense juste sur cela , que vous ayez pu si facilement donner dans le piège qu'on vous a tendu. Si j'étois , ainsi que vous le croyez , dans l'intention d'aller passer quelques années dans mes terres , il ne seroit pas à présumer que je n'eusse point fait part de ce projet à mes amis ; & que , par conséquent , vous eussiez dû ne l'apprendre que de quelqu'un qui , selon toute apparence , n'est point à portée d'être instruit de mes desseins & de mes vues. Mais à propos de quoi aurois-je formé le dessein que vous m'attribuez ? Notre fortune est très-grande , & l'on ne peut pas moins dérangée ; notre train étant monté , non d'après ce que nous sommes , ( car rien ne seroit moins juste que cette règle ) mais d'après ce que

nous possédons , vous devez sentir que nous ne sommes point dans le cas d'aller forcément à la campagne , réparer les sottises que nous aurions pu faire , tant à la cour qu'à la ville. Il est vrai que , comme on ne pense pas toujours de même , & que l'on se croit souvent revenu des plaisirs tumultueux quand on n'en est que fatigué , M. de..... a de temps en temps le jargon de la philosophie , parce qu'en coûtant beaucoup moins que la chose , il fait en général à peu près le même honneur. Qui l'entendrait dans ces instants , louer la tranquillité de la campagne , & soutenir avec tout le feu possible qu'il n'y a point de bonheur qui ne soit fort au dessous du bonheur d'y vivre , croiroit le plus fermement du monde , qu'il va s'y enterrer pour le reste de la vie : peut-être l'aurez-vous surpris dans un de ses accès de solitude ; & que c'est de lui que vous tenez ce projet qui semble vous alarmer pour moi ; mais si ma conjecture sur cela est bien fondée , je vous conseille de croire moins à son enthousiasme prétendu pour la vie rustique , qu'au goût très-réel qu'il a pour la cour , & qu'à tout ce qui l'y attache. A l'égard de mon retour à Paris , je n'imagine pas qu'il soit aussi prompt que vous me paraissez le désirer. J'ai premièrement pour madame de L. V. l'amitié la plus tendre : son intention est de faire ici un assez long séjour , & la mienne est de ne retourner à Paris qu'avec elle. De plus , sans tout cet

appareil de philosophie qui, de temps en temps, entoure M. de... j'aime beaucoup la solitude : celle-ci est charmante ; il n'y a pas, à mon gré, de maison qui soit tout à la fois plus agréable & plus commode que celle que nous habitons, & où le luxe, quoiqu'il y en ait plus que madame de L. V. ne le desireroit, couvre ou défigure moins les beautés de la nature. Avec un paysage d'une richesse & d'une variété singulieres, nous avons dans un parc d'une très-grande étendue, & admirablement planté, des prés & des fontaines, enfin, tout ce qui dans ce genre peut charmer les regards, & porter à cette rêverie qui, pour les ames sensibles, est un état si délicieux. Quant au monde que nous avons ici, il est dans ce moment composé d'assez peu de personnes ; & plutôt au ciel que le nombre ne s'en accrût pas ! Mais c'est ce qui, malgré le dégoût de madame de L. V. pour le fracas, ne sauroit naturellement s'espérer. J'ai pour ma part emmené l'abbé T... ce n'est pas assurément que du côté de l'esprit & des connoissances, il puisse m'être d'une grande ressource ; mais comme il fait l'Italien, je veux me fortifier avec lui dans l'usage de cette agréable langue que depuis mon entrée dans le monde, j'ai un peu trop négligée. Le vieux baillif de S... est aussi avec nous ; je m'amuse à lui faire conter des anecdotes, sur-tout celles du siege de Candie, qui sans doute, parce que la

Scène en étoit dans l'isle de Crète, a toujours pris sur mon imagination. Il n'a pas d'abord eu moins de peine à convenir qu'il y eût été, que si je l'eusse accusé d'avoir vu le siege de Troye, mais enfin il s'est arrangé avec moi sur cela. Pour lui, ce n'est pas par rapport à moi, mais à la suite de madame de Pr... grande-tante, tout au moins, de madame de L. V. qu'il y est venu : il a jadis été fort amoureux d'elle, & s'en souvient encore. En voyant ce qui leur reste à tous deux des anciennes mœurs ; à les entendre parler de leur temps, & à le comparer avec le nôtre, j'ai peine à croire qu'ils ne soient que du siècle dernier ; & qu'en quarante ou cinquante ans, il se soit pu faire dans notre façon de penser, & dans nos usages une si prodigieuse révolution. En faisant parler madame de Pr... j'ai découvert qu'elle avoit eu du goût pour le comte de Guiche, ce fameux conquérant de l'ancienne cour, & qu'elle a fait tourner la tête à M. de Seignelay : elle pourroit, je crois, dater de plus loin encore ; mais elle ne veut pas. Comme elle, & le baillif ont vu un grand nombre de choses, qu'ils ont conservé beaucoup de mémoire, & que je ne cesse de les interroger, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'en apprends. Avec deux amis de madame de L. V. gens de beaucoup de mérite, mais peu connus hors du monde où ils vivent, nous avons M. de Po... qui est venu avec madame de Pr... & le baillif : à l'usage



qu'il fait de son esprit ; on est fâché de ne pouvoir absolument pas lui en refuser. Mais on s'en dédommage en le lui trouvant tel qu'il l'a : c'est-à-dire , pédant , sec , âpre , contrariant ; de plus , il est si désagréablement rempli de lui-même , qu'il nous est beaucoup plus à charge qu'il ne nous amuse. Par bonheur pour nous , il ne sauroit nous rester long-temps ; & nous attendons son départ avec d'autant plus d'impatience que L. M... qui n'en fait pas plus de cas que nous , & que nous aimons , doit venir le remplacer. Ce n'est pas que je croie à ce dernier beaucoup moins d'amour-propre qu'à l'autre ; mais , sans compter qu'il a plus le droit d'en avoir , il fait le cacher sous un air si modeste , que lorsqu'il m'arrive de lever le voile dont il le couvre , je n'ai rien de plus pressé que de le laisser retomber. Adieu , Monsieur , voilà une si longue lettre que je suis presque tentée de vous en faire des excuses ; vous devez cependant moins vous en prendre au désœuvrement de la campagne qu'à tout ce que votre propre lettre m'offroit à traiter. Moins il y a d'apparence que vous ayez vous-même , la première fois que vous écrirez , tant de choses à discuter avec moi , plus je crois pouvoir aussi vous promettre plus de brièveté. Je crois ne devoir pas oublier de vous dire que M. de Cercey est un peu piqué du silence que vous avez gardé avec lui. Je vous en avertis d'autant plus volontiers que je ne crois pas que la paix soit bien difficile à rétablir entre vous deux.

## L E T T R E V I.

**I**L me paroïssoit aussi fort singulier que vous vous imposassiez de si grands ménagements pour une femme qui en mérite si peu, & que la crainte de ses propos fût l'unique chose qui vous y engageât. Qu'en pareil cas cette considération nous retienne dans les chaînes, même les plus pesantes; rien n'est plus simple, à cause de l'influence que vos discours ont sur notre réputation, & de l'irréparable tort qu'ils peuvent nous faire. Mais que peuvent vous faire les nôtres; & quand nous serions assez mal conseillées par le dépit pour nous plaindre de l'inconstance d'un amant, qu'en pourroit-il résulter contre vous? N'est-ce pas au contraire une maxime généralement reçue, qu'un mauvais procédé de plus avec les femmes, n'est pour vous qu'un moyen de plus de leur plaire? Je ne comprenois donc pas votre conduite; mais puisque cette femme est méchante, qu'il n'y a point de noirceurs qui lui coûtent, & que vous vous croyez dans le cœur un sentiment à l'objet duquel elle auroit pu nuire, je cesse d'être surprise que vous vous soyiez prescrit tant d'égards, & vous félicite en même temps de ce que le petit de.... ce poupin, tout à la fois si joli & si méprisé, est venu vous tirer d'affaire.

Elle l'a donc pris ! j'en suis fort aise , je vous jure , tant à cause de la liberté que cela vous rend , que parce qu'un pareil choix acheve de la définir : car ne vous y trompez pas au moins , vous aviez eu de terribles précurseurs ; & tels qu'en vérité il y avoit , si vous me permettez de vous le dire , une sorte d'ignominie à leur succéder ; mais , dites moi vous-même , je vous prie , comment avec un sentiment dans le cœur (il me semble , du moins que si le mouvement qui occupe le vôtre y étoit moins décidé qu'il ne paroît l'être aujourd'hui , il s'y faisoit cependant distinguer déjà ) vous avez pu prendre cette femme ? S'il étoit fort étonnant pour moi que vous l'eussiez fait , vous ne sentant rien pour elle , jugez à quel point votre conduite doit me paroître extraordinaire , vous , ayant pour une autre un sentiment de préférence ! Ah ! vraiment , je l'oubliois ! c'est que madame de Vo... l'a voulu. En vous suivant toujours dans cette malheureuse affaire , je vois avec quelle bassesse pour elle , elle l'a commencée , & que enfin elle ne sembloit pas d'abord y attacher plus d'importance que vous-même : mais , *depuis , elle a jugé à propos que ce qu'elle avoit regardé comme la chose du monde la plus indifférente , & qui ne vous lioit tous deux en aucune façon , en devint une durable.* La belle raison pour que vous y consentissiez ! & , s'il vous plaît , pendant tout ce temps-là , que faisoit ce sentiment que vous vous croyiez ?

*Il achevoit de me rendre à plaindre , me répondrez-vous. Ah ! Monsieur , que vos sentimens sont d'une terrible espece , si vous n'y trouvez seulement pas de quoi vous sauver d'une fragilité que les sens ne vous conseil-  
loient pas plus que le cœur ! mais , cet objet secret de vos adorations n'ignore point , peut-être , que vous avez eu l'honneur si commun , & en même temps si peu recherché , de plaire à madame de Vo... ; & , s'il doit vous rendre la justice que c'est malgré vous , qui en étiez après aussi honteux que vous auriez dû l'être avant que cette liaison ait percé , en a-t-il moins à vous reprocher de l'avoir formée ? Quelle opinion voulez-vous qu'elle lui donne de votre façon de penser ? Je ne me crois pas , moi , plus déraisonnable qu'une autre ; mais je ne vous cache pas que si j'étois à la place de la personne que vous croyez aimer , cette aventure me donneroit de votre façon de penser , d'étranges idées. Mais , me direz-vous encore , *loin d'être aimé , je n'ai pas encore dit que j'aime* ( car , si je ne me trompe , vous en êtes-là. ) *Que pouvois-je devoir à une femme qui ignore encore l'impres-  
sion qu'elle fait sur moi.* Vous avez raison : mais si vous n'étiez pas dans le cas de lui rien devoir , vous deviez à votre sentiment de ne rien faire qui , prouvant à quel point il est subordonné au caprice & à l'occasion , lui donnât moins de poids lorsque vous croirez devoir le laisser éclater , & c'est , selon toute*



DE CRÉBILLON, FILS. 51

apparence, ce que vous avez fait, si toutefois la dame à qui, avec tant de mystère que les gens qui vous voient le plus, ne s'en doutent seulement pas, vous avez dédié votre cœur, pense sur cela comme moi. Un amant si susceptible d'impression, & qui n'est jamais prémuni contre les hasards, même les moins dangereux, doit être terriblement incommodé pour une femme un peu délicate. J'aurois, je crois, la tyrannie d'exiger du mien, autant que je lui donnerois moi-même; & ne voudrois pas qu'il fît plus que moi, de ces distinctions qui vous font faire des infidélités avec si peu de scrupule, & de retenue; enfin, je serois sur cela sévère jusques au ridicule peut-être... Comme j'en étois-là de ma lettre, M. de Cercey est venu me montrer celle que vous lui avez écrite. Je ne saurois trop vous remercier de tout ce que vous y dites de flatteur pour moi sur mon caractère. Je crois, en effet, pouvoir, sans trop de vanité, vous assurer que vous vous en trouverez fort bien. A l'égard des éloges dont vous honorez ma figure, le peu qu'elle est à mes yeux, me dispense de vous en rendre les mêmes graces. Quand j'aurois de quoi ne les pas croire exagérés, il ne seroit pas en moi d'y être bien sensible. Comme les amants me conviennent moins que les amis, je prise beaucoup plus les vertus qui nous donnent, & nous attachent les derniers, que les agréments qui nous attirent les autres. Je crois,

au reste, devoir ne vous point cacher que si M. de Cercey a trouvé dans votre dernière lettre, toute la confiance qu'il est en droit d'attendre de vous, il n'en a pas moins été alarmé d'un certain ton de sécheresse qui lui paroît y régner. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point il est délicat en amitié. Vous ne sauriez donc le rassurer trop tôt sur votre prétendue froideur : je dis *prétendue*, & n' imagine point me tromper ; car il n'en a point mérité de votre part, & vous ne passez pas pour capricieux.

Quoi ! vous êtes amoureux ! & vous vous ennuyez près de l'objet de votre passion ? C'est de bonne heure assurément ! Mais, ne seroit-ce pas que comme moi, cette divinité seroit absente ?



## L E T T R E V I I.

J'AI, Monsieur, un très-important service à vous demander ; & même , quoique vous puissiez encore en penser , beaucoup plus important pour moi , que le service que vous me rendîtes , il y a quelque temps , par rapport à M. de Cercey , eût-il même été aussi près de s'engager avec madame de Vo... qu'il en donna la peur. Si , au reste , la confiance que je vais vous faire , ne vous prouve point de ma part , l'estime la plus sincère , & la confiance la plus étendue , j'ose dire que ce ne sera pas ma faute : j'entre en matière. La conduite de M. de... est si connue que je crois pouvoir , sans indécence , vous parler à cet égard , à vous , dis-je , qui depuis trois mois , toujours son confident , & quelquefois son complice , en savez sur cela beaucoup plus que je ne pourrois vous en dire. Quant à la façon dont je puis être affectée de cette même conduite , je vous prie de ne pas trouver mauvais que ce soit encore un mystère entre vous & moi : il m'est revenu que M. de... qui n'a jamais plus que vous , mis la fidélité au rang des vertus nécessaires , paroît avoir envie de quitter madame de G... pour prendre madame de Li... & je ne vous cache pas que je serois aussi fâchée de voir arriver cela , que

si j'étois la première de ces deux dames. Vous imaginez en cet instant, peut-être, que puisque, je fais, & souffre qu'il me donne des rivales, le choix doit m'en être égal; & ne concevez même pas qu'il puisse ne me l'être point; mais en cas que ce soit ainsi que vous pensiez, je ne doute point que quand je vous aurai exposé les réflexions que par état j'ai été forcée de faire sur ce chapitre, je ne vous ramène à mon sentiment, très-différent, en effet, de la façon de penser que je dois vous supposer sur cela. Si j'aime mon mari, une rivale qui craigne de s'afficher, qui jouisse modestement du triomphe qu'elle remporte sur moi, & qui enfin ait des mœurs, doit incontestablement me rendre moins à plaindre que ne feroit une femme d'un caractère tout opposé. Elle peut, & doit même chercher à remplir le cœur de mon mari; mais du moins elle ne se proposera pas de m'en ravir l'estime; & ne voudra de lui que ce que son sentiment lui rendra indispensablement nécessaire. Si je n'aime point mon mari; que, comme ces sortes de choses se savent toujours assez, ma rivale en soit instruite; & que sûre par conséquent en se gênant moins sur sa victoire, de ne pas affliger mon cœur, elle ne cherche point à cacher l'amant qu'elle a choisi, du moins ne lui permettra-t-elle jamais de se dispenser des égards qu'il me doit, parce qu'elle saura que si je puis me passer de son cœur, j'ai besoin qu'il ait pour moi de



la considération ; & qu'il m'en témoigne. C'est ainsi que pense madame de Gr... ; & l'autre est encore plus connue par la perversité de son caractère , que par les charmes de sa figure , & par les agréments de son esprit. Cette femme enfin me fait trembler ; & au point que ce ne seroit pas sans une véritable douleur que je verrois M. de... s'attacher à elle. C'est positivement ce que je vous conjure d'empêcher. Vous vivez aujourd'hui trop intimement ensemble pour ignorer que tout l'esprit qu'il a ne le sauve pas du malheur d'avoir dans le caractère presque autant de foiblesse que les gens qui pensent le moins ; & c'est ce qui tout à la fois me fait craindre son goût pour madame de L... & me flatter que vous pourrez , sans beaucoup de peine , l'y arracher. Ou je me trompe , ou une des plus fortes raisons qu'il ait pour la désirer , c'est qu'il est peut-être le seul de son genre qui ne puisse parler d'elle qu'à la boulevue , & qu'il donne assez dans le faux air pour s'en faire une sorte de honte. Qu'on lui fasse envisager comme ignominieuse cette même conquête à laquelle il attache de la gloire , & je vous réponds que sa vanité l'empêchera bientôt d'y prétendre. Enfin , pour le sauver des cruelles mains où je le vois près de tomber , vous avez mille ressources que je ne puis vous indiquer , mais que je n'en crois pas moins immanquables. Ce n'est pas cependant que j'aie l'injustice de vous rendre responsable de l'évé-

nement : je n'ignore point que M. de... a quelquefois la fantaisie vive ; si le goût qu'il paroît prendre pour madame de Li.... n'est point , comme je m'en flatte , plus fondé sur l'honneur qu'il croit que lui feroit cette conquête , que sur ses agréments , je conçois qu'il ne sera pas bien facile de lui en faire perdre le desir. Je suis sûre , au reste , que soit par une timidité naturelle que tout l'usage qu'il a du monde n'a pas encore bannie , soit qu'il attende que la sorte d'ivresse où elle est actuellement pour M. de F... soit un peu passée , il n'a point encore parlé ; & c'est ce qui me donne quelque espoir que nous l'empêcherons de se charger de ces odieuses chaînes ; moins son orgueil se sera compromis , plus nous aurons bon marché de ce que , fort abusivement , il prend pour son cœur. J'aurois encore sur cela mille choses à vous dire ; mais je n'ai pas en ce moment le temps d'entrer dans des détails plus étendus ; & plaise au ciel que madame de Li... & M. de... ne fassent pas long-temps la matiere de vos lettres & des miennes. A propos de lettres , j'en ai je ne fais combien à faire , notamment pour madame la princesse de... elle m'a fait avant-hier l'honneur de m'écrire beaucoup de spirituelles niaiseries ; & comme je ne saurois lui faire attendre ma réponse plus long-temps , je vais essayer si je ne pourrai pas les lui rendre. Vous me paroissez si triste , si noir , que je crois ne pouvoir trop vous con-

feiller de vous faire aimer de l'objet de vos vœux, le plutôt qu'il vous sera possible. Si par malheur, vous n'y parvenez pas, il ne me reste, pour vous secouer un peu, qu'à vous donner le conseil que Chirac donna un jour à un vapoureux de qui il ne savoit plus que faire; cette ordonnance, & dont il garantissoit le succès, étoit d'aller affaffiner quelqu'un qui ne s'y attendroit pas; & vite à cheval pour aller tant que terre pourroit le porter. Je crois cela fort bon; mais faites plutôt comme Agnelet, prenez l'autre, si vous pouvez, s'entend.



## L E T T R E V I I I.

**I**L est fort singulier, Monsieur, que M. de... m'ait écrit la veille même de son départ, & qu'il ne m'ait absolument rien dit du petit voyage qu'il méditoit, & qui, selon toute apparence, étoit dès ce temps-là déterminé. Ce silence de sa part sur un objet si peu important, me causeroit de vives alarmes, si en même temps que vous m'apprenez qu'il n'est pas à Paris, vous ne m'assuriez point que madame de Li... y est restée. Toutefois, ne trouvez-vous pas, comme moi, fort extraordinaire que l'on n'ait pas voulu dire à sa porte, où il est allé? Que veut dire ce mystère? Quelle qu'en puisse être la raison, elle ne me paroît point valoir la peine d'être cherchée: peut-être n'a-t-il entrepris cette course si légère que pour amuser son désœuvrement: que ce soit ce qu'il voudra; puisque madame de Li... est à Paris, ce n'est pas après elle qu'il court; & rien ne m'est plus égal que le reste. Quand j'aurois compté moins sur les mémoires qu'on a fournis, ce que vous me mandez de la douleur où vous avez trouvé madame de Gr... ne pourroit plus me permettre de douter de leur vérité. Elle est digne d'un autre sort, & je la plains très-sincèrement d'avoir pris pour un des



hommes les plus volages de son siècle une passion si tendre & si vraie. Après tout, pourtant, je serois encore plus fâchée pour elle que cela fût autrement : il vaut toujours mieux avoir à supporter le malheur, que d'avoir à supporter le mépris. Je me doutois bien que quand vous la verriez, elle ne manqueroit pas de vous ouvrir son âme : ce qu'elle vous a dit de sa façon de penser, n'a rien qui m'étonne : à mes yeux, foiblesse n'est pas vice ; & je n'ai point cru que pour aimer M. de... elle méritât d'être mise au nombre de ces femmes qui semblent n'exister que pour le déshonneur de leur sexe. Je n'en désirerois pas moins qu'elle voulût bien dans cette occasion ne se point contenter de gémir, & qu'elle fût que ce n'est pas en montrant beaucoup d'amour à un amant qui veut devenir infidèle, qu'on le ramène, ou qu'on le retient ; mais en lui faisant craindre que ce ne soit avec plus d'indifférence qu'il ne se plaît communément à le croire, qu'on le verroit changer. Elle se trompe d'ailleurs, si elle l'imagine plus exempt qu'un autre de cette sorte de lassitude d'être heureux, dont on prétend que l'amour même le plus tendre ne vous garantit pas, pendant laquelle vous croyez de la meilleure foi du monde ne plus aimer ; & qui n'est dans le fond qu'un assoupissement causé, ou par le manque d'obstacle, ou par l'excès de confiance qu'une femme vous inspire : car il n'y a pas jusques à l'estime

que nous vous forçons d'avoir pour nous ; que vous ne tourniez à notre désavantage. Je suis donc presque assurée que , sans qu'il s'en doute , la trop grande égalité de madame de Gr... & la certitude qu'il a d'en être aimé le plus sincèrement du monde , sont , ce qui , plus que toute autre chose , le portent à l'inconstance. Ne croyez point que je n'en parle que par conjecture : vous n'ignorez pas qu'il a cru m'aimer pendant deux ans ; & peut-être cela auroit-il duré plus long-temps , si j'eusse pu me déterminer , soit à le tourmenter par des caprices , soit à lui donner des craintes sur ma façon de penser , soit enfin à répondre à toutes les fantaisies qu'alors il prenoit pour de l'amour ; mais auxquelles je ne pouvois pas me méprendre comme lui. Vous me demanderez peut-être pourquoi , sûre par-là de le conserver , je ne l'ai pourtant pas voulu faire ? C'est que , sans compter des répugnances dont il pouvoit ne m'être pas facile de triompher , il m'étoit beaucoup moins important de garder son cœur , que de me conserver son estime. Tôt ou tard , de quelque prix que m'eût été le premier , il auroit toujours fallu qu'il m'eût été enlevé ; il étoit nécessaire au bonheur de ma vie de me conduire avec lui de façon à ne point altérer l'autre ; & , par je ne fais quel hasard , très-heureux sans doute , ce qui pouvoit m'y servir le plus , s'est trouvé ce qui me coûtoit le moins. Tout ce qui ,  
tant

tant qu'un mari est amant, l'amuse, & lui plaît dans la femme, devient pour lui autant de sujets de crainte, lorsqu'il cesse de l'aimer; & il est si rare qu'il ne nous punisse point, lorsqu'il a pu parvenir à nous l'inspirer, de cette même confiance qu'il a quelquefois vivement sollicitée, que nous ne pouvons trop éviter d'en prendre. D'ailleurs, l'amour d'un mari est presque toujours, tant qu'il dure, accompagné de tant de tyrannie, & ordinairement a de si fâcheuses suites, quand il a cessé, que ce ne sera jamais ce sentiment que toute femme sensée désirera du sien. Mais pour revenir à l'objet de ma lettre, une des choses qui me paroissent les plus nécessaires dans cette circonstance, c'est d'employer tout le crédit que l'amitié & le titre de confident vous donnent sur l'esprit de madame de Gr... pour l'engager à agir, moins d'après ses principes & son amour, que d'après le caractère de M. de... & le besoin qu'elle a qu'il ne soit pas infidèle. J'avoue qu'il lui doit être douloureux de paroître assez peu conséquente avec elle-même pour voir, avec toutes les apparences du désintéressement le plus grand, l'inconstance de ce qu'elle aime: que M. de... pourra être en droit d'en conclure que, pour le perdre avec si peu de regret, il falloit qu'elle ne l'aimât guere; & qu'elle peut avoir à craindre qu'au lieu de le ramener, cette idée n'achèât de le pousser vers le crime qu'il veut commettre. Toutes ces terreurs pour-

roient , j'en conviens , être légitimes , si c'étoit véritablement qu'il fût amoureux de madame de Li... , encore ne voudrois-je pas répondre que , dans ce cas même , pour quelque temps du moins , la vanité ne l'emportât sur le sentiment. Enfin , je n'ai pas besoin de vous dire tout l'intérêt que je prends à la chose ; & je suis sûre , mais sûre dans toute la force du mot , & bien moins en partant d'après des regles générales trop souvent démenties , que d'après la profonde connoissance que j'ai de M. de... que ce ne sera ni sans beaucoup de chagrin , ni sans perdre l'idée de ses projets d'inconstance qu'il la verra paroître faire si peu de cas de lui. Si , nées avec moins de vérité , ou , en cas que cela vous plaise davantage , moins entraînées par notre sentiment , au lieu de croire , comme nous avons communément la sottise de le faire , que nous ne pouvons témoigner trop d'amour à l'objet qui nous engage , nous pouvions lui faire craindre de ne nous avoir pas aussi soumises que son amour-propre le desire , il y auroit , je vous le jure , bien moins de volages qu'on n'en voit. J'aurois , si je le voulois , de belles réflexions à faire sur la vanité des hommes , & sur toutes les surprises qu'elle leur fait ; mais vous en êtes un : j'attends de vous un important service ; & il y auroit à moi trop de mal-adresse à vous fâcher dans ce moment-ci. Quand vous me l'aurez rendu , dussiez-vous même m'accu-





fer d'ingratitude, je ne serai peut-être pas si circonspecte. Je vous prie donc, aussi-tôt que vous aurez lu ma lettre (car au moins je ne vous donne pas plus de temps) d'aller chercher M. de... En supposant, ce qui, si l'on m'a dit vrai, n'est pas possible, qu'il vous ait fait mystère de sa nouvelle fantaisie, vous sentez bien qu'un des devoirs de la commission que je vous donne, est de lui en arracher le secret. S'il vous l'a confiée, l'eussiez-vous même déjà applaudie, ne craignez point de vous contredire. En cas qu'il s'aperçût de votre variation sur cela, vous aurez tant de motifs de la justifier, que cela ne doit pas vous embarrasser une minute. Il peut vous être plus d'une fois arrivé de n'être point conséquent vous-même, sans en avoir une si bonne excuse. En attendant que, comme pour vous-même, j'ai cru devoir vous en prier, vous écriviez à M. de Cercey, du ton d'autrefois, je lui ai dit, pour calmer ses inquiétudes, qu'il n'étoit pas bien étonnant qu'avec un projet amoureux, du succès duquel rien ne peut encore vous répondre, vous eussiez perdu un peu de votre gaieté naturelle, & que vos amis souffrissent de vos chagrins. Il vous plaint d'autant plus qu'il assure que, s'il ne vous a pas connu de véritable passion, il ne vous en croit pas moins l'homme du monde le plus fait pour en avoir une. Dieu le veuille pour la femme que vous aimez, si vous parvenez à la ren-

dre sensible ! Mais, c'est donc un grand mystere que cet amour-là ? Adieu , Monsieur , quand j'aurois à vous dire quelque chose de plus , ce ne seroit pas en ce moment-ci que je pourrois vous l'écrire : madame de T... arrive ; puisque vous savez combien je l'aime , vous ne ferez pas surpris que je vous quitte pour aller l'embrasser.



## L E T T R E I X.

S'IL se peut, comme M. de.... vous l'a dit, Monsieur, qu'il ne pensât point à madame de Li... il est aussi possible, pour le moins, qu'il eût sur elle les idées qu'on lui attribuoit. Vous voyez qu'il convient des soins qu'il lui a rendus, & qu'il ne se défend que sur le motif; mais, ce motif est-il bien vraisemblable; & ne l'imagine-t-il pas pour tâcher de se faire une excuse? Je vous avoue, pour moi, qu'il me paroît très-extraordinaire qu'on ne seigne du goût pour une femme, que dans l'intention de ranimer le cœur d'une autre; &, en partant de là, je doute fort que, tout son confident que vous êtes, il n'ait pas cherché à vous imposer sur ses véritables dispositions. Ce ne seroit pas, assurément, qu'il fût le premier qui se fût avisé de l'ingénieux stratagème dont il se fait honneur; mais c'est qu'à la façon dont je sais que madame de Gr... vit avec lui, il n'avoit pas le plus léger prétexte de le mettre en œuvre; &, quand même cela auroit été, il n'a pas dans le cœur assez de délicatesse pour s'inquiéter beaucoup de la façon dont on l'aime. Ce n'est pourtant pas que je ne sache que l'on peut vous aimer assez pour ce que vous sentez, sans malgré cela, vous aimer autant que vous

croyez ordinairement mériter de l'être ; & que, sur cet article spécialement, les besoins de votre amour-propre passent quelquefois, pour ne pas dire toujours, les besoins de votre cœur. Mais ce n'est pas encore ainsi que pense M. de... Sa vanité est une vanité tranquille qui ne doute jamais de rien : s'il rend des soins à une femme qui lui paroît en mériter de sa part, c'est beaucoup moins parce qu'il les croit nécessaires pour en triompher, que pour se conformer à l'usage qui ne permet pas encore à toutes de faire les avances. Lui dit-on qu'on l'aime, il le croit, sur-tout si l'aveu qu'on lui fait, est confirmé par des faveurs : car, c'est en amour, la seule chose qu'il imagine. Hélas ! combien ne doit-il pas perdre à le borner comme il fait, si l'idée que je me fais moi-même de cette passion, métaphysiquement considérée, il est vrai, & par conséquent, un peu comme être de raison, n'est pas exagérée ! Il faut, au reste, l'excuser ; quoique, depuis qu'il est dans le monde, il n'ait exactement fait autre chose que de paroître amoureux, & même de croire qu'il l'étoit, je parierois qu'il est bien loin encore de connoître ce sentiment : peut-être un jour en aura-t-il le bonheur. Ce n'est pas, lorsque je m'exprime ainsi, que moi personnellement, loin de regarder l'amour comme un bien, je ne sois, au contraire, très-convaincue qu'il est le plus grand mal de tous ceux qui sont attachés à la vie : mais je n'en



sens pas moins que les hommes ne doivent point en penser de même : & quand il seroit en effet aussi à craindre pour eux , que je crois qu'il l'est pour nous , le malheur d'aimer ne leur vaudroit-il pas mieux encore , que le ridicule de se croire amoureux toute la journée , sans l'être une minute ; ou , ce qui est pis encore , de ne point ignorer qu'ils ne le sont pas , & d'agir pourtant comme s'ils l'étoient ? Mais je reviens à M. de... Ce qui m'a portée à croire qu'il vous trompe , c'est que , s'il n'eût eu , comme il le dit , que le dessein de donner à madame de Gr.... des craintes sur son cœur , bien loin de se cacher ainsi qu'il le faisoit , des soins qu'il rendoit à madame de Li... il auroit au contraire , voulu qu'ils eussent eu une sorte de publicité ; & que rien ne prouve mieux qu'il y mettoit , & plus de goût qu'il n'en veut avouer , & moins de politique qu'il ne s'en vante , que le mystère dont il couvroit ses prétentions , & ce qu'il employoit pour les faire réussir. Encore une fois , je meurs de peur qu'il n'ait voulu vous tromper : & d'après cette crainte qui , fondée ou non , me tourmente beaucoup , je vous conjure de ne pas tant vous fier à tout ce qu'il vous a dit , que vous perdiez une occasion de lui peindre , telle qu'elle est , la conquête que tout l'accuse de vouloir tenter ; & d'étouffer , s'il est possible , sous le mépris , des desirs que je soupçonne d'être plus dissimulés qu'éteints. *Il en pense lui-même plus de*

*mal que personne, me dites vous.... Ah ! mon Dieu ! tant pis : je ne puis vous dire à quel point cette surabondance de mauvaise opinion m'est suspecte ; & combien j'aimerois mieux qu'il n'eût, comme vous me le marquez, ni été au devant de ce que vous vouliez lui dire, ni chargé sur ce que vous lui disiez. Et madame de Gr... ? Elle préféroit donc le malheur de perdre son amant, & de le perdre bien sûr qu'il étoit adoré d'elle, à la honte de ne le conserver qu'en le faisant douter de sa tendresse ? Le beau roman ! en vérité ! s'il y alloit moins de mon intérêt, je la laisserois en avoir le plaisir ; ne fût-ce seulement que pour voir si elle trouveroit dans l'honneur de jouer un rôle si brillant, de quoi se dédommager autant qu'il me paroît qu'elle le suppose, du malheur de perdre ce qu'elle aime. J'aurois aisément compris sa répugnance, & n'aurois même pu que la louer, s'il eût été question de feindre un sentiment pour tout autre que M. de... ; mais, lorsqu'il ne s'agit que de paroître indifférent, & qu'un intérêt si grand commande une feinte qui n'a en soi rien d'avilissant, j'ai, je l'avoue, peine à concevoir qu'on s'y refuse ! De sorte donc, que ce n'est en cette occasion qu'aux larmes & aux gémissements qu'elle veut avoir recours ? Encore une fois, cela est fort beau. Mais, dites-lui donc, vous qui devez si bien connoître les hommes, que *plus, dans les circonstances où elle se trouve, une femme**

paroit regretter l'amant qu'elle voit près de lui échapper, plus elle lui donne envie de consommer son crime; qu'en général, vous n'aimez jamais avec plus de fureur, que quand vous ne vous croyez pas assez aimés; & que la vanité agit toujours plus sur vous, que la reconnoissance, & même que le sentiment; mais, vous êtes trop discret pour lui dire tout cela, n'est-il pas vrai? En vérité! si je pouvois, avec quelque décence, me mêler ouvertement de cette affaire, je lui donneroie de bien admirables conseils! Aussi, prenez bien garde que la femme qui vous tient actuellement sous son empire, ne soit de ma connoissance. Vous pouvez juger, par la façon dont je pense des hommes, comment je lui parlerois de vous; & si votre triomphe n'en seroit pas au moins fort reculé. Mais il faut que je sois folle, avec le besoin que j'ai de vous, de vous dire de pareilles duretés: j'ai beau faire cette réflexion: il n'y a pas d'intérêt sur lequel la force de l'habitude, & ma sincérité naturelle ne l'emportent. Adieu donc, de peur que je ne continue. Soit qu'il s'avoue malade, soit qu'il persiste à nier qu'il le soit, veillez toujours M. de... & comptez que ce dont je vous prie, m'est, toute raillerie cessant, de la dernière importance. J'ai trop de confiance en votre amitié pour croire que je doive insister sur cela davantage.



## L E T T R E X.

**J**E me rassure donc, Monsieur, puisque vous le voulez ; & que M. de... paroît avoir repris tout son goût pour madame de Gr... mais, permettez-moi de vous le redire encore, ne comptez pas assez ni sur ce qu'il vous dit, ni sur ce qu'il croit, ni même sur ce que vous voyez peut-être, pour vous croire totalement dispensé de la tâche que vous avez bien voulu que je vous donnasse, & faites tout ce qu'il vous sera possible pour que, de tout ce qui peut être relatif à mes craintes, il ne lui échappe rien dont vous ne puissiez être instruit. Cette précaution est plus nécessaire que vous ne pensez. Je vous ai fait attendre ma réponse : j'en suis d'autant plus fâchée que je vous devois plus de remerciements. Cependant une migraine affreuse que je viens d'avoir, a moins encore été la cause de mon silence, que l'embarras où votre dernière lettre m'a mise. J'avois un desir extrême de vous marquer ma reconnoissance ; mais je craignois en même temps de ne vous en donner des preuves qu'aux dépens d'une femme qui m'est fort chère, en répondant à des questions où elle me paroît fort intéressée ; il a donc fallu, avant que de vous satisfaire, que je me consultasse ; & j'ai enfin trouvé, toutes réflexions faites, que je de-



vois d'autant moins vous refuser ce que vous demandez, qu'en vous l'accordant, je rends un très-grand service à un de vos amis, & que je ne compromets pas la mienne. Pour peu qu'elle m'eût confié l'état de son cœur, il est très-assuré que ce n'auroit pas été par moi que vous en auriez été instruit; mais puisque ce n'est qu'à moi que je dois mes lumieres; que même à plusieurs égards, ces lumieres ne seront que des conjectures; & qu'en vous les exposant, je ne commettrai point d'indiscrétion, je vais, sans aucun déguisement, vous dire ce qu'autrefois j'ai pensé de madame de T... dans ce qui peut intéresser votre ami, & ce que j'en pense à présent. Je crois donc, ainsi que M. de P... lui-même, qu'elle l'a fort tendrement aimé. Comme, toute cachée qu'elle est sur les mouvements de son ame, elle n'a pas dans le caractère l'ombre de la fausseté; (à moins cependant que la décence n'en soit devenue une) mille choses qui lui échappoient sans qu'elle s'en doutât, ou qu'elle croyoit renfermer autant qu'elle en avoit l'envie, m'ont convaincue qu'elle avoit pour lui plus de goût que sans doute elle-même ne le pensoit. Entre plusieurs preuves que je pourrois vous en apporter, j'en choisis une au hasard: je ne sais si, de toutes les preuves que j'ai cru en avoir, celle-ci est la plus forte; mais du moins c'est celle qui m'a frappée le plus. Puisque M. de P... vous a parlé de madame de T... il a dû

vous dire que non-seulement ils se voyoient très-fréquemment ; mais qu'ils avoient ensemble de fort longs tête-à-tête. Un jour je le trouvai chez elle ; peu de temps après mon arrivée , il sortit ; je lui demandai s'il y avoit long-temps qu'il étoit avec elle : elle me répondit qu'il étoit arrivé à cinq heures ; *il fait ses visites longues* , lui dis-je : *mais pas trop. --- Comment pas trop ? il est huit heures ! ---* Je ne m'en doutois point. — *Vous ne vous êtes pas ennuyée , à ce qu'il me semble : — Eh ! le moyen que je m'ennuyasse ? —* Je conviens que M. de P... a beaucoup de ressources dans l'esprit ; mais , Marquise , avec tout l'esprit du monde , on a , ce me semble , bien de la peine à faire passer un tête-à-tête de cette longueur , à moins que le cœur n'en partage les frais avec l'esprit. Hélas ! me répondit-elle , en poussant un profond soupir , *l'amour n'a pourtant pas été entiers avec nous une seule minute !* Je crus dans cette réponse , dans ce soupir , dans l'air de tristesse qui l'avoient accompagnée , voir deux choses qui toutes deux m'engagerent à laisser tomber cette conversation : l'une , qu'elle avoit pour M. de P... un sentiment que je ne pourrois , sans la défobliger , paroître avoir pénétré ; l'autre , qu'elle n'étoit pas contente de sa situation. Depuis ce temps-là je les ai fort observés tous deux ; & plus je les ai vus ensemble , plus j'ai cru avoir de quoi me convaincre que madame de T... aimoit votre ami , qu'il l'ignoroit , & qu'elle-

même craignoit tout ce qui auroit pu le lui déceler. Mais combien, malgré la sévérité de la réserve qu'elle s'imposoit, ses yeux, son ton, mille mouvements que, dans les circonstances où elle étoit, il est, selon toute apparence, plus aisé de s'imposer la loi de contraindre, qu'il ne l'est de les renfermer, ne disoient-ils pas malgré elle, ce qu'elle s'obstinoit à cacher ! Plus je la connoissois, plus je sentoie à quel point, sans le savoir, elle se laissoit entraîner si loin de ses principes & de ses résolutions ; moins en même temps il m'étoit possible de concevoir comment M. de P... qu'alors, soit chez elle, soit ailleurs, la voyoit presque tous les jours, pouvoit ignorer à quel point étoit tendre & vive l'impression qu'il faisoit sur elle ; ou que, s'il s'en appercevoit, il pût n'y pas être plus sensible : j'avoue même qu'il m'arrivoit quelquefois de lui en savoir mauvais gré : mais lorsque j'appris que c'étoit une autre passion qui lui fermoit les yeux sur le mérite de madame de T... je ne pus que l'estimer de la conduite qu'il avoit avec elle. J'aurois cependant désiré qu'avec trop d'esprit & d'usage du monde, pour avoir pu, quelque peu d'attention qu'il y eût portée, se tromper sur ce qui se passoit pour lui dans le cœur de madame de T..., l'amitié qu'il lui témoignoit n'eût jamais eu que le caractère de l'amitié ; & qu'elle eût été moins faite pour nourrir en elle un sentiment qu'il ne pouvoit pas récompenser. *U*

*ne lui disoit pas qu'il l'aimoit*, direz-vous ? J'en conviens : mais l'aveu de l'amour est-il donc la seule chose qui le marque ? Les assiduités, les regards, le très-tendre intérêt qu'on paroît prendre à quelqu'un, n'en sont-ils pas, à bien peu de chose près, l'équivalent ? Que pouvoit-elle penser, si ce n'étoit que la timidité seule empêchoit M. de P... de parler ? Car enfin, comment, le voyant si souvent, & même avec toutes les apparences du désœuvrement de cœur, devoit-elle imaginer qu'il eût une maîtresse, & que, cette maîtresse, il ne pouvoit la voir que la nuit, & sous les ombres du plus profond mystère ? Une liaison de cette nature est si peu dans nos mœurs actuelles qu'il doit vous paroître tout simple que madame de T... n'en eût pas la plus légère suspicion ; & que par conséquent elle ne pût qu'interpréter en faveur de son sentiment, tout ce qu'elle voyoit faire à M. de P... Comme il faut d'ailleurs que l'homme le plus irréprochable, soit à ses propres yeux, soit aux yeux de beaucoup d'autres, ait toujours, on ne fait comment, quelque chose dans ce genre à se reprocher, s'il ne lui disoit jamais rien d'affirmatif à un certain point, & si ses regards n'annonçoient pas tout à fait de l'amour, il y avoit du moins dans ses yeux une expression que la simple amitié ne fait pas trouver ; & ses discours passoient aussi ce que la galanterie sembleroit permettre : en un mot, on ne se plaît pas



tant ordinairement à parler amour avec quelqu'un pour qui l'on ne sent rien, ou du moins on lui parle plus sobrement, & avec moins de chaleur qu'il ne faisoit de cette passion & de ses effets. Cette these est assez peu faite par elle-même, pour occuper si souvent l'esprit lorsqu'elle n'intéresse pas le cœur; & en effet, je ne la vois guere si fréquemment débattue qu'entre des personnes qui ont des raisons cachées de se fonder sur cet article, ou qui veulent respectivement s'inspirer du goût. Quoi qu'il en soit de cette remarque & de son plus ou moins de justesse; soit qu'elle se fut trompée aux soins & aux discours de votre ami, & que le chagrin qu'elle en a conçu, ait rejailli sur lui, soit qu'il y ait eu entr'eux quelque chose que j'ignore; à cette liaison si intime, que des gens qui ne les auroient pas vus de fort près, auroient aisément pu s'y méprendre, on a vu succéder tout d'un coup le refroidissement le plus marqué, & un éloignement total. On acheva de conclure d'une rupture si brusque & si décidée, & qui portoit tout le caractere de celles qu'ordinairement amene l'amour, qu'il falloit qu'il y en eût eu entre eux; les bruits, & j'en suis sûre, en vinrent jusques à elle; comme elle imagina peut-être que M. de P... les avoit ou favorisés ou négligés, elle en conçut contre lui une haine assez violente; il faut qu'il ait depuis trouvé le moyen de s'en justifier auprès d'elle, puis-

qu'ils se revoient. Il m'a paru cependant que ce n'étoit point du tout le ton d'autrefois; & à la façon dont je le crois dans son esprit, je doute tout au moins qu'il le voie jamais renaître. Je suis, au reste, si peu sûre des dispositions intérieures de madame de T... que je ne pourrois, sans une témérité très-grande, vous les certifier telles ou telles. Je vous dis ce qui me paroît; mais sur ces sortes de choses, on est si souvent trompé aux apparences, que quelque peu favorables qu'elles soient en elle, aux desirs de M. de P... je n'oserois pas plus en rien décider contre lui. Je tâcherai, puisque vous le desirez, d'apprendre d'elle-même comment il est dans son cœur, & n'oublierai pas de vous en instruire. Comme il est tout simple cependant que je n'aie pas en M. de P... que je connois peu, autant de confiance que j'en ai en vous, je vous prie de ne lui faire en aucune façon part de ma lettre. Je vous ai parlé à cœur ouvert sur les dispositions tant passées que présentes de mon amie, & j'ai cru d'autant plus le pouvoir, qu'il est plus vrai qu'elle ne me les a jamais confiées; mais, comme il se pourroit, malgré cela, qu'elle fût fâchée de ce que j'ai saisi dans le fond de son ame un sentiment qu'elle y tenoit si soigneusement renfermé, & qui de plus n'a pas été heureux, je me flatte que tout ce que je vous en dis, ainsi que tout ce que je pourrai vous en dire dans la suite, restera entièrement entre nous.

Tout ce que je vous permets donc est de dire à votre ami que les personnes qui voient de plus près madame de T... & la connoissent le mieux, craignent fort pour lui que ce ne fût le plus vainement du monde qu'il voudroit s'en faire aimer. Adieu, Monsieur, je desire que quelqu'un aussi au fait du cœur de la femme qui vous occupe actuellement l'imagination, que je crois être instruite du cœur de madame de T... ne vous en dise pas autant des soins que vous lui rendez, ou que, pour parler plus juste, vous êtes dans l'intention de lui rendre : car vous y allez, ce me semble, *piano, piano*. Pourquoi donc faire ?



## L E T T R E X I.

**V**ous m'avez paru, Monsieur, desirer si vivement, de savoir de quelle façon votre ami est dans le cœur de madame de T..., & ce qu'il peut espérer de ses sentiments pour elle, que j'ai cru ne pouvoir trop tôt travailler à m'en instruire. Je viens donc d'avoir avec elle, à ce sujet, une conversation particulière. Vous verrez, par le résumé, qu'en attendant de vos nouvelles, je vais m'amuser à vous en faire, si j'avois bien ou mal deviné son cœur. Après avoir, pendant quelque temps, fait rouler l'entretien sur différentes personnes, je suis tout naturellement tombée sur M. de P..., & lui ai demandé s'il y avoit long-temps qu'elle ne l'avoit vu. *Mais non*, m'a-t-elle répondu avec une froideur extrême; *il m'est revenu*. — Comment! revenu? Est-ce que vous auriez été brouillés? — *Oui, & non: je n'en sais en vérité rien; & je doute fort qu'il sache mieux que moi-même, ce qui en est; en tout, c'est un homme capricieux, & qui, dans la société, a, l'on ne peut pas moins de tenue. On le perd sans savoir pourquoi; on le retrouve de même: & il faut s'attendre, en le retrouvant, à le perdre encore au premier jour, & sans plus de raisons qu'il n'en avoit eues précédemment pour cesser de vous voir.*



Enfin, c'est un des hommes du monde sur qui l'on peut le moins compter, & le plus incapable, en même temps, du sentiment de l'amitié, tel que je le conçois. Voilà, au juste, l'opinion qu'elle en a; si elle est fondée, c'est ce que je ne puis vous dire: mais, qu'elle le soit, ou non, elle me semble si dangereuse en elle, pour les projets de votre ami, que ce qu'il peut faire de plus sage, à mon sens, est de les abandonner. En supposant, ainsi que je le crois, & par pure conjecture, assurément, (car qui empêche que je ne me sois pas aussi trompée sur les mouvements du vôtre?) en supposant, dis-je, qu'elle l'ait aimé, cet ancien sentiment dont il fait la base de ses espérances, est ce qui me paroît le plus grand des obstacles à ce qu'il desire; sur-tout si, comme cela me paroît fort probable, elle s'est quelque temps flattée qu'il le partageoit: son amour-propre ne peut, en ce cas, qu'être intérieurement très-blessé de cette méprise; & l'on prétend, d'ailleurs, que nous haïssons toujours ceux à qui nous avons vainement désiré de plaire; soit même que nous ayons, ou n'ayons pas à leur reprocher cette sorte de coquetterie si dangereuse, qui fait masquer des apparences de l'amour, ou de l'indifférence, le plus simple desir, & qui se plaît à séduire, lors même qu'on a le moins d'envie de s'engager: or, je crois, à vous parler naturellement, que M. de P... a dans l'esprit un peu de cette coquetterie; & que madame

de T... ne lui pardonne pas de s'y être trompée. Il n'y a peut-être pas à cela une extrême justice ; mais vous ne devez point ignorer que ce n'est pas de l'amour-propre, & sur-tout de l'amour-propre piqué qu'il faut en attendre. Au reste, tout cela, comme je vous ai dit, n'est que conjecture ; mais ce dont je crois pouvoir vous répondre, c'est que si elle l'a aimé, il est de toute certitude qu'elle ne l'aime plus. Je vous dirai même davantage, c'est que si, ce que je ne crois point du tout, elle avoit quelqu'un à aimer, ce seroit sûrement beaucoup moins lui que tout autre ; & croyez, lorsque je vous parle d'une façon si affirmative, que j'ai, pour le faire, de très-fortes raisons. Il ne se trompera pas moins, s'il pense que quelque passion nouvelle est ce qui lui ferme le cœur de madame de T... Je suis sûre, & ne rabattez rien ici de la force de ce mot, qu'elle n'en a point, & je crois de plus, qu'il seroit fort difficile de lui en inspirer une. De quoi s'avise-t-il aussi, de revenir au bout de trois ans sur un sentiment qu'il a méprisé, ou du moins méconnu ? Imagine-t-il de bonne-foi, qu'elle ait passé tout ce temps-là à l'entretenir dans son cœur, lorsqu'il ne pouvoit que nuire à son repos, ou mortifier son orgueil ? Non, Monsieur, encore une fois, il est éteint ; & à la constante froideur qu'il lui trouve pour les nouveaux hommages qu'il lui rend, je m'étonne qu'il puisse en douter encore. Il est vrai

DE CRÉBILLON, FILS. 81

qu'elle n'a pas l'air d'avoir conservé contre lui le plus léger ressentiment; mais lui trouve-t-il cette tendre cordialité qu'il lui voyoit autrefois? *Elle badine avec lui*, me direz-vous? Ah! mon Dieu! tant pis: il vaudroit bien mieux pour les idées qu'il a sur elle, qu'elle eût encore avec lui cette réserve froide & dédaigneuse qui avoit succédé à leur première familiarité... Je reçois votre lettre dans le moment: si avant que d'avoir lu, comme je viens de faire, dans le cœur de madame de T..., j'aurois été surprise de voir M. de P... vouloir encourir le hasard, jugez ce qu'à présent sa résolution doit me paroître; & si je ne suis pas en droit d'y trouver quelque chose de plus, que de l'audace. S'il semble avoir une grande idée de ce que peuvent les soins pour attendre un cœur, je croirois volontiers, quoiqu'il ne vous le dise pas, qu'il en a une beaucoup plus forte de son mérite: c'est, du moins, ce que la conduite qu'il se propose force de présumer. Il ne reste plus à présent qu'à savoir si madame de T... sera d'humeur à se laisser *rendre des soins*: c'est-à-dire, en bon François, à se laisser ennuyer de l'amour d'un homme pour qui elle ne se sent que beaucoup d'indifférence, parce qu'elle ne lui suppose actuellement pour elle, que ce sentiment, (si pourtant, l'abnégation de tous en peut être un) mais qui, s'il annonce des prétentions, sera à coup sûr repoussé par la haine. Je dis à coup sûr, & vous

allez juger vous-même si j'ai tort ou non de prendre un ton affirmatif. Apprenez donc que, ne voulant pas ne vous donner toujours que des conjectures, je viens de dire en plaisantant à madame de T... qui est entrée dans mon cabinet, pendant que je vous écrivois, qu'à mille choses que j'avois cru voir, il m'avoit paru que votre ami étoit tout au moins dans l'intention d'être amoureux d'elle. *Ah! le ciel l'en préserve!* s'est-elle écriée : là-dessus, comme vous le croyez bien, questions de ma part : sans entrer dans un détail qui ne feroit qu'allonger fort inutilement cette lettre, tout ce que je puis vous dire, & sur quoi vous pouvez compter, c'est qu'elle a pour lui un fond d'aversion que tous les soins du monde auroient, je crois, bien de la peine à vaincre. Au surplus, s'il persiste dans le projet d'en rendre, il faudra qu'il attende quelque temps; car l'objet de sa flamme part d'ici dans quelques jours, pour aller passer dans ses terres de Guyenne, six mois, plus ou moins; & je ne lui conseillerois pas d'aller l'y voir. Ce seroit, par exemple, un bien joli petit soin que ce soin-là! quel dommage qu'il fût mal reçu! il le seroit pourtant. Il lui reste, à la vérité, la ressource de l'écriture : mais c'en est une encore qu'à sa place, je n'emploierois pas : une femme que l'on attaquait de si loin, a trop de temps pour faire ses réflexions; & je crois, qu'à moins qu'elle ne soit partie avec la plus grande des dispo-



sions à avoir la tête tournée, c'est bien rarement par cette voie qu'on la lui tourne. J'admire, au reste, combien la vanité fait raisonner de travers ! Sur ce que vous faites pressentir à votre ami, de l'indifférence que madame de T... peut avoir pour lui ; loin d'abjurer de tendres projets que, pour son bonheur, il ne sauroit abandonner trop-tôt, & de croire, comme dans le fond, rien n'est plus possible, que c'est par la seule raison qu'il ne plaît point, qu'on ne l'aime pas, il commence par ne point douter que ce ne soit à un rival aimé, qu'il doit son malheur : & ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est d'après une conviction si contraire par elle-même à tout espoir, qu'il part pour vouloir rendre des soins ! Que d'extravagances ! Que tout frivoles, tout peu faits pour persuader une femme sensée, que sont les soins que vous nous rendez, vous en employiez quand vous pouvez vous flatter de n'avoir à surmonter que de la froideur, je n'en suis pas surprise : mais lorsque l'on croit qu'une femme a le cœur pris, quelle peut en être l'excuse ? Car à moins que l'on n'ait de soi-même la plus haute opinion, ou que l'on ne pense indignement de ce qu'on aime, que peut-on en espérer ? Adieu, Monsieur, souvenez-vous toujours, je vous en conjure, de ne perdre de vue ni M. de..., ni madame de Li..., c'est-à-dire, autant que votre situation actuelle vous le permettra : sûre, comme je le

suis, que dans les commencements d'une passion, les amants ont aussi peu de temps de reste, qu'ils s'en trouvent de trop quand elle finit; je vous promets de ne vous donner, d'ici à six-mois, aucune commission, sans vous en faire beaucoup d'excuses; mais, aussi; ce terme passé, je me flatte que vous ne m'aurez pas peu d'obligation de vous prendre des moments, dont si vous ne remplacez pas sur le champ ce qui vous aura occupé, il est permis de présumer que vous ne trouverez pas toujours l'emploi.



## L E T T R E X I I.

**D**ITES-MOI, je vous prie, si cependant vous le pouvez, Monsieur, quelle est de votre part cette fureur si constante, & qui me paroît si peu fondée, de me consulter toujours sur des affaires de cœur ? Seroit-ce que, malgré ce que le hasard m'a fait vous dire du mien, vous croiriez son expérience fort supérieure à la vôtre ? Si cela est, je vous le répète avec confiance, parce que c'est avec vérité que je vous le dis, vous vous trompez. Si j'ai même sur ces sortes de choses quelques lumières, c'est beaucoup moins à mes épreuves que je les dois, qu'au bonheur que j'ai de n'en avoir jamais fait aucunes. Forcée par mon indifférence à n'être que spectatrice, j'ai mis à observer, un temps que je n'employois pas à sentir ; & vous devez trouver assez simple qu'il n'ait pas absolument été perdu pour mon instruction. On ne sent jamais mieux le bonheur, & même la nécessité de n'aimer pas, que quand on voit les autres dans les accès de la passion. Je n'ai pu, en effet, sans que la crainte que j'ai toujours eue de l'amour, n'en redoublât, voir combien de femmes il a perdues ; le peu de vérité qu'il y a dans vos protestations, & à quel point nous devons peu compter sur vos

Tome X.

E

sentiments. J'enai tiré un autre avantage que je prise infiniment moins que cela , mais que cependant je compte pour quelque chose , parce qu'il m'amuse : c'est de pouvoir juger de la perfidie des uns , & de la duperie des autres , de voir combien souvent on prend pour les effets de l'amour , les effets de la vanité ; combien il y a d'hommes qui attaquent une femme sans l'aimer ; & combien , à leur tour , il y a de femmes qui se rendent sans avoir dans le cœur l'excuse de leur foiblesse , & qui ne l'y trouvent qu'après : encore n'est-ce pas le plus souvent sans l'y avoir long-temps cherchée , qu'enfin elles l'y découvrent. Je désirerois , pour le bonheur de mon sexe , & un peu au détriment du vôtre , à la vérité , que toutes les femmes entraissent dans le monde avec les dispositions que j'y ai portées , & qu'elles consentissent à y passer leurs premières années dans le désœuvrement qui a accompagné les miennes. Je ne fais si cette recette seroit absolument bonne contre l'amour ; ( car peut-être rien ne peut-il en garantir ) mais du moins ne seroit-ce plus qu'au sentiment , & non à mille choses qui lui sont bien plus étrangères qu'elles ne le pensent , qu'elles sacrifieroient ; il se pourroit , malgré cela , que du côté du cœur , elles n'en fussent pas plus heureuses : peut-être même seroit-ce une raison pour qu'elles le fussent moins : mais enfin elles n'auroient pas à rougir d'elles-mêmes. C'est



sans doute un bien léger dédommagement de la vertu ; mais c'en seroit toujours un : eh ! comment , & par quoi , quand on l'a perdue , peut-on se flatter de la remplacer jamais ! Passez-moi cette digression , on ne peut pas plus inutile à l'objet que vous voudriez que je traitasse. Vous ne serez pas , comme vous voyez , le premier à le sentir ; mais c'est qu'en vérité , vous m'embarrassez beaucoup ; & que je vous avertis que toutes les fois que cela arrivera , vous ne devez vous attendre de ma part à rien , ni de bien conséquent , ni de bien suivi. Comment , en effet , voulez-vous que je vous conduise dans une passion dont je ne connois pas l'objet ?

C'est pour vous faire plaisir , au moins , que je dis *passion* : car , malgré ce fond de tristesse qui se fait sentir dans toutes vos lettres , & la vie plus triste encore que l'on m'assure , sans qu'il en soit rien , peut-être , que vous menez à Paris , je pourrois bien , si je voulois , ne vous croire qu'une fantaisie , ou tout simplement l'envie de faire croire que vous en avez une. Oh , ça ! mettez-moi dans la confidence : qui voulez-vous attraper avec cela ? Toutefois je veux bien , en attendant les éclaircissements que je vous demande , pour répondre au desir que vous me paroissez avoir que je vous croie amoureux dans toute la rigueur du terme , ne rien rabattre de ce que vous m'en dites. Allons , voilà qui est donc fait , vous êtes amoureux , & (car

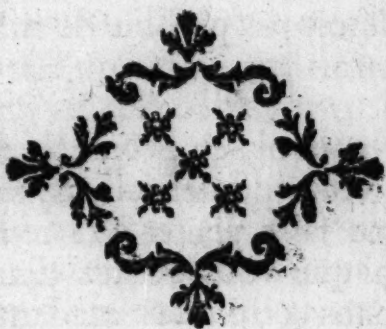
pourquoi ne vous faire pas la grace toute entiere ? ) triste par-dessus le marché. Vous êtes sûr, dites-vous, que, non-seulement la femme à qui vous en voulez assez pour avoir jeté les yeux sur elle, a le cœur vuide; ( oh ! pour cela je le crois, ) mais qu'elle n'a jamais aimé : eh bien ! je le crois encore, quoiqu'il se puisse, pourtant, que je ne prenne pas ici la chose dans la même acception que vous. En voulant bien, pour un moment, appliquer, ainsi que vous le faites à l'objet qui vous tente, cette sévérité de mœurs, dont, entre nous, le public ne la taxe point du tout, je conçois aisément tout ce que peuvent sur vous en cette occasion, la certitude de n'avoir point de rival, au moins, favorisé, & la gloire de triompher d'un cœur que, jusques à vous dans votre supposition, l'on a cherché vainement à soumettre. Il faut en convenir, une pareille victoire a quelque chose de si tentant, que ce qui vous paroît l'amour le plus tendre qu'on ait jamais senti, pourroit bien n'être tout simplement que le desir de la remporter. C'est qu'au moins, il ne faut pas croire que vous fussiez le seul à qui il seroit arrivé de s'y méprendre, & qu'on ne voit que cela tous les jours. En vérité ! je suis bien étourdie ! je viens tout à l'heure de vous dire que je consentois à vous croire amoureux, & je vous parle actuellement comme si je vous croyois toute autre chose ; ne vous alarmez pas de

cela, ce n'est qu'un effet de cette inconscience que je vous ai promise tout à l'heure : me voici à la consultation. Vous me demandez si vous pouvez faire l'aveu de vos sentiments à l'objet qui les a fait naître ; que voulez-vous que je réponde sur cela ? Une déclaration d'amour peut n'avoir pas le succès qu'on s'en promet toujours ; mais j'ai oui dire , & cela me paroît fort probable , qu'elle ne blesse jamais à un certain point la femme qui la reçoit , sur-tout , lorsqu'en flattant , d'un côté , son amour-propre , par le récit de l'impression qu'elle fait , on a , de l'autre , soin de le ménager , en ne lui montrant point des espérances qui pourroient lui prouver qu'en même temps qu'on prise beaucoup ses charmes , on a assez mauvaise opinion de sa vertu. J'entends , lorsqu'il est question d'une femme honnête ; car il est possible qu'il y en ait à qui cette circonspection ne conviendrait point du tout ; & , si je ne me trompe , ou si l'on ne m'a pas trompée , la timidité de votre marche actuelle doit donner à la beauté qui vous engage , un spectacle qui pourroit bien être pour elle , plus extraordinaire qu'amusant : mais , pour revenir à ce que vous demandez , cela , vous le savez mieux que moi , dépend de tant de choses , qu'il n'est guere possible de donner un conseil là-dessus. Si en parlant , on court le risque d'apprendre qu'on ne plaît pas ; en s'obstinant au silence , on perd , peut-être , le bonheur

d'apprendre qu'on est aimé, ou du moins, le droit de chercher à plaire. Encore une fois, c'est à vous à vous consulter; mais, de grace, ne me consultez plus. Adieu, Monsieur, le temps étant toujours le plus beau du monde, & notre goût pour la campagne n'étant pas affoibli, il ne m'est pas possible de vous dire quand je retournerai à Paris. Si vous aviez l'air de sentir moins vivement mon absence, je vous dirois que ce sera le plus tard que je pourrai; mais cela seroit si malhonnête que je n'ai pas la force de l'écrire... Voilà M. de Cercey à qui je viens de montrer votre lettre: non-seulement il vous conseille de parler; mais il est fort surpris que vous ne l'ayez pas encore fait. Je lui ai demandé s'il vous répondoit du succès: il m'a dit qu'il s'en falloit bien; mais que comme il s'en faut pour le moins autant qu'il puisse répondre qu'il vous sera contraire, il persiste à croire que vous ne devez pas vous obstiner au silence plus long-temps; & d'autant plus, qu'étant, dès qu'il se sent un peu d'amour, dans l'usage d'en parler à tort & à travers aux personnes qui lui en ont inspiré, il s'en est toujours trouvé très-bien, & qu'il ne voit pas pourquoi cela vous réussiroit moins qu'à lui. Il a ajouté à cela mille choses, toutes de cette ingénieuse déraison que vous lui connoissez, & que je laisse-là, tant dans l'impossibilité de les rendre comme lui, que, parce que dans la crainte qu'elles ne lui



DE CRÉBILLON, FILS. 91  
échappassent, il est allé les écrire chez lui,  
& que son intention est de vous en faire part.  
Ce doit être, quand j'y songe, quelque  
chose de bien instructif, qu'un recueil de  
vos lettres familières !



## L E T T R E X I I I .

Q uoi que vous puissiez m'en dire , Monsieur , il n'y avoit rien , ni à quoi je fusse moins préparée , ni à quoi je dusse moins l'être , qu'à l'aveu que vous me faites. J'imaginois même si peu que je fusse cet objet qui , avec tant de mystere , occupe depuis quelque temps votre imagination , que sans mille choses qui me désignent dans votre lettre , au point qu'il ne m'étoit pas possible de m'y méprendre , je n'aurois jamais cru qu'elle pût m'être destinée. Sans vous détailler ici tous les motifs que je pouvois en avoir , la façon dont vous avez vécu jusques ici , ne suffisoit-elle pas pour me faire penser que ce ne pouvoit pas être moi que vous eussiez crue digne de remplacer dans votre cœur madame de Vo... lorsque , sur-tout , il y avoit tant d'apparence que vous teniez à madame du Br... quelque compte de ce qu'elle faisoit pour vous ? Vous avez , si je puis vous le dire , quelquefois témoigné que les femmes qu'aujourd'hui l'on n'appelle plus que *philosophes* , ont tout naturellement des droits sur vous : & , si je ne pouvois vous soupçonner d'ignorer à quel point celle-là mérite un si beau titre , ce n'en étoit pas plus pour moi une raison de croire qu'auprès d'elle le mépris vous sauvât du desir ; & que même ce n'en fût pas

une de plus pour qu'elle vous en inspirât. Je ne puis, ce me semble, vous dire mieux combien j'étois loin d'imaginer que ce fût à moi que vous voulussiez bien penser; & si vous voulez bien prendre la peine de relire ma dernière lettre, ce que je vous y dis sur l'objet de votre nouvelle passion, le ridicule que je jette sur votre timidité, la peine que j'ai à croire qu'elle soit placée, tout enfin vous y prouve assez que je ne vous en impose pas, quand je vous en assure; mais la plus forte des preuves que je puisse vous en donner, & qui, si vous me connoissiez mieux, seroit pour vous du plus grand poids, est la façon dont, depuis mon séjour ici, je vis avec vous: si j'eusse imaginé ce qui m'arrive aujourd'hui, il s'en seroit fallu beaucoup que j'eusse eu en vous tant de confiance. Je croyois pouvoir, sans risque, en accorder à l'ami; mais ou vous ne l'auriez jamais vu naître, ou vous l'auriez bientôt vu tomber, si j'eusse eu le plus léger sujet de craindre que ce fût à l'amant que je parlois avec tant d'ouverture de cœur. S'il est possible qu'en vous examinant de plus près j'eusse, malgré votre silence, découvert, ce qu'à vous en croire, vous sentez pour moi depuis long-temps, il ne me le paroît pas moins que je ne m'en fusse jamais doutée. Il me semble qu'on ne devine guere que les sentiments qu'on desiroit de faire naître, & soit dit, sans vous offenser, je n'avois pas de vous plaire le plus léger

projet. Je crois de plus pouvoir dire de moi, sans qu'on ait lieu de m'accuser de me vanter trop, ou de me connoître mal, qu'il y a peu de femmes plus indifférentes sur l'effet de leurs charmes, que je le suis sur l'effet des miens, ou qui puissent moins présumer de leur puissance : & , en partant de-là, vous ne devez pas avoir de peine à concevoir, ou que l'on peut m'aimer fort long-temps, sans que je m'en apperçoive, ou que je puis m'en apperçevoir, sans m'en croire pour cela plus obligée à la reconnoissance. Je me rends d'ailleurs assez de justice pour convenir que la crainte de m'y donner quelque ridicule, me rend dans la société, d'une circonspection, même d'une réserve qui ne peut que répandre dans mes manieres beaucoup de froideur, & dans mon esprit une fort rebutante sécheresse; qu'enfin il n'y a que quelques amis particuliers, & avec qui je suis sûre de ne pas courir le risque d'une déclaration, qui puissent trouver dans mon commerce quelque sorte d'agrément. Moins dans les premiers temps de notre liaison je vous avois inscrit sur cette liste, moins je devois imaginer que le malheur de vous avoir trop plu, me fût arrivé. Vous passiez pour homme à la mode; & c'en étoit assez pour que je me fusse fait une loi d'outrer toujours avec vous la sévérité. Je n'ignore pas que les hommes se font de tout auprès de nous des sujets d'espérer; que le moins présomptueux de tous n'est point

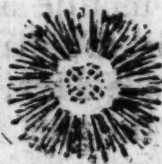


encore , à cet égard , aussi modeste qu'il devoit l'être ; & que le ridicule de croire trop aisément qu'elle a de quoi faire de tendres impressions , est beaucoup moins à redouter pour une femme , que la certitude qu'on ne sauroit la trouver aimable , ne l'expose. Ces maximes ont toujours été les miennes ; & vous sentez aisément qu'avec votre réputation vous deviez moins que personne me les faire oublier. Aussi ne pourrois-je que difficilement vous exprimer à quel point vous me surprîtes lorsqu'après m'avoir plusieurs fois rencontrée , vous me parlâtes du desir que vous aviez de ne devoir pas toujours *ce bonheur au hasard*. Ce que je parus craindre quand vous me le marquâtes , ce fut qu'une maison aussi sérieuse que la mienne , ne pût convenir à un homme livré à une aussi grande dissipation que vous l'étiez. Mais si ce desir de votre part me surprit , il me fâcha peut-être plus encore. Si , à certains égards , je n'y voyois rien de dangereux pour moi , je craignois du moins les propos que votre admission dans ma société pouvoit faire tenir. Comme je vous connoissois beaucoup d'esprit & d'usage du monde , je me flattai que vous entendriez ce qu'en m'obstinant à vous paroître si convaincue que vous ne pouviez que vous ennuyer chez moi , je voulois vous faire comprendre ; & que même vous le regarderiez comme un refus que , pour toutes sortes de raisons , je ne pouvois pas vous faire.

d'une façon plus marquée. Je ne comptois cependant pas tant sur cela que je ne crusse devoir , & communiquer votre demande à M. de Cercey , & lui témoigner en même temps à quel point il m'obligeroit de vous détourner , s'il se pouvoit , du projet que vous aviez formé. Vous sentez aisément que M. de Cercey , que j'ai pourtant de fortes raisons de ne pas croire votre confident , mais qui est trop votre ami pour ne point tâcher de faire réussir tout ce qu'il vous plaît d'entreprendre , me blâma tout à la fois de mes craintes & de ma réponse , & qu'il m'assura fort que si , comme tous les hommes de votre rang , vous aviez eu le ridicule *de la liste* , il y avoit déjà long-temps que vous étiez revenu d'un travers qui n'étoit , en aucune façon , fait pour un caractère aussi solide , & pour un esprit aussi sensé que le vôtre. Je le crus enfin , parce que j'avois moi-même trouvé en vous de quoi m'étonner que le faux air & la frivolité pussent être pour vous de quelque prix : mais quelque persuadée qu'il me laissât de votre changement à cet égard , il ne m'en avoit pas plus disposée à vous recevoir chez moi ; ce ne fut donc , je ne vous le cache pas , qu'avec un chagrin assez vif que le lendemain même de cette conversation , je vis M. de... qui m'avoit déjà , & plus d'une fois parlé de vous avec les plus grands éloges , saisir l'occasion qui nous rassembloit tous chez madame de G... pour me dire ,

en vous présentant à moi avec le plus grande cérémonie, *qu'il désireroit ardemment de vous voir autant de mes amis, que vous étiez déjà des siens.* La nécessité que, par cette démarche, il m'imposoit de vous recevoir, me déplut ; & quoique la politesse me forçât, autant que ce que je lui dois, de déguiser ce mouvement ; si, comme vous me l'assurez, j'avois dès ce temps-là l'honneur de vous plaire, vous ne dûtes assurément pas être content de la façon dont je vous reçus : loin d'avoir de quoi donner des espérances à l'amour, elle ne pouvoit que décourager l'amitié même la moins délicate. Je ne sais quelle impression vous en reçûtes ; mais au peu d'attention que vous parûtes y faire, ou elle ne prenoit pas beaucoup sur vous, ou vous vous en consoliez par l'idée que je commandois à mes yeux de ne pas déceler ce qui se passoit dans mon cœur. Dans l'un ou l'autre de ces cas, pour que la froideur que je vous monstrois, vous laissât tant de liberté d'esprit, il falloit que vous ne m'aimassiez pas dès-lors autant que vous me le dites, ou que vous ne m'aimassiez point du tout. Le sentiment ne sauroit permettre, ce me semble, ou tant de présomption, ou une si grande tranquillité, ou tant de dissimulation ; & je ne crois pas, quelque contrainte qu'il veuille s'imposer, qu'il lui soit possible de renfermer ce qui le flatte ou le désespère, au point que le supplice ou l'enchantement de l'ame laisse sur le

visage , l'air le plus paisible ou le plus indifférent. Sans chercher plus long-temps à approfondir une chose qui vaut si peu la peine de l'être , que je ne fusse encore rien pour vous ; qu'il vous parût déjà que je vous avois touché , c'est ce qui devroit nous être d'autant plus égal , que l'un ne me semble pas plus être pour vous un sujet d'espérer , que je ne trouve l'autre une raison pour moi de vous croire ; ou , si vous l'aimiez mieux , de payer vos sentiments de la sorte de reconnaissance que vous vous flattez qui leur est due , & que vous en espérez sans doute , malgré tout le désintéressement dont vous vous parez , & qui , tout bien joué qu'il est , ne m'attrape point : mais vous ne le croyez pas peut-être ? Nous verrons donc,





## LETTRE XIV.

AVEC quelque soin que je la cherche, je ne puis parvenir, Monsieur, à trouver la raison de votre opiniâtreté à croire que je me suis, plus qu'il ne me plaît de le dire, apperçue de vos prétentions sur moi. Je veux, pour un instant, que vous ne vous trompiez pas, & qu'en conséquence, ce soit moi qui vous trompe : qu'en résultera t-il ou pour vous, ou contre moi ? Auriez-vous imaginé que, pénétrer vos sentiments, & les partager, ne pussent absolument point être deux choses différentes ? Mais, sûrement, vous ne vous en êtes pas flatté ? Et, si cela est, comme je crois devoir le supposer, que vous importe que jusques au moment où vous avez jugé à propos de me les découvrir, je les aie méconnus, ou qu'en parlant, vous me les ayez moins appris que vous ne me les aurez certifiés ? Le fait est, pourtant, qu'en aucune manière, je ne m'en étois défiée ; mais que, quand j'aurois été plus clairvoyante, vous ne m'en auriez pas trouvée plus sensible. Que vous persistiez ou non, dans votre opinion, vous devez voir à présent, que rien, au monde, ne me sauroit être plus égal. Il me semble que, fait comme vous êtes, aux succès, & pour les succès,

vous avez quelque peine à croire que je puisse être l'écueil de votre gloire, & de votre prospérité, . . . Mais, à Dieu ne plaise ! que je vous accuse légèrement d'avoir sur mon compte une façon de penser qui, je ne crains pas de le dire, n'est celle de personne, & que peuvent encore moins avoir les gens qui me voient de près, que ceux avec qui je ne vis pas. Dans un temps plus paisible, ( si toutefois, nous pouvions un jour nous rappeler, vous d'avoir cru que je vous avois inspiré de l'amour, moi de vous en avoir entendu parler, ) peut-être me direz-vous quelles auroient été vos idées. En attendant que ce mystère s'éclaircisse, je vous répéterai, avec toute la vérité que j'ai, & que vous devez me connoître, que je n'avois pas plus de soupçon de votre amour, que je ne desirois que vous en eussiez pour moi ; & afin de ne laisser ici aucune prise à l'ambiguïté, j'ajoute qu'il n'étoit pas possible de le désirer moins que je ne faisois. Seroit-ce, au surplus, votre soin à me chercher, avant que vous vinssiez chez moi, qui auroit pu m'apprendre l'impression que je faisois sur vous ? Vous ignoriez si peu combien ce même soin, s'il eût été poussé au point de se faire remarquer, m'auroit déplu, que vous n'avez jamais osé vous attacher sur mes pas, avec cet éclat & cette continuité qui annoncent des projets. Il doit donc vous paroître tout simple que, de la façon dont vous étiez obligé de masquer les

vôtres , je ne pusse pas vous en supposer sur moi. Etoit-ce la jalousie qu'*in petto* vous aviez conçue de M. Cercey , qui devoit me les apprendre ? Il auroit pour cela fallu , premièrement , que je vous eusse cru amoureux de moi , ou vous proposant comme tel ; secondément , que c'étoit de ce que vous croyiez qu'il m'aimoit , & que je ne le rendois pas malheureux , que venoit votre refroidissement pour lui ; & , si vous y prenez garde , j'aurois eu , pour deviner tout cela , besoin d'une terrible sagacité ! Je vous avois dit que vous vous trompiez , quand vous imaginiez entre lui & moi , plus que de l'amitié ; plus je vous avois dit vrai , moins je m'étois crue dans l'obligation de vous le redire ; & , loin de penser que cette idée vous fût restée , je ne me souvenois seulement pas qu'elle vous fût venue. Si vouseussiez bien voulu me faire l'honneur de me croire , vous vous seriez du moins épargné les tourments de la jalousie ; & , à prendre sur votre estimation tout ce que la vôtre vous a fait souffrir , ce n'étoit pas pour vous si peu à gagner que ce supplice-là de moins. Qu'aujourd'hui vous ayez ou non des raisons de le croire , sans que j'y sois pour rien , amoureux où il est , c'est ce que je ne vous dirai pas , & ce qui , dans le fond , doit vous être fort égal : ce n'est pas à moi à vous dire ce qu'il croit devoir vous taire ; & rien d'ailleurs ne seroit plus étranger à ce qui me reste à traiter avec vous que cette discussion.

Ce qu'il y a de très-certain , c'est que j'étois , on ne peut pas plus , éloignée d'imaginer que je donnasse à votre cœur le plus léger mouvement ; très-tranquille sur votre compte , & vous croyant même fort revenu de vos erreurs passées , lorsque j'appris tout d'un coup que vous vous étiez engagé avec madame de Vo... & , je vous l'avoue , ce ne fut pas sans une forte déplaisance que je l'appris. Une affaire qui , de toutes manières , vous alloit si peu , qu'on ne pouvoit tout au plus la pardonner qu'au jeune homme le moins instruit , & le plus pressé d'en avoir une ; & qui , de plus , me prouvoit si invinciblement combien vous teniez encore à ce que je croyois que vous méprisiez , ne pouvoit , en effet , que produire une impression très-fâcheuse sur tous ceux qui s'intéressent à vous ; il se pouvoit même que j'eusse , pour vous voir cette aventure , avec plus de mécontentement que personne , des raisons que vous ne pouvez pénétrer , & dont , de mon côté , il ne m'est pas , quant à présent , permis de vous instruire. Et vous qui êtes , ou qui voulez paroître si convaincu que je devois vous avoir deviné , quand alors j'aurois cru que vous m'aimiez , comment , après un pareil choix , aurois-je pu le croire encore ? Mais , encore une fois , j'en étois bien loin. Vous jugeâtes à propos de tâcher de vous excuser à mes yeux , de vous être arrangé avec cette femme ; cette démarche de votre part , à la vérité ,



me surprit ; & d'autant plus , que ce n'étoit que vis-à-vis de moi que vous paroissiez l'avoir faite ; peut-être , même , m'eût-elle fait soupçonner quelque chose , si , quelques jours avant , je n'eusse pas témoigné à M. de Cercey , à quel point cette aventure me blefsoit ; combien elle sembloit vous dégrader ; enfin , toute l'impression qu'elle me laissoit contre votre façon de penser. Moins j'avois exigé de lui qu'il vous celât cet entretien , plus votre lettre m'en parut la suite , & l'effet ; en vérité , je n'y vis pas davantage , & vous n'avez pas , ce me semble , tant à vous en étonner. Le regret que vous me marquiez d'avoir formé cette liaison , ne m'instruisit pas plus que le reste , sur ce que vous croyiez qu'il devoit m'apprendre ; & rien n'est encore moins surprenant. Le ridicule qu'elle vous donnoit , ne suffisoit-t-il pas , & de reste , pour vous l'inspirer ? Devois-je raisonnablement en aller chercher le motif ailleurs ? Et , quand j'aurois cru devoir le faire , combien ne s'en seroit-il pas offerts à mon imagination , avant que la raison que vous lui donnez , s'y présentât ? J'avois , de plus , ainsi que je vous l'ai déjà dit , tout sujet de croire , que si vous pensiez à quelque femme , ce ne pouvoit être qu'à madame du Br.... du moins l'accusoit-on d'avoir une forte envie de vous plaire ; & à tout ce qu'on a vu de vous , dans ce genre-là , il étoit assez naturel que l'on crût qu'elle ne perdoit pas ses

soins. Vous m'assurez que l'on n'a pas pu, sans la dernière témérité, vous supposer pour elle des sentiments ; que si vous avez eu le malheur de la rencontrer quelquefois, vous n'avez pas à vous reprocher de l'avoir jamais cherchée ; & qu'enfin, autant par votre conduite avec elle, que par la façon dont on sait que vous en pensez, il n'y a pas dans tout Paris de femme que l'on eût dû vous donner moins que celle-là. Je n'en doute pas, puisque vous me le dites ; & c'est peut-être vous témoigner plus de confiance que vous ne pensez, que de vous croire sur cela, sans en avoir d'autre garant que vous-même.

Pour peu donc que vous vouliez, Monsieur, voir la chose impartialement, vous conviendrez qu'il ne m'étoit pas si facile que je vous crusse pour moi, soit sur le goût que vous paroissiez avoir pour mon commerce, soit sur votre regret d'avoir pris madame de Vo..., un penchant si décidé. Vous devez en conclure de la profonde ignorance où j'étois sur vos idées, que je ne me doutois pas davantage d'être la cause de tous les ménagements que vous croyiez devoir à madame de Vo... Je ne puis, cependant, que vous remercier de lui avoir caché si soigneusement ce que vous commenciez à sentir pour moi : quand ne me jugeant que d'après elle, elle n'eût pas cru que ma reconnoissance pour vous devoit suivre immédiatement l'instant où vous auriez bien voulu me paroître amou-

reux, elle n'en auroit pas moins cherché à me faire des noirceurs; & encore une fois, je vous rends graces très-sincèrement de me les avoir épargnées. C'est avec la même sincérité que je desiré que vous vouliez bien, & m'en faire autant de votre amour, & être persuadé qu'il y a beaucoup plus à gagner pour vous à travailler à l'éteindre, qu'à vous obstiner à le conserver. Ce souhait ne vous annonce pas de ma part, il est vrai, des dispositions qui puissent vous être bien agréables; mais si l'amour ne sauroit aujourd'hui me savoir gré de les déclarer avec tant de franchise, je compte que quelque jour l'amitié m'en remerciera: & je vous estime assez pour croire que, sans vous faire trop de grace, je puis m'en flatter.



## L E T T R E X V.

**I**L me seroit très-cruel, Monsieur, qu'en vous obstinant à me conserver un sentiment que je ne veux pas plus récompenser que je ne le dois, vous me forçassiez à bannir un ami, dans le commerce de qui j'ai trouvé d'assez grands charmes, pour que ce ne fût pas sans un extrême regret que je me verrois contrainte à m'en priver. C'est à cette seule considération que vous devez la douceur dont j'use avec vous dans une circonstance où peut-être vous-même pouvez la trouver déplacée. Vous voulez que je vous croie de l'amour pour moi : si je vous en crois, ce n'est que pour vous en plaindre. Je ne vous montre point, comme vous voyez, de doutes sur vos sentiments : ce n'est, assurément, ni la vanité, ni le plaisir que je trouve à être aimée de vous, qui m'inspirent cette confiance : j'ai le bonheur de n'être ni coquette, ni sensible : mais lorsque je considère quelle a toujours été ma conduite dans le monde, je ne saurois me persuader qu'il y existe un homme assez hardi pour oser ne me faire que l'objet d'une fantaisie. La justice que je me dois, & que je me plais à croire que vous me rendez, voilà ce qui, malgré votre réputation, & la persuasion où je suis que vous



l'avez méritée, ne me permet pas de soupçonner d'exagération, ou de fausseté, la tendresse que vous me témoignez. Mais cette conviction portât-elle sur des raisons moins hasardées; ne la dussé-je, par exemple, qu'à la confiance que, par la conduite la plus mesurée & la plus soutenue, vous auriez inspirée, cette conviction, dis-je, n'en seroit point plus à craindre pour moi; car moins je pourrois douter de vos sentiments, moins je serois flattée de m'en voir l'objet. J'ai, d'ailleurs, de plus fortes raisons que vous ne pensez, de croire que votre amour ne fera jamais sur moi une plus vive impression. Vous ne manquerez pas, sans doute, d'inférer de cela, que je me promettois avec moins d'assurance, de ne le récompenser jamais, si je n'étois pas défendue contre lui, par quelqu'autre chose que par ma vertu. Il est, en effet, très-possible que ce soit parce qu'un autre me plaît, que vous ne me plaisez pas; mais vous conviendrez qu'à la rigueur, il l'est aussi, que ce ne soit pas le motif de mon indifférence pour vous. Quoi qu'il vous plaise d'en penser, il n'en sera pourtant pas moins vrai qu'on n'a point encore pu me faire comprendre comment, avec tout ce qu'il nous laisse à redouter, il se peut non-seulement que l'amour soit pour nous un bonheur, mais que nous ne le regardions point comme la plus cruelle infortune qui puisse nous arriver jamais. Vous n'êtes pas le seul

qui ayez essayé de me rendre sensible ; & je me flatte que ce ne sera pas avec plus de succès que ceux qui vous ont précédé dans ce dessein , que vous le formerez. Plus j'ai de quoi en être convaincue , plus je suis fâchée que ce soit à moi que vous ayez cru devoir adresser vos vœux. Je ne crains même pas de vous dire davantage : c'est que vos projets sur moi , étant , mille fois plus que vous ne pourriez l'imaginer , opposés aux idées que j'ai sur vous , vous feriez beaucoup plus sagement de les plier aux miennes , quelles qu'elles puissent être , que de vous flatter , comme vous le faites vraisemblablement , de m'amener jamais aux vôtres. Cette entreprise , de votre part , ne peut , de quelque façon qu'elle tourne , que rendre fort à plaindre l'un de nous d'eux , & d'être fort à charge à celui qu'elle tourmentera le moins ; & je serois , par conséquent , comblée de joie que vous voulussiez bien la laisser-là. Je vous le répète encore , je ne veux point d'amour ; & je crois avoir pris sur cela définitivement mon parti. Vos prétentions s'accordant si peu avec mes idées , notre liaison ne peut devenir que très-désagréable pour vous , & fort onéreuse pour moi ; car je suis bien aise de vous dire que je ne vous crains pas assez pour vous interdire ma présence , à moins , cependant , que par des procédés dont je ne vous soupçonne point , vous ne me forciez de vous le prescrire. Nous continuerons

tinuerons donc de nous voir : mais comment ? Persuadée que pour m'amener à votre but , vous me tendrez , sans cesse , des pièges , vous ne me trouverez qu'occupée à m'en défendre ; & je vous laisse à sentir tout ce que cette défiance de ma part , & dont rien ne me distraira , mettra dans notre commerce , de désagrément pour vous , & de gêne pour moi. Craignant de plus , & avec assez de raison , que vous n'interprétiez trop en faveur de votre sentiment , toutes les marques d'amitié que je pourrois vous donner , vous me verrez avec vous , un ton aussi froid que vous avez dû me le trouver amical ; & beaucoup plus de réserve encore que je ne vous ai témoigné de confiance ; & ne croyez pas que j'exagère ; cela sera positivement comme je vous le dis. Adieu , Monsieur , si je vous écrivois plus long-temps , je finirois , peut-être , par vous ménager moins ; & je voudrois bien que cela n'arrivât pas. Si vos sentimens pour moi sont sinceres , l'accueil que je leur fais , doit vous rendre assez malheureux pour que je n'y ajoute rien ; & s'ils ne le sont point.... Mais , c'est une supposition que je vous ai dit que je ne faisois pas : enfin , si par hasard , pourtant , ils ne l'étoient point , les rigueurs mêmes les honoreront encore trop.



## L E T T R E X V I.

**S**I je n'ai, Monsieur, aucun usage de l'amour, je n'en ai point du monde assez peu, pour être surprise que vous m'écriviez encore sur le ton de vos dernières lettres. En m'annonçant l'honneur que vous me faites de me trouver charmante, vous vous étiez nécessairement mis dans le cas d'appuyer plus d'une récidive, cette déclaration : quand, d'ailleurs, vous m'auriez crue sur ce que je vous ai dit de ma façon de penser, de la sincérité la plus grande, il seroit tout simple encore que vous travaillassiez à me faire changer d'avis ; & même (quoiqu'il se puisse que les apparences soient un peu contre le succès de votre projet) que vous vous flattassiez vainement. Quand encore (ce que je veux bien croire que vous ne faites pas,) vous ne me supposeriez point, pour l'amour, autant de répugnance que je vous en témoigne ; & que vous iriez même jusqu'à penser que, sous de feintes rigueurs, je cache des dispositions favorables pour vous, vous ne vous en êtes sûrement pas plus promis d'emporter mon cœur, dès l'instant que vous le sommeriez de se rendre. Moins, donc, j'ai douté que vous ne me fissiez la grace de ne pas compter sur une victoire si prompte, moins aussi j'ai dû être étonnée,



DE CRÉBILLON, FILS. III

que vous crussiez, vous, devoir encore & plus d'une fois, me parler de votre tendresse; & qu'elle ne se tint pas pour désespérée dès le premier échec qu'elle essuie. Ce n'est pas que je ne sente que, si vous avez quelque espoir, je l'augmente par la peine que je prends de vous répondre : je n'ignore point, de plus, que dans vos maximes, vous regardez comme conquise tôt ou tard, toute femme qui, dans la situation où je me trouve, se défend autrement que par le silence le plus profond, & le plus obstiné. Cette opinion que je fais être à tous les hommes, étoit très-propre à me le faire garder avec vous; &, si je ne l'observe pas, ce n'est point par la dangereuse vanité de vouloir prouver que, comme toutes les autres, cette règle, toute générale qu'on la croit, peut avoir ses exceptions. Il m'importe si peu personnellement, qu'on la restreigne, ou qu'on lui laisse toute son étendue, que ce n'est pas, en vérité, le desir de lui ôter de son crédit, qui me détermine à vous écrire. Je ne me suis pas, ainsi que vous le voyez, un instant dissimulé le risque que je courais par une condescendance qu'on attribue toujours dans une femme, plus au plaisir secret de se trouver aimée d'un homme qui lui plaît, qu'à quelque autre raison que ce puisse être; &, si en effet je le brave, ce n'est qu'à mon estime, à mon amitié pour vous, & plus encore peut-être, à la façon dont je fais que,

quelques illusions que vous puissiez vous faire, il vous est impossible de ne point penser de moi, que vous en avez l'obligation. Vous n'êtes pas le premier à qui la fantaisie de m'offrir son cœur, soit venue; mais vous êtes le seul de qui je l'aie refusé avec les égards que vous me voyez pour vous. Plus il m'est important que vous ne vous mépreniez pas à leur cause, moins j'ai craint de vous redire à quoi vous les devez: si vous en alliez chercher la source dans d'autres motifs, comme de ce moment vous cesseriez de les mériter, vous verriez bientôt, à ma promptitude à les reprendre, combien vous vous seriez mépris.... Mais voilà, ce me semble, bien du sérieux pour une misère: ce n'est pas au moins de votre amour pour moi que je crois tel que vous me l'annoncez, & par conséquent très-respectable, que je parle si cavalièrement; mais, de l'amour en général, qui, je vous en demande pardon, n'a pas même, depuis que vous m'honorez du vôtre, cessé de paroître à mes yeux, la plus sotte chose du monde. Ce qui vient de m'échapper, est, je le sens bien, de la plus atroce barbarie: aussi, n'est-ce pas pour rien que je vous fais des excuses. Que voulez-vous? Puis-je dans le fond, à tout ce que je vois dans le monde, penser de ce caprice autrement que je ne fais? Croyez-vous que ce que l'on nous dit, nous aveugle toutes sur ce que l'on nous veut; & que celles à qui votre perni-

ceux jargon ne déguise pas le seul but que  
 vous ayez auprès de nous, puissent vous en  
 savoir assez de gré, pour vous récompenser  
 ou de vos desirs, ou même de vos sentiments,  
 aux dépens de ce qu'elles ont de plus cher.  
 Car c'est toujours là que vous avez l'intention  
 de nous faire venir : l'amour, dans ses com-  
 mencements, croit n'avoir d'autre but que  
 de toucher ; & peut-être, en effet, alors n'en  
 a-t-il pas d'autre ; mais, ces desirs croissant  
 avec ses succès, il finit nécessairement, &  
 quelquefois sans qu'il sans doute lui-même,  
 par avoir besoin de corrompre. Or, moins  
 je puis ignorer que c'est là sa marche, plus,  
 à vous parler avec franchise, je crains fort  
 pour vous, que vous ne trouviez à me tour-  
 ner la tête, beaucoup plus de difficulté que  
 vous ne croyez, même vous la fassiez-vous  
 immense : & il faut que, si vous n'avez pas  
 cru fort aisé d'y parvenir, vous ne l'avez pas  
 non plus jugé impossible, puisque vous avez  
 parlé. Que vous êtes cruels pour nous, &  
 pour vous-mêmes, avec la malheureuse ha-  
 bitude où vous êtes, de ne pouvoir vivre  
 quelque temps avec une femme, quelle  
 qu'elle soit encore, sur le pied d'ami, sans  
 désirer de lui être quelque chose de plus !  
 Combien la crainte où nous devons toujours  
 être d'une déclaration de votre part, de tou-  
 tes les importunités dont elle est ordinaire-  
 ment suivie, lorsqu'elle ne vous réussit pas  
 d'abord, & des mauvais procédés qui leur

succèdent, quand enfin on a le malheur de vous croire sinceres, ne vous fait-elle pas perdre des ressources que vous pourriez trouver dans notre amitié, si nous pouvions, nous, n'en être pas tourmentées ! Dans quelle réserve, par exemple, n'allez-vous pas me forcer de vivre avec vous ! Je prévois avec chagrin que, ne vous aimant pas, comme vous le desirez, (car je ne crains point de vous le répéter, cela arrivera indubitablement,) loin de me savoir quelque gré des sentiments que j'ai encore pour vous, & que je vous conserverai, à moins que vous ne me forciez de les perdre, vous me haïrez bientôt de la résistance que j'oppose à vos desirs, lorsqu'enfin, vous aurez perdu toute espérance d'en triompher. Votre cœur passe, & beaucoup trop facilement, de l'amitié à l'amour ; mais il ne retourne pas de même de l'amour à l'amitié ; & toute femme qui vous a inspiré le premier de ces sentiments, ne peut, quelqu'en ait été pour vous le succès, raisonnablement se flatter de vous voir jamais revenir à l'autre. Comme maîtresse, vous ne m'aurez point ; comme amie, vous me perdrez : ne ferez-vous pas là une belle affaire ? Mais, qu'est-ce donc qui vous tente tant en moi ? sont-ce les agréments que je puis avoir ? Je ne ferai point fausement la modeste : je n'ignore point que, soit qu'elle le mérite ou non, ma figure est fort vantée ; mais, même en supposant qu'en le faisant,



on ne lui rende que justice , combien n'y en a-t-il pas dans le monde qui y jouissent du même avantage ; & qui , de plus , vous seroient fort obligées de ces mêmes desirs que je suis si fâchée de vous voir pour moi ? Est-ce la certitude que mon cœur n'est , ni n'a jamais été à personne ? Il n'y a pas longtemps , témoin la jalousie que vous aviez de M. de Cercey , que vous le croyez enfin . Je conviens que , me rendre sensible , doit être un triomphe pour votre vanité ; & je crois bien aussi que cette considération n'entre point dans vos vues actuelles pour aussi peu que vous le croyez , ou du moins , que vous semblez le croire : mais si , par hasard , elles vous réussissoient , je perdrais à vos yeux , non-seulement ce qui peut aujourd'hui m'y rendre d'un certain prix ; mais bientôt , vous estimant moins pour m'avilir , vous en viendriez peut-être à croire que tout autre que vous auroit pu avoir le même succès : enfin , quand , ce que je ne croirai jamais , il se pourroit que je ne perdisse rien de votre estime , je n'en verrois pas moins votre tendresse s'affoiblir ; ce n'est pas que je croie absolument impossible que le desir seul ne vous mène pas : mais , pourtant , retranchez-le de ce que vous nommez amour ; & voyez ce qui nous reste dans votre cœur . J'ai entendu parler sur cela , des hommes qui avoient du monde tout l'usage qu'on en peut avoir , & que , par toutes sortes de raisons , je devois croire

de très-bonne foi; & ce que je leur ai entendu dire sur le peu de durée de vos sentiments, & sur la façon dont intérieurement vous pensez de nous, a fait sur moi une si terrible impression, qu'il ne se peut pas que rien la détruise jamais. J'ai, de plus, l'inconvénient de n'être point assez philosophe pour me passer de ma propre estime, & pour ne pas l'attacher à ces mêmes choses que d'autres ne regardent, peut-être, que comme de très-imbécilles préjugés. La nature, si j'ose le dire, m'a, sur cet article, aussi bien servi que j'aurois pu le désirer; & loin de chercher à en altérer en moi le bénéfice, il n'y a rien que je n'aie fait pour l'augmenter: j'ai, d'ailleurs, on ne peut pas moins d'imagination: voyez donc si, avec tout cela, beaucoup de respect pour les devoirs qu'on m'a fait contracter, une incredulité extrême sur l'amour, fort peu de reconnaissance pour le desir, & de vous, en général, la plus mauvaise opinion qu'on puisse en avoir, on peut bien facilement se flatter de me plaire, & s'il est même bien sage de le tenter? Mais, en voilà assez, & trop, sans doute, tant sur la chose que sur moi. J'oubliois de vous dire que M. de Cercey est par rapport à vous, dans l'état le plus singulier: qu'il en soit plus content qu'il ne l'étoit, lorsque vous le croyiez votre rival, & qu'en conséquence vous lui écriviez avec tant de sécheresse, c'est ce qui me paroît assez.

simple ; mais qu'il vous loue sans cesse avec un enthousiasme qui vous feroit rire vous-même , sur la solidité de vos sentiments ; & que ce ne soit que depuis la lettre tendre que vous m'avez , il y a quelques jours , fait l'honneur de m'adresser ; qu'il fasse de cette belle qualité , la matiere de votre éloge , c'est , je l'avoue , ce qui me paroît un peu suspect. Je suis donc bien aise de vous avertir qu'il en diroit infiniment moins que je ne laisserois pas que d'en rabattre encore beaucoup. Le frippon ! ah ! s'il savoit combien dans le fond de l'ame je me moque de lui.

Nous comptions , sinon retourner pour toujours à Paris , du moins y aller passer quelque temps ; & M. de Cercey avoit si bien manœuvré auprès de madame de L. V. qu'il ne s'en est presque rien fallu qu'elle n'ait cru indispensable ce petit voyage ; mais , en lui prouvant combien peu il est nécessaire , je viens , au grand regret de votre ami , de donner un furieux échec au crédit qu'il se croit sur elle. Je pourrois bien n'en être pas pour cela mieux avec lui : mais avec votre permission , & la sienne , c'est ce qui m'est parfaitement égal. Le temps est admirable : j'aime la campagne ; celle-ci , sur-tout , me paroît charmante : je crois donc , afin que vous ne comptiez pas tant sur le pouvoir de M. de Cercey pour me la faire quitter , quand cela pourroit lui convenir , devoir vous dire , que ce ne sera que quand je le voudrai , & que

je ne le voudrai de long-temps. D'ailleurs, qu'irois-je faire à Paris? y avoir votre amour sur les bras? cela ne m'arrivera-t-il pas assez tôt?

Adieu, Monsieur, je ne vous défends pas de m'écrire: je voudrois seulement que vous eussiez le bon esprit de vous le défendre vous-même; mais bon!





## L E T T R E X V I I.

**P**LUS vous attribuez de force au principe, que vous établissez, moins vous croyez que sa justesse puisse être contestée, plus aussi je dois être surprise de ne vous voir employer que si tard un moyen dont vous attendiez de si grands effets. Seroit-ce que vous auriez dans le fond moins d'envie de m'attendrir, que je ne dois vous en croire; ou que tout pressé que vous pouvez être de me vaincre, sur d'y parvenir, dès qu'il vous plairoit de vous en faire une affaire un peu sérieuse, vous auriez voulu me laisser l'honneur de me débattre quelque temps? Ce procédé de la part d'un homme amoureux seroit tout à la fois si rare & si beau, que j'ai peine, je l'avoue, à vous en croire capable. Vous aimez mieux, en général, un triomphe qui vous coûte peu, qu'une résistance qui, en honorant votre conquête, puisse vous la rendre de quelque prix: enfin, il n'est que trop prouvé que ce qui vous est communément le plus nécessaire, n'est pas de nous estimer. S'il m'arrive jamais de prendre une part directe à votre façon de penser sur cela, nous pourrons la discuter ensemble; mais j'y suis, quant à présent, trop peu intéressée pour chercher à la combattre, ou à la redresser.

Votre modération avec moi , comme j'avois l'honneur de vous le dire , m'étonnoit donc beaucoup ; & d'autant plus que je savois , aussi-bien que vous-même , avec quelle facilité vous pouviez me réduire au silence. Quoi ! me disois-je , voilà deux fois qu'il me parle de son amour ; il semble desirer vivement que je le partage , je lui annonce la plus désespérante cruauté ! quand il n'y croiroit pas , son devoir ne seroit pas du moins de paroître y croire. D'ailleurs , les airs que je me donne d'assurer qu'elle ne finira jamais , méritent punition ; il ne tient qu'à lui de prouver à quel point je me trompe , lorsque je me crois inexorable , & il ne le fait pas ! Se pourroit-il qu'avec l'usage si connu qu'il a des femmes & du monde , il ignorât que , pour soumettre la plus rebelle , il ne faut que lui démontrer la nécessité de venger la gloire de ses charmes ; & que cette démonstration est toujours d'autant moins contestée , que c'est à l'amour-propre qu'on la fait , & qu'elle a plus de quoi lui plaire. Il est , de plus , si clair qu'une femme abandonnée par son mari , n'a rien de mieux à faire que de le punir du tort qu'il a , qu'il ne se pouvoit point qu'une vérité si généralement reconnue , ne m'eût pas aussi vivement frappée qu'elle le devoit ; & que je voulusse me donner le ridicule d'être la seule qui ne l'admissé pas ; il est vrai qu'en supposant , comme on fait , que c'est le seul parti qu'elle puisse prendre , on est forcé aussi de

la supposer très-affligée, ou du moins fort piquée de cet abandon; car si, par hasard, cela n'étoit pas, vous conviendriez à votre tour, que n'ayant aucun besoin de se venger, puisqu'à tous égards, elle seroit sur cet événement de la plus profonde indifférence, elle ne pourroit pas le faire, sans passer pour être fort inconséquente. Or, par malheur pour cette sublime vérité dont vous faites la base de tous vos raisonnemens, mon cœur & ma vanité ne souffrent pas plus l'un que l'autre de la conduite de M. de... Vous en assurer, est, ce me semble, vous répondre. Sans vous avoir dit précisément de quelle façon j'en étois affectée, je m'étois cependant assez expliquée sur cela, pour que tout au moins vous pussiez croire que les torts avec moi ne prenoient rien du tout sur le bonheur de ma vie; & ç'auroit été aussi ce que vous en auriez pensé, si vos nouvelles idées vous eussent pu permettre d'en tirer une conclusion qui leur auroit été si défavorable. Savez-vous toutefois si, même dans la supposition que vous avez faite, &, sans avoir de plus, toute la raison que vous avez la politesse de paroître me croire, je ne pouvois pas envisager cela très-différemment de vous; & le voir, pour ne pas dire plus, tout aussi bien? Seroit-il impossible d'abord, quand je verrois l'inconstance de M. de... avec moins de philosophie qu'elle ne m'en laisse, que je préférasse la douleur d'en gémir, au plaisir de

m'en venger, & que je me crusse même moins dégradée de l'un que de l'autre ? Ce seroit à moi sans doute une façon de penser bien bizarre, & que je justifierois mal aisément ; mais enfin seroit-il impossible que je l'eusse, & même que je la gardasse ? S'il est doux de se venger, n'est-il pas beau de ne le faire point ? Mais quand il y auroit moins de grandeur à pardonner les injures, n'en est-ce donc pas assez pour une femme abandonnée par son mari, & qui sent avec la plus grande vivacité cet abandon, que l'infortune qu'elle essuie ; & voulez-vous qu'elle y joigne le malheur, beaucoup plus affreux, parce qu'il n'a pas de terme, de se faire mépriser de l'homme de qui l'estime lui est le plus nécessaire ? La vengeance dans ce cas-là ! Ah ! qu'une femme qui se la conseille a souvent à la pleurer ! & qu'il y en a peu ! ... j'oserai dire plus : il n'y en a point de celles qui se la sont permise, qui, à quelques désordres que successivement elle se soit livrée ; à quelque endurcissement sur l'ignominie qu'elle soit parvenue ; avec quelque tranquillité qu'elle ait subi le mépris public, toujours suivi pour elle, quand elle le mérite, du mépris de son mari, qui ne voulût racheter au prix de sa propre vie, & l'innocence qu'elle a perdue. & cette estime qu'elle ne peut pas plus recouvrer que son innocence même. Mais jveux que la vengeance ne soit sue que de celui qu'elle y associe, ( vous avez trop d'usage d



monde pour croire que cela soit possible ; n'importe , je veux bien un instant le supposer tel ) peut-elle elle-même l'ignorer ? Se peut-il de plus qu'elle ne sente pas avec la plus affreuse douleur à quel point elle s'est avilie devant elle-même ; & croyez-vous de bonne foi , qu'elle puisse trouver , soit dans l'amour qu'elle inspire , soit dans ses propres sentiments , de quoi se consoler jamais d'avoir perdu le droit de s'estimer : Droit si précieux ! que ne jouissent-ils d'aucun autre avantage , l'honneur & la vertu s'en croiroient , & en feroient , en effet , assez payés. Supposez à présent ( & rien assurément ne doit moins vous coûter à faire ) que son mari soit instruit ; & qu'assez sage pour éviter un éclat , il consente à dévorer dans le silence la honte qu'elle imprime sur lui ; voyez-la chez elle-même , n'y être , pour ainsi dire , encore aperçue que pour y essuyer sans cesse tout ce que l'amour-propre offensé & libre dans son ressentiment , peut imaginer de plus outrageant & de plus cruel. Voyez-la , forcée de de plier honteusement devant ses propres domestiques , n'échapper à leur insolence , ou n'acheter leur discrétion que par la plus avilissante patience ; & , pour comble de douleur , ne pas y parvenir toujours. Voyez-la , enfin , désavouée de sa famille , & de ses amis , condamnée à une solitude éternelle ; ou , ce qui est bien pis encore , à ne pouvoir plus paroître en public , qu'avec des femmes

de qui le nom seul annonce son déshonneur & son humiliation. Et c'est vous ! vous qui me dites que vous m'aimez ! vous ! dis-je , qui voudriez que je le crusse , qui , pour que je vous rende heureux ; parlons plus juste , peut-être , qui pour que je satisfasse je ne fais quelle fantaisie , ne craignez point de me proposer de perdre à tous égards ! & encore ! avec quelle légèreté me le proposez-vous ! Vous en rougiriez vous-même , si le caprice qui vous entraîne , & l'habitude de mettre le sophisme à la place du sentiment , & d'en trouver le même prix , pouvoient vous permettre de le sentir. Mais comme vous voyez , vous n'avez pas à craindre de ne me l'avoir montrée qu'en pure perte. Eh ! quel est l'homme qui aujourd'hui ne voit pour moi de gloire & de bonheur que dans la vengeance ? C'est le même que j'ai vu , & il n'y a pas long-temps , employé tout l'éloquence imaginable à me justifier les erreurs de mon mari. Je ne fais si , par les circonstances , le rôle que vous jouiez alors , étoit fort raisonnable : mais , du moins , vous faisoit-il plus d'honneur à mes yeux. Car enfin , vous en direz ce que vous voudrez , vous étiez ami de M. d... A présent même que vous avez cessé de l'être , à moins ( ce que j'aurois assez de peine à concevoir ) que vous n'ayez trouvé le secret d'accorder ensemble , vos projets sur moi , avec votre ancienne amitié pour lui , n'êtes-vous pas forcé de paroître encore

DE CRÉBILLON, FILS. 125

à cet égard ce que vous étiez ? Que dis-je ! pour faire réussir plus aisément ces mêmes desseins , ne le ferez-vous pas de lui paroître encore plus son ami que jamais ? Je n'ignore point que vous avez à me répondre *que vous êtes plus liés par le goût des mêmes plaisirs , & par les hasards du monde , que par la conformité des sentiments ; qu'il est pour vous , moins un ami , que ce qu'on appelle une connoissance ; qu'enfin on séduit plus aisément la femme de son ami , que celle de quelqu'un avec qui l'on ne vit pas.* Et qu'eussiez vous toujours négligé M. de... , il seroit actuellement l'homme de Paris que vous rechercheriez le plus ! Grand Dieu ! que de choses se permet l'amour ! que de perfidies accumulées les unes sur les autres ! & qui , libéré du joug de cette passion , peut , sans en mourir de honte , se rappeler à quel point elle l'a emporté loin de ses principes , combien de devoirs on lui a sacrifiés , & toute la scélératesse qui a succédé quelquefois à la probité qu'on se croyoit , & qu'on avoit peut-être ? Et c'est cet affreux sentiment qu'on voudroit faire régner dans mon âme ! Mais je me sens trop aigrie de votre lettre pour vouloir pousser la mienne plus loin , je me suis prescrit des limites , je ne veux pas les franchir. Si je vous afflige , je vous en dis assez ; & , si vous n'avez pas en vous-même de quoi vous reprocher vos torts , je vous en ai dit plus que je ne devois.

## L E T T R E X V I I I.

**D**ès mon arrivée ici , ou du moins fort peu de jours après , je me suis étonnée du soin que vous preniez de m'envoyer des courriers pour des lettres aussi peu intéressantes , pour vous & pour moi , que devoient naturellement nous l'être les nôtres ; & je m'étois par conséquent proposé plus d'une fois de vous demander à propos de quoi vous vous imposiez cette tâche ; mais née fort distraite , & de plus , ne croyant pas que vous attachiez à notre commerce plus d'importance que je n'y en mettois moi-même , je ne me suis jamais souvenue de vous interroger sur cela. Le ton que vos lettres ont pris depuis quelque temps , ne me permettant plus à cet égard la même indifférence , j'ai cru ne devoir plus oublier de vous prier , & très-sérieusement , de laisser à la poste le soin de nous apporter respectivement de nos nouvelles. Si j'en devois recevoir des vôtres beaucoup plus tard , ou avoir à craindre de n'en pas recevoir du tout , vous sentez bien que je ne voudrois courir ni l'un ni l'autre de ces hasards ; mais quoique le château de madame de L. V. ne soit que sur un chemin de traverse , & que la poste n'y passe pas , nous n'en sommes point sur cet article plus mal servies. Un mes-



sager qui va d'ici tous les jours , chercher à la ville la plus voisine , les provisions , nous en rapporte très-fidèlement les lettres qu'il y trouve pour nous : enfin , toutes les personnes qui m'écrivent , se contentent de cette voie , & je ne vois pas bien pourquoi vous seriez le seul qui me dépêcheriez des courriers. *Mais on ne fait , me répondez-vous , à qui , de vous ou de M. de Cercey j'adresse les miens ; & l'on peut même d'autant moins présumer le véritable objet de leurs courses , que ce n'est jamais qu'à lui qu'ils remettent leurs paquets ; & qu'ils ne font , en apparence , chargés pour vous , que de ces compliments d'usage qui ne peuvent rien laisser à l'interprétation ;* cela est vrai ; mais l'empressement qu'il a de passer chez moi , aussi-tôt qu'il a reçu vos lettres , & dont , quoique je l'en gronde tous les jours , je n'ai pu encore le corriger , peut & doit même faire soupçonner que ce n'est point pour lui seul que l'on voit ici vos gens si souvent. Enfin , que vous dirai-je ? ce soin de votre part , si fait pour donner à toute autre que moi , la plus haute idée de vos sentiments , me blesse , parce qu'il me semble me commettre , & que je ne saurois supporter d'être commise en quoi que ce soit. Les gens de M. de Cercey , surpris eux-mêmes , de ce redoublement d'attention que vous avez pour leur maître , en ont conjecturé que quelque chose , & qui passe leur sagacité , vous oblige à lui envoyer

des messagers extraordinaires. D'après ce que les miens en ont dit, ils ne les attribuent encore qu'à quelque intrigue où je puis aussi m'être engagée, parce que ma conduite ne leur permet pas de croire que vous m'avez fait l'objet de vos vœux, ou, que si cela étoit, je voulusse y répondre. Mais vous connoissez trop cette sorte de gens pour supposer que si la fréquence de vos couriers continuoit, ils persisteraient dans la bonne opinion qu'ils ont de moi; & que même ils ne se vengeassent pas de l'avoir eue, en portant dans leurs idées, les choses aussi loin qu'elles puissent aller. Cette marche, qui est assez celle de tout le monde, est beaucoup plus encore la leur que celle de personne, parce qu'où il y a moins de lumieres, il y a communément plus de malignité. Je vous annonce de plus, que l'on attend ici messieurs DAR... & de D... c'est-à-dire, & vous le savez aussi bien que moi, les deux plus méchantes vipères de la cour. J'ai personnellement, d'autant plus de raison de craindre leurs commentaires, qu'à mon entrée dans le monde, tous deux, & solidairement, je crois, entreprirent ma conquête, & que je leur donnai le ridicule de la manquer. Il est, à ce que l'on m'a dit, dans les principes de la plus grande partie des hommes, de ne se pas moins venger d'une cruelle, que d'une inconstante: & le desir, encore plus souvent l'air, ou l'amour-propre, vous con-

daissant presque toujours auprès de nous, je ne doute pas que cela ne doive être. Quoi qu'il en soit, ils connoissent vos gens; ils ne seroient pas si lents à voir clair que ceux de M. de *Cercey*; & quand ils croiroient que c'est aussi gratuitement qu'ils l'ont fait eux-mêmes, que vous me rendez des soins, vous les connoissez trop pour croire que ce fût cela qu'il leur convînt de dire. Si vous ne voulez donc ni me désobliger formellement, ni même, ce qui, à coup sûr, en seroit la suite, me forcer à rompre pour jamais tout commerce avec vous, vous aurez attention à ce que, sur quelque prétexte que ce puisse être, aucun homme à vous, ne se présente ici, que je n'aie révoqué la défense que je vous fais d'en envoyer.

Je vais à présent répondre à votre lettre; elle m'offriroit, si je voulois, bien des objets à discuter, mais ma paresse naturelle, jointe à quelques autres raisons qu'il me paroît inutile de vous dire, m'en fera passer quelques-uns sous silence. En cas que vous regardiez cette omission comme un tour que je vous joue, je vous promets de la réparer quand il vous plaira; & peut-être, ne serez-vous pas fort aise que j'en aie bien voulu prendre la peine. Je commence.

Si je ne vous crois pas tout-à-fait aussi affligé de m'avoir déplu, que vous le désireriez, je n'ai, en revanche, aucune peine à vous croire très-mortifié du mauvais succès

d'une lettre dont, selon toute apparence, vous attendiez de fort grandes choses. Mais, n'étoit-ce pas à vous, dans le fond, une terrible inconséquence que de me répéter sans cesse qu'il n'y a pas de femme qui vous inspire autant d'estime que moi ; & de ne me parler, cependant, que comme vous auriez pu faire à la femme que vous auriez estimée le moins ? Il est vrai que vous avez assaisonné de toute la galanterie imaginable, des maximes, & des conseils, par eux-mêmes assez singuliers ; mais, en laissant là les uns & les autres ; de la galanterie où l'on n'auroit dû ne montrer que de l'amour ! quelle méprise ! En vérité ! si vous eussiez pu avoir à démontrer à madame de Li..., par exemple, à quel point une jolie femme qui souffre patiemment les injustices de son mari, se dégrade dans l'opinion des gens sensés, j'aurois cru, tant elle étoit légère, que c'étoit à elle que vous aviez destiné cette lettre. Vous desirez avec la plus grande ardeur, que j'oublie ce ton d'aisance que bien des raisons, à ce qu'il me semble, auroient dû vous interdire auprès de moi : vous voulez, dites-vous, que j'accorde cette grace au repentir dont vous êtes pénétré : vos torts, je ne vous le cache pas, m'ont été sensibles ; mais ne me l'ont pas été non plus, au point de vous en punir plus long-temps. Vous n'êtes pas encore assez heureux pour que je sois affectée de ces mêmes torts, autant qu'il se peut que vous vous en



soyez flatté. A l'égard de l'idée que cette lettre a dû me donner de votre amour, je ne crois point devoir vous cacher que celle qu'en effet j'en ai prise, ne lui est point du tout favorable. Ne vous en affligez pas ; si je croyois que vous m'aimiez, je n'en étois pas encore assez reconnoissante pour que vous perdiez beaucoup à m'avoir ôté del'opinion que j'avois de votre tendresse. J'imaginois bien, quoique vous me répétassiez sans cesse, que vous n'en vouliez qu'à mon cœur, que vous me cachiez au moins la moitié de vos prétentions : mais, si ce jargon de sentiment dont vous masquez le desir par-tout où vous croyez qu'il ne seroit pas sûr pour lui de paroître à visage découvert, ne m'abusoit pas, il me prouvoit que vous faisiez quelque cas de ma façon de penser ; ou que, si vous ne la prisiez pas intérieurement autant que vous sembleriez le faire, vous ne vous en croyiez pas moins obligé de me cacher, sous des marques d'estime, l'idée que vous en aviez. Je n'ai jamais eu beaucoup de foi à ce qu'on appelle *l'amour platonique* ; mais je suis convaincue que, s'il se pouvoit qu'il existât, notre sexe, sous quelque aspect qu'on veuille le considérer, en seroit infiniment plus capable que le vôtre. Un désintéressement poussé si loin, me paroïssoit donc, de votre part, un si grand miracle, que j'avois cru ne devoir pas l'adopter sans examen : vous me disiez, cependant, cela d'un air si vrai



que je ne fais ce qu'enfin il en seroit arrivé, sans cette lettre si ingénieuse qui m'a fait penser que si je vous donnois mon cœur, & que je ne vous donnasse absolument que cela, je ne vous rendrois que fort médiocrement heureux : car, s'il eût été vrai que la seule possession eût pu vous suffire, quel besoin auriez-vous eu de me prêcher la vengeance ? Je puis, sans manquer à mes devoirs en aucune façon, livrer mon ame à toutes les douceurs de l'amitié ; & , sans blesser davantage mon innocence, il m'étoit aussi possible de vous mettre au nombre de ceux qui m'inspirent ce sentiment : mais quand je vous aurois accablé de préférences, un bonheur si chimérique pour l'amour, n'est pas fait pour le contenter ; & je crois que toutes les fois qu'il feint d'en être satisfait, c'est qu'il regarde ce qu'on vient de lui accorder comme un moyen de parvenir à ce qu'il desire. Vous devez donc voir clairement que vous vous êtes trop pressé ; & que, pour me montrer sans déguisement le but où vous tendiez, il falloit, du moins, que vous eussiez atteint le but où vous paroissiez tendre. Ce n'est pas que je ne vous trouve très-digne du sentiment qui paroît aujourd'hui le seul objet de vos desirs, & que je ne croie que vous joignez à vos agréments, toutes les vertus possibles ; mais, malgré tout cela, je regarderois toujours comme fort dangereuse, entre un homme comme vous, & une femme

de  
dro  
la  
sem  
am  
fer  
s'il  
que  
mo  
ten  
vou  
con  
for  
pla  
mé  
pas  
effe  
enc  
Cer  
ren  
le c  
il r  
plu  
j'ai  
très  
que  
de  
tro  
vou  
Si v  
vou  
san



de mon âge , une liaison si intime ; & il faudroit de toute nécessité , pour pouvoir me la faire former , que j'ignorasse qu'il y a un sentiment , ou une fantaisie que l'on nomme *amour* ; & que cette intimité doit le favoriser beaucoup s'il est né , ou le faire naître , s'il ne l'est pas encore. Renoncez-donc , tant que j'aurai lieu de vous croire l'envie d'être mon amant , à devenir pour moi un ami si tendre. Vous seriez content , dites-vous , si vous étiez simplement dans mon cœur , comme y est M. de *Cercey* : je suis , moi , fort sûre que ce partage avec lui , ne vous plairait pas long-temps : mais ce partage même , ( car je me flatte que vous n'auriez pas la prétention d'y régner seul ) dût-il , en effet , vous satisfaire , il ne dépendrait pas encore de moi de vous l'accorder. M. de *Cercey* , vous ne l'ignorez pas , est mon parent : j'ai commencé à le voir , dans l'âge où le cœur cherche à se faire des attachements : il me parut , dès-lors , très-digne du mien : plus mes yeux se sont ouverts sur lui , plus j'ai trouvé de raisons de croire que j'en avois très-bien jugé : le temps seul , joint aux preuves que vous pourriez me donner , qu'en jugeant de vous comme j'ai fait de lui , je ne me trompe pas davantage , pourroit , peut-être , vous mettre dans mon cœur , au même rang. Si vous le desirez bien sérieusement , & que vous ne desiriez plus que cela , je trouverai , sans doute , d'autant moins de difficulté à

vous l'accorder , qu'il est plus vrai que j'ai pour peu de gens , autant d'estime que j'en ai pour vous. Je vous demande presque pardon , non de vous estimer tant , mais de vous le dire : car je n'ignore pas qu'en vous le disant , je risque de vous fâcher beaucoup : du moins , passe-t-il pour certain que quand vous avez des prétentions sur une femme , & qu'elle n'a à votre service que ce sentiment , vous vous passeriez fort qu'elle vous en donnât des assurances. S'il arrivoit , pourtant , que dans ma bouche , des protestations de ce genre , vous déplussent à un certain point , je suis assez de vos amies pour vous estimer sans vous le dire. Ce n'est pas , selon toute apparence , tout ce que vous voudriez que je fisse pour vous ; mais , me pardonneriez-vous de vous le dire ? C'est , en vérité ! tout ce que je puis faire.





## L E T T R E X I X.

**S**AVEZ-VOUS bien , monsieur le Duc , que si vous me mettez dans le cas de ne savoir plus comment , ni sur quel ton vous écrire , je suis tout-à-fait capable de ne vous plus écrire du tout ? Vous devenez querelleur ! Ah ! je vous le conseille ! croyez-moi , ne me donnez pas d'humeur : je n'en suis pas naturellement fort susceptible ; mais quand il m'arrive d'en prendre , j'en prends beaucoup , & même la garde long-temps , parce que moins je puis attribuer la mienne à mon caractère , plus je dois croire qu'elle est fondée. Voyons , cependant : de quoi vous plaignez-vous ? Il vous plaît de m'écrire une lettre , je veux bien , par égard pour vous , ne pas lui donner toutes les qualifications qu'elle méritoit , disons-donc simplement qu'elle étoit fort déplacée. En y répondant ( ce qu'il se peut que je n'eusse pas dû faire , ) je commence , au lieu de vous en montrer du ressentiment , par me moquer un peu de vous ; puis , comme la raillerie ne sauroit apparemment , être jamais pour moi , vis-à-vis de vous , qu'un état forcé , je deviens insensiblement , & sans m'en douter peut-être , plus sérieuse. Je ne fais si , dans le fond , vous avez cru avoir à vous plaindre

de cette lettre : mais il n'en est pas moins vrai que vous m'avez fait de très-humbles excuses de la vôtre : vous croyiez-donc que je n'en devois pas être contente ? Je conviens que , ma première colere passée , sentant aussi que je pouvois avoir eu tort de prendre si sérieusement de certaines choses ; n'en voyant , ni même n'en voulant voir d'autres , des mêmes yeux que vous , j'ai cru pouvoir sans risque m'égayer. Vous me dites que vous m'aimez : que voulez-vous que je vous réponde ? *Comme vous voudrez ?* Vous ne gagnez rien à vous obstiner à ce sentiment ; je ne gagnerois pas davantage à vous le défendre : il me seroit donc fort inutile d'insister là-dessus ; mais vous verrez , quoi que vous en puissiez croire , que mon opiniâtreté vaudra bien la vôtre. La plus forte preuve que je pusse , dites-vous , vous donner de mon indifférence , étoit de vous interdire les courriers ; il se peut que vous ayez raison ; mais , me suis-je engagée à vous en donner d'amour ? Vos courriers m'ont choquée : ce soin de votre part , puisqu'il faut vous le dire , ne m'a paru qu'une affectation qui , de plus , me commettoit : je n'ai pu souffrir d'être commise plus long-temps ; & je vous aurois aimé , que vous m'aussiez vu penser de même. Je vous refuse , ajoutez-vous , jusqu'à mon amitié ; non , mais je ne veux pas que celle que je consens à avoir pour vous , soit du genre dont vous la desiriez ; un sentiment si

exclusif ressemble si fort à l'amour , que si je le trouvois dans mon ame pour quelqu'un , il me feroit mourir de peur ; & si vous vouliez , ou pouviez être de bonne foi , vous conviendriez que vous en seriez moins jaloux , si vous ne vous flattiez pas qu'une amitié de cette espece , doit mener celle qui l'accorde , à quelque chose de beaucoup plus vif. Comme je vous pardonne d'aider votre sentiment de tout ce qui peut le faire réussir , vous devez me pardonner aussi de me prémunir contre ses ruses : *Mais , ce seroit ma confiance qui vous tenteroit le plus.* J'avoue que je ne sais pas trop , ni ce que c'est que cette prétention , ni quelles en sont les bornes : est-ce que je vous ouvre mon cœur sans aucune restriction ? Si ce n'est que cela , vous avez , en vérité , bien peu de choses à desirer. Comme des gens à qui je crois sans examen , m'ont dit que vous êtes , dans le commerce , de la plus grande sûreté , j'ai toujours parlé devant vous sans m'imposer de contrainte. Il est possible , cependant , qu'il y ait des choses sur lesquelles je ne vous ai pas absolument ouvert mon cœur ; mais , sans compter que rien ne vous étoit moins important , & j'ajoute , de plus inutile que d'y lire à certains égards , je suis persuadée qu'il y a des confidences qu'une femme sensée ne doit jamais faire , parce que , si dans le moment , elles ne tirent pas à conséquence pour elle , il se peut qu'un jour elle ait à se reprocher de les avoir faites :

que nous nous définissons moins comme nous sommes, que comme nous nous croyons; que ce qui est vrai un jour, cesse un autre de l'être: que c'est moins à nous-mêmes à dire quelle est notre façon de penser, qu'à ceux qui vivent avec nous, à la pénétrer; qu'il n'y a rien dont les hommes n'abusent contre nous; & qu'enfin, pour terminer cette longue kirie de morale, soit par prudence, soit par modestie, on ne sauroit jamais parler assez sobrement de soi-même. D'ailleurs sans affaires comme sans passion, quels secrets pourrois-je avoir à vous confier? Je vois, par votre acharnement à y revenir, que ce que vous desireriez le plus, seroit de savoir si je suis aussi libre que j'affecte de l'être; & , malgré toute votre attention à me le déguiser, je crois voir aussi-bien, que vous êtes intérieurement tout près de penser que je ne rejeterois point votre tendresse, si je n'étois pas sensible à l'amour d'un autre. Il est si cruel de ne point réussir, & de ne pouvoir accuser un rival aimé, de son peu de succès: il est de plus, si impossible qu'une femme de mon âge, & dont on dit que la figure n'est pas mal, soit véritablement dans l'état de liberté que j'affiche à vos yeux, que je ne suis point surprise de la peine que vous avez à me croire sur cela. Il me paroîtroit aussi simple, si j'étois dans le cas où vous me supposez, que je vous en fisse mystère, parce que l'envie que vous avez de lire dans



mon ame, ne me paroît point du tout vous en donner le droit. En vous assurant, non-seulement que je ne vous aime pas, mais même qu'il y a toute apparence que je ne vous aimerai jamais, il me semble que je vous dis tout ce que je puis vous dire. Cette répétition ne vous amuse point, n'est-il pas vrai? changeons donc de matiere; car sur cela, je ne pourrois jamais qu'y retomber. Une chose qui, ce me semble, vous étonne, pour le moins, autant que l'indifférence dont je me pare, & que vous n'admettez guere davantage, est que je vive dans une liaison si intime avec une femme qui a une *affaire* dont même elle ne se cache pas; & que, voyant tous les jours l'amour de si près, j'aie pu lui conserver tant d'aversion. Premièrement, ce n'est peut-être pas pour le haïr moins, une si bonne recette, que de vivre tant avec lui: mais laissant là le badinage, je vais entrer en éclaircissement sur le reste avec vous, puisque je ne pourrois le négliger, sans que la réputation d'une femme qui m'est fort chere, n'en fût compromise. madame de L. V. n'a donc point d'*affaire*: elle aime très-tendrement M. de Cercey; elle en est aimée de même; mais il n'y en a pas pour cela plus d'*affaire* entr'elle & lui, qu'il n'y en a entre vous & moi qui, à ce que j'imagine du moins, n'avons rien à démêler ensemble. Je m'étonne que votre ami, qui me paroît vous avoir enfin confié leurs

sentiments respectifs , ne vous ait point dit sur quel pied il est avec elle ; ou que , si , comme j'y vois beaucoup d'apparence , il l'a fait , vous ayez mieux aimé penser qu'il ne jugeoit pas à propos de vous dire tout , que de croire , ainsi que vous l'auriez dû , que la vérité pure vous parloit par sa bouche. Non , encore une fois , il est si peu dans le caractère de M. de *Cervey* , d'avoir laissé dans ses confidences , quelques nuages sur la conduite d'une femme qu'il ne respecte pas moins qu'il ne l'aime , qu'il faut nécessairement que ce soit dans la corruption des mœurs d'aujourd'hui ( voyez à quel point je vous ménage ! ) que vous avez puisé l'idée que vous avez d'elle. En tout cas , vous pouvez , sans avoir rien à vous reprocher , vous en faire une autre ; car je puis vous jurer , par tout ce qu'il y a de plus sacré , que vous ne pourriez jamais en concevoir une qui fût plus fautive , & plus injuste. Pouvez-vous , de plus , imaginer que si madame de L. V... vivoit avec M. de *Cervey* , comme , malgré tout votre désintéressement à mon égard , vous auriez quelque envie que je vécutse avec vous , elle pût se résoudre à une publicité qui lui seroit si honteuse ; & qu'elle fit , pour ainsi dire , trophée de son goût pour votre ami , & le mien ? Vous la connoîtrez vraisemblablement un jour ; & je vous verrai rougir d'avoir un seul instant pu la confondre avec ces femmes qui n'ont que trop influé sur

votre façon de penser , puisqu'il vous en coûteroit tant , non pour croire , mais pour supposer qu'il y en ait quelqu'un capable d'un sentiment honnête. L'intention de madame de L. V... est donc d'épouser M. de *Cercey* : vous le savez ; & si , en attendant que leur dispense arrive , & libre , enfin , par la mort de son cruel oncle , elle a cru pouvoir vivre avec lui sans contrainte & sans mystere , elle ne s'en est pas plus permis rien qui put altérer l'estime qu'il a pour elle. Rien , je le sais , n'est plus extraordinaire que ce que je vous dis ; & vous n'êtes pas le seul qui , pour ne point dire plus , doutiez de l'innocence de leur liaison ; mais rien n'est , cependant , plus réel. Il ne tient donc qu'à vous de voir , par le compte que je vous rends , que la mienne ne court aucun risque à vivre avec eux comme je fais : mais , quand il seroit vrai que madame de L. V... se fût moins respectée , son exemple ne pourroit jamais être une règle pour moi , puisqu'elle est libre , & que je ne le suis pas. Si , au reste , j'étois dans la même position qu'elle , je ne m'en croirois guere plus autorisée à des choses dont , en supposant que le public ne pût pas me faire un crime , il seroit toujours en droit de m'estimer moins : or ce seroit ce que je ne voudrois jamais qu'il pût faire ; ne me trouvez-vous pas bien bizarre ?

P. S. Madame de T... , dont vous me demandez des nouvelles , est partie d'avant-

hier; mais seroit-il possible que M. de P... persistât dans le dessein de lui plaire? Je me flattois pour lui, que la réflexion l'en auroit fait revenir. J'entends dire toute la journée, que l'amour donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point; & j'ai jusques ici beaucoup de raisons de croire qu'on ne dit pas vrai: quant à la proposition inverse, je n'en connois guere de plus prouvée. Nous attendons toujours, & sans aucune impatience je vous jure, les deux personnes que je vous ai annoncées dans ma dernière lettre. C'étoit une belle occasion pour me faire retourner à Paris, que leur arrivée ici; car il est sûr qu'ils m'y déplairont beaucoup; mais ils sont degoutés de me dire des douceurs; & la certitude que j'en ai me fera supporter leur présence plus aisément. Vous me reconnoissez bien-là, n'est-il pas vrai? M'en aimez-vous davantage? Hélas, je crains bien que non.





## L E T T R E X X.

**J**E ne suis point du tout étonnée que vous le sroyez, vous, de tout ce que je vous ai mandé de madame de L. V... & de votre ami. Sa façon de vivre avec lui, sur-tout dans les termes où ils en sont l'un & l'autre, est, en effet, une chose si rare que quand vous feriez même pis que de douter de tout ce que je vous ai dit, je vous le pardonnerois encore. A l'égard des raisons qu'elle a pour cacher si peu ses sentiments, si je ne vous les dis pas, ce n'est point dans l'intention de vous en faire mystère; mais parce que pour vous les déduire, j'aurois besoin d'entrer dans une multitude de détails qui, en coûtant beaucoup à ma paresse ne pourroient que médiocrement vous intéresser. S'il arrivoit pourtant que vous les crussiez dignes de votre curiosité, M. de Cercey, qui les possède encore mieux que moi, & qui ne craint pas tant d'écrire, se fera, selon toute apparence, un plaisir de la satisfaire. A propos de lui, je suis encore on ne peut pas plus surprise qu'il ait eu la force de vous cacher ses engagements avec madame de L. V... Il est vrai qu'elle en avoit exigé le secret le profond; mais il n'en est pas, malgré cela, moins extraordinaire, non-seulement qu'il l'ait si rigoureusement

gardé avec vous, mais qu'il ait su vous déguiser sa marche, assez bien pour que c'ait été de moi que vous l'ayez cru amoureux. J'avoue que pour me convaincre de sa régularité à cet égard, il ne me falloit pas moins que cet incident. Vous êtes, si je ne me trompe, plus piqué contre lui du mystère qu'il vous a fait, que reconnoissant de ce que vous êtes encore le seul à qui il ait parlé; & si cela est, vous ne savez pas, aussi bien que je le croyois, ce qu'on doit à sa parole, lors même que ce n'est qu'à une femme qu'on l'a donnée. A présent que vous n'avez plus à vous appuyer de l'exemple que, dans vos idées, je recevois de madame de L. V... je voudrois bien savoir ce qu'à sa place, vous croirez capable de m'amener à l'amour. Il faut en convenir; vous venez de faire une perte qu'entre nous je crois que vous réparerez bien difficilement. Tout mal fondé qu'étoit votre espoir, il vous amusoit du moins; & je vous le répète, dans votre position, il pouvoit vous arriver peu de choses aussi cruelles, que de le voir s'évanouir. Pour vous en consoler, si cependant cela se peut, je vous apprends que nous n'aurons pas ici les deux hommes que je craignois, & de qui, par je ne sais quelle raison, vous-même y regardiez le séjour à peu près comme un malheur. C'étoit ce qu'on appelle un *arrangement*: mesdames de L. F... & de M.... avoient formé le projet de venir passer quel-

ques jours avec nous ; il devoient eux , comme c'est l'usage , les y précéder de vingt-quatre heures , *pour ne rien marquer*. Hélas ! ils étoient tout près de leur départ , lorsque je ne fais quel événement imprévu retient madame de L... F... , & que l'autre est de *semaine* contre son espérance. Tout ces gens-là , & vos couriers de moins , me soulagent plus que je ne pourrois vous le dire. Les hommes se sont excusés comme ils ont pu : nous avons d'autant plus aisément reçu tout ce qu'ils ont voulu nous dire sur cela , que c'étoit avec plus de chagrin que nous les attendions. Comme ces messieurs sont sujets à changer de direction , je me plais à croire que celle qui les attiroit vers nous , n'existant plus dans quelques jours , nous en serons tout-à-fait débarrassées. Je fais , ainsi que vous savez , assez peu de cas de l'inconstance ; mais si là leur peut nous procurer ce bien , je conviendrai , pour la première fois de ma vie , qu'elle peut par-ci par-là , être bonne à quelque chose. Il falloit , quand j'y pense , que pour former cette partie , ils ne fussent positivement où aller ; car je sais que madame de L. V... & sa maison ne les amusent point du tout. J'ai dans la tête , ( mais peut-être que je me flatte ) que je pourrois bien aussi entrer pour quelque chose dans leur changement de projet. Sans compter la haine cordiale dont m'honorent messieurs D. A. R. & D... , madame de M. A... ne sauroit me souffrir , parce que

je suis, dit elle, la plus grande *begueule* qu'elle connoisse : c'est une injure que je suis bien fâchée de ne pouvoir pas lui rendre. Je crois bien que vous pensez de moi comme elle en parle ; & que toute la différence que sur ce point, il y a entr'elle & vous, c'est que vous ne l'osez pas dire si haut. Je vous trouve avec moi, depuis quelque temps, un certain aigre-doux qui me prouve combien intérieurement vous me voulez de mal, & tout ce qu'il vous en coûte pour me le dissimuler. Enfin, vous ne pouvez pas supporter que je fasse des réflexions ; & dans le fond, vous vous n'avez pas tant de tort ; car il est certain, qu'eussé-je pour vous le penchant, même le plus décidé, elles y nuiroient beaucoup. Je ne dis point qu'elles l'anéantissent ; je ne serois, peut-être, pas assez heureuse pour cela ; mais du moins, elles me le feroient combattre si long-temps que, quelque vivement que vous desirassiez la victoire, vous pourriez vous lasser de l'attendre, & de la poursuivre. Vous avez, au reste, dans vos succès passés, de quoi vous rassurer sur les rigueurs que je vous promets : moi-même, à vous parler naturellement, je ne me réponds pas de vous en accabler toujours ; & c'est peut-être, ce qu'il y a de plus fâcheux pour vous. Si je comptois plus sur ma vertu, vous me vaincriez bien plus sûrement : mais comme pour n'avoir pas encore eu de foiblesse, je n'ai point la vanité de m'en croire exempt,



toutes les précautions que je n'imaginerai pas avoir à prendre contre vous , je les prendrai contre moi , & même le plus gratuitement du monde. La persuasion où je suis , & que vous ne me ferez jamais perdre , que les hommes ne peuvent , même le voulussent-ils , être capables du sentiment de l'amour , tel que je le conçois , me servira contre vous , plus que vous ne pensez ; & dussiez-vous trouver cela fort rigoureux , je n'ai pas encore fait d'exception en votre faveur , même malgré tout ce que M. de *Cercey* se tue de me dire d'avantageux de votre façon de penser. Il pousse même les choses jusques à vouloir que je vous tienne compte de vos étourderies. Etourderies ! vous êtes bien surpris , sans doute , qu'on puisse avoir à vous en reprocher ; il n'en est pas moins vrai qu'il vous en est échappé une qui , si du côté de l'amour , vous m'intéressiez davantage , pourroit vous nuire considérablement. Il est vrai qu'il est mon ami , & même assez pour que vous l'ayez cru quelque chose de plus ; que vous savez , & combien je l'estime , & à quel point je compte sur lui : mais savez-vous si , en cas que vous m'inspirassiez quelque chose de tendre , je voudrois , tout mon ami qu'il est , qu'il fut ce qui , vis-à-vis de moi-même , m'humilieroit tant ? Cela peut-être , vous paroît dur ; & vous avez tort : ce seroit du sentiment , & non de l'objet qu'il auroit , que je serois humiliée ; c'étoit tout ce que

je voulois dire. Pour revenir à M. de *Cercey*, vous vous êtes conduit avec lui si imprudemment, que vous n'avez cru pouvoir mieux vous justifier à ses yeux, de cet on qu'il avoit à vous reprocher, qu'en lui avouant qu'il ne le devoit qu'à votre tendresse pour moi, & à l'idée où vous étiez, que je ne l'intéressois pas moins que vous-même. Il est vrai qu'il avoit, même avant que vous lui ouvrissez votre cœur, les preuves les plus fortes que je suis l'heureuse mortelle à qui vous l'avez consacré; mais comme vous ignoriez qu'il en fût instruit, la confiance que vous lui en avez faite n'en est pas moins une étourderie de votre part, & qui montre, ce me semble, un furieux besoin de parler. Avec lui cela ne tire pas à conséquence; & je suis très-sûre qu'il vous gardera le secret le plus profond: mais que voulez-vous que je pense de vous qui, à peine vous croyez amoureux de moi, qu'il vous faut quelqu'un à qui le dire? Ne serois-je pas, si je le voulois, en droit de présumer qu'avec si peu de discrétion sur vos propres sentiments, vous en auriez moins encore pour les miens? Votre intention étoit-elle qu'il me parlât en votre faveur? je vous avois écrit qu'il en étoit ridicule: étoit-ce pour qu'il ne tarît pas sur vos louanges? eh bien! il le fait; mais je n'ose vous dire (car je crains que cela ne soit mal-honnête: combien tout ce qu'il me dit, quelque véhémence qu'il y mette, a peu de

force vis-à-vis de ce que je me dis moi-même : c'est encore une cruauté qui m'échappe , je le fais bien ; mais aussi pourquoi vous mettez-vous si souvent dans le cas d'en essuyer ? vous savez bien que c'est moins ma faute que la vôtre. A propos de cruauté , M. de *Cercey* vient d'être cause que vous en allez trouver ci-dessous , une de plus , de ma part. Il vouloit que je vous permisse de venir ici ; moi je le lui ai refusé tout net ; & pour qu'il ne manque rien à cette rigueur , je vous défends de vous y offrir à mes yeux , sous quelque prétexte que ce soit , que je ne vous le permette. Ce n'est pas-là , sans doute , le moyen de me remettre bien avec vous ; mais dussé-je en encourir votre haine , je n'y veux affirmativement point vous voir. A l'égard des raisons sur lesquelles porte cette volonté , ce n'est pas à vous à me les demander : je crois en avoir ; mais que cela soit ou non , votre rôle dans cette occasion , ainsi que dans toutes celles qui pourront se présenter , est de m'obéir sans examen ; tout ce que je puis pour vous , est de vous permettre le murmure ; encore faut-il que ce soit tout-à-fait entre vos dents : entendez-vous ? Voyez si je ne suis pas instruite de mes droits , & quelle dureté d'empire je vous laisse à craindre. En vérité ! plaisanterie à part , cela devrait bien vous dégouter de m'aimer !

## L E T T R E X X I.

**C**OMMENT ! ce n'est que d'hier que vous savez que j'ai eu l'honneur de faire porter mes chaînes à M. de B... ! Ce sot amour a fait tant de bruit que je suis surprise qu'il ne soit que si tard parvenu à vos oreilles. Et vous croyez , à la façon dont il vous a parlé de moi , qu'il m'adore toujours ! Quoi ! après deux années de rigueurs , mais de rigueurs comme on n'en avoit peut-être pas encore vues ; & , de son propre aveu , ayant perdu absolument la flatteuse espérance de toucher mon cœur , il brûle pour moi comme au premier jour ! ce feroit cela , par exemple , qui feroit bien beau ! bien admirable ! bien inoui ! mais , malheureusement pour ma vanité , c'est que je n'en crois rien , mais rien du tout. De sorte donc , pour achever de rendre la chose plus étonnante , que ce sont bien moins les charmes de ma personne , que les vertus de mon ame , qui me l'ont si fortement attaché ? C'est encore , j'en avoue , ce que j'aurois quelque peine à croire. Vous louez aisément dans une femme , le caractère , lorsque vous croyez lui devoir des éloges ; mais je n'en ai pas moins , malgré cela , remarqué que ce n'est jamais ni ce qui vous entraîne , ni même ce qui vous fixeroit , s'il se pouvoit ,



pourtant , que l'on vous fixât : & l'indiffé-  
 rence où vous êtes tous sur ce que vous de-  
 vriez chercher le plus , n'est pas la moindre  
 des querelles que je prends la liberté de faire ,  
 soit à vous , soit à l'amour. Ne seroit-ce pas ,  
 au surplus pour se donner un air de solidité  
 dont il m'a paru que ce pauvre M. de B... a  
 grand besoin , qu'il se vante de tenir plus au  
 moral , qu'au physique ? C'est que cela m'en  
 a tout-à-fait la mine. Vous qui , & pour une  
 misère assurément , me voulez tant de mal  
 que si vous l'osiez , vous me diriez des inju-  
 res , je voudrois que vous eussiez vu toutes  
 les cruautés dont je l'accablois. Figurez-vous  
 que je les pouffois jusques à ne lui pas répon-  
 dre , quand il me parloit , même , d'autre  
 chose que de *sa vive ardeur*. Je vous dis que  
 que cela étoit à faire dresser les cheveux ! A  
 la façon dont je vous traite , y a-t-il de quoi ?  
 Je parierois bien que jusques à présent vous  
 n'êtes pas content de cette lettre ; & la rai-  
 son , je pense , c'est que je n'y discute point  
 ce que vous voudriez , & que même , ( voilà  
 bien ce qu'il y a de plus dur , ) je ne vous y  
 ai pas encore parlé de vous. Je ne me le cache  
 point , comme vous voyez ; ce procédé est  
 d'une inhumanité exécrationnelle ! D'ailleurs , vous  
 m'avez , vous , écrit une lettre fort belle assu-  
 rément , d'une adresse ! d'une finesse ! d'une  
 tendresse ! oh ! cela est bien vrai ! *mais* , me  
 direz-vous sans doute ? *les blagues que l'on*  
*donne à l'esprit , ne sont qu'un affront que l'on*

*fait au cœur, sur-tout lorsque c'est bien moins le premier que l'autre qui a écrit. Voyez ! qui est-ce qui ne fait pas cela comme lui ? Ce que vous voudriez, ne seroit pas que je vous louasse : mais... Et bien ! ce qu'il y a de singulier, c'est que vous ne savez pas cela mieux que moi ; mais que vous en revient-il ? Ne vous plaignez pourtant pas ; car je suis bien aise de vous dire que si j'eusse eu à vous écrire du ton dont vous l'auriez désiré, je n'aurois rien trouvé du tout à vous mander : tâchez de devider cela : pour moi, je m'entends très-bien. Toujours s'entendre demander de l'amour ! toujours avoir à répéter qu'on n'en veut pas prendre ; & , pour comble d'ennui, dire vrai ! vous n'y prenez pas garde : mais cela devient d'une monotonie à faire périr. C'est votre faute, aussi ! nous aurions, si vous vouliez, tant de belles choses à traiter ! La cour, les aventures, les tracasseries, les livres, les pieces : que de matieres sacrifiées ! & , je vous demande, à quoi ? qu'est-ce qui les remplace ? des lettres, plus pleines de mots ! plus vuides de choses ! mais, est-ce que cela ne vous ennuie pas tout le premier ? Si le sentiment a le crédit de faire passer toutes ces répétitions, & même, ainsi qu'on l'en accuse, de les rendre cheres, que l'on doit tout à la fois, craindre son pouvoir, & s'en étonner ! Oh ça ! Monsieur le duc, ce que vous ne croiriez jamais de moi, c'est qu'après tout ce que vous avez à me repro-*

cher, je vais avoir le front de vous demander une grace; & cette grace qui m'est de la dernière importance, est de vouloir bien ne me pas brouiller avec M. de *Cercey*: il prend, comme vous savez, vos intérêts à feu & à sang: soit donc qu'il se doute que vous m'avez demandé la permission de venir ici, & que, malgré la protection qu'il vous accorde, je vous l'aie refusée; soit qu'à l'air de férocité qu'il me trouve depuis ma dernière lettre, il sente seulement, & sans en deviner davantage, que, de façon ou d'autre, vous n'avez pas lieu d'être content de moi, & que je pourrois, même, méditer de plus grandes cruautés encore, il me fait une mine horrible. Vous me ferez donc un extrême plaisir de ne pas vous plaindre à lui, de toutes mes barbaries, & croyez qu'il sera d'autant plus honnête à vous de m'en garder le secret, que je vous promets moins de reconnoissance, de l'effort qu'à ma seule considération, vous aurez bien voulu vous faire.

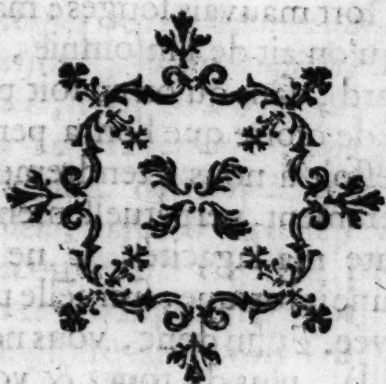
Voilà une lettre où, grace à Dieu, & moins à votre détriment que vous ne pensez, je n'ai exactement fait que *papoter*. A propos de ce terme que je ne crois pas fort bon, quoique je m'en serve, parce que tout populaire qu'il est, il me paroît rendre mieux que tout autre, ce vuide & ce décousu que l'on a, soit dans le style, soit dans les idées, lorsque, comme je viens de faire, on ne parle

que pour parler, il échappa hier, à madame de L. V... & ce fut M. de Re... qui, je ne fais comment, a obtenu de *la ménagerie*, un congé pour venir passer quelques jours avec nous, ne manqua pas de s'élever contre. Vous connoissez la sottise, & la pédanterie du personnage; & sans doute, vous voyez d'où vous êtes, l'air satisfait & gourmé dont il foudroya ce pauvre mot. M. de *Cercey* qui (& ce n'est assurément pas faute d'en avoir vu) ne s'est point encore fait aux sots, impatienté de la suffisance de M. de Re... s'avisa de lui soutenir que ce terme étoit très-bon; & la preuve qu'il en apporta, & que vous auriez, je crois, peine à deviner, c'est que *Racine* s'en étoit servi sans scrupule, dans une de ses tragédies; il alloit, même, faire quelques vers baroques qui n'auroient pas été moins contre la mémoire de ce pauvre *Racine*, qu'au profit de ce qu'il venoit d'avancer, lorsque M. de Re... s'écria, *Racine! Racine, si connu par l'élégance & la pureté de son style, s'être servi d'un mot si bas! passe pour Corneille!* Ma foi! a répondu froidement M. de *Cercey*, je me trompois; vous avez raison: oui, c'est justement le *grand Corneille*. *Cela lui ressemble bien!* a repris d'un air triomphant, M. de Re... enfin, quoique, peut-être, cela valût bien la peine d'y regarder, il a cru, sans effort, ce que disoit M. de *Cercey*; & comme nous n'avions d'autorité que



DE CRÉBILLON, FILS. 155

Corneille, notre mot a été impitoyablement condamné. Voyez, je vous prie, à vos moments perdus, si, par hasard, vous ne pourriez pas nous en trouver quelque une d'un plus grand poids.



## LETTRE XXII.

**J**E devois, par votre dernière lettre, monsieur le Duc, être si peu préparée au malheur que vous m'annoncez dans celle que je viens de recevoir, que vous devez bien, vous, me pardonner d'en être surprise. Il est vrai que voilà deux nuits que je ne dors pas bien, & je fais de fort mauvais songes : mais comme il se peut qu'on ait de l'insomnie, ou même le cochemard, sans qu'on en soit pour cela, plus obligé de croire que l'on a perdu l'objet qui s'intéressoit à nous, tendrement, vivement, sincèrement, perpétuellement : jamais, malgré toute ma sagacité, je ne me serois doutée qu'une infortune, si cruelle pour moi, me fût arrivée. Enfin donc, vous ne m'aimez plus : mais là, plus du tout ? & vous n'avez eu pour cela besoin que de quelques petites réflexions, & encore faites en courant. Assurément ! si, avec de si belles dispositions, vous ne devenez pas le plus grand philosophe de votre siècle, ce sera à vous, malice toute pure. Si je voulois diminuer du mérite que vous avez dans cette occasion, je pourrois vous dire que, pour triompher avec si peu de peine de votre tendresse pour moi, il falloit qu'elle ne fût pas d'une force extrême : mais comme en attribuant plus votre victoire à la foiblesse de  
de

de l'impression que j'avois pu faire sur vous, qu'à l'empire que vous avez sur vos passions, je ne perdrois pas moins que vous-même, j'aime beaucoup mieux courir le risque de vous accorder plus de philosophie que, peut-être vous n'en avez, que d'imaginer qu'on puisse, & avec si peu d'effort, se dégager de ses chaînes. Enfin vous voyez aujourd'hui, & même clair comme le jour, que *le projet le plus extravagant qu'un homme puisse jamais former, est le projet de me rendre sensible; & si vous connoissez peu de femmes qui, par toutes sortes de raisons, soient aussi faites que moi, pour l'amitié, vous ne croyez pas, en revanche, qu'il y en ait au monde, une qui, malgré tous ses charmes, doive moins, quand on me connoitra bien, inspirer l'autre sentiment.* La sublime découverte ! Ce n'est pas que j'en veuille rien revendiquer sur vous ; mais pour peu que la gloire de l'avoir faite, pût vous permettre un peu d'équité, vous conviendriez que si je vous eusse moins mis sur la voie de cette vérité, vous pourriez bien être encore à la chercher. Quoique ce soit un peu durement que vous me disiez ce que vous pensez sur mon compte, je ne suis point du tout fâchée que vous sachiez à quoi vous en tenir à cet égard : ce que j'y perds du côté de l'amour, je le retrouve, même malgré vous, du côté de l'estime : & je suis si loin d'imaginer que ce soit moi qui sois lésée dans cette affaire, que vous n'avez qu'à voir ce que vous

voulez que je vous donne de retour. Je me flatte, au reste, que quelqu'honneur que pût vous faire dans le monde, la belle chose que vous venez de trouver, vous voudrez bien qu'elle demeure entre nous. Je vous laisse si généreusement la part qui m'en revient, que vous ne pourriez, sans la plus noire des ingrattitudes, la divulguer. Je suis déjà si décriée du côté de l'amour; & l'on trouve, à m'en montrer, si peu de bénéfice, que si j'avois encore contre moi votre témoignage, je n'aurois d'autre ressource que d'aller me cacher. Eh! qui sait si, toute peu disposée qu'on peut me croire à me laisser aimer, sans y rien mettre du mien, je ne serois pas fort désorientée, si je ne trouvois plus personne qui voulût bien en prendre la peine. Je vous prie, aussi, de vouloir bien considérer (& je ne vous demande pas que ce soit de sang-froid, car actuellement, vous en avez de reste) que si je cesse de vous plaire, c'est bien plus par un effet de cette inconstance qu'on vous reproche, que par l'excès de mes rigueurs; & que votre changement ne vous dispense pas des égards que je vous demande. Il faut, pourtant, quand j'y songe, que pour m'abandonner après tout ce que j'ai fait pour vous, vous soyez né le plus ingrat de tous les hommes. Vous, m'abandonner! Grand Dieu! ... Ah! cela n'est pas vrai! En relisant cette épître, qui m'avoit d'abord paru si terrible que, vous le voyez bien, je



n'espérois plus rien de votre cœur, je viens d'y découvrir un *je vous aime* ; mais placé si timidement dans un petit coin, qu'en vérité, je ne l'avois pas apperçu. Ce que c'est que de relire ! je me tuois de vous faire des reproches de votre légèreté, lorsque je n'ai à vous en faire que de votre persévérance. Ah ! monsieur le Duc ! je ne suis pas votre dupe ! vous voudriez que je vous permisse de venir ici ; mais je suis bien aise de vous dire que, pour lever les défenses que je vous en ai faites, il me faut quelque chose de plus qu'une lettre un peu plus sensée que les autres ; & qu'encore, faudra-t-il que vous ayez l'attention d'y être un peu plus conséquent avec vous-même, que vous ne l'êtes dans la dernière. Ce malheureux *je vous aime*, a tout gâté : mais il faut donc que vous l'avez mis là par distraction, ou par pure habitude ? Car il y est exactement comme *le très-humble serviteur* est au bas d'une lettre ; & ce qui est encore à remarquer, sans rien qui l'amène, le précède, & le suive ; mais, enfin, de quelque façon qu'il y soit, il n'y est pas pour rien ; & , à moins que vous ne le désavouiez dans toutes les formes, je vous avertis que je m'obstinerai à le regarder comme plus décisif en ma faveur, que vous ne le voudriez dans ce moment-ci. Pourquoi aussi, me tendez-vous des pièges ? Je ne les aime pas ; & il est d'ailleurs d'autant moins facile de m'y faire tomber, que si, dans de si chaudes oc-

casions, je ne conserve point toute la liberté de ma tête, il m'en reste, du moins, assez pour appercevoir promptement mes ressources. Il faut convenir, pourtant, que c'étoit une superbe ruse de guerre que celle que vous aviez imaginée contre moi, & qu'il y avoit bien peu d'apparence que je n'en fusse pas la dupe ! aussi à la première lecture de votre lettre, ma cervelle a-t-elle été si renversée ! & de plus, ce pauvre petit *je vous aime*, qui auroit suffi pour m'empêcher de m'alarmer trop, étoit, pour mon malheur, au milieu de tant de choses qui devoient peu me le laisser prévoir, ou remarquer, qu'il n'est pas bien étonnant que j'aie commencé par vous croire. Vous voyez assez, sans que je vous le dise, à quel point je suis rassurée, & le peu qu'il m'a fallu pour cela.

Oh ça, ne feriez-vous pas mieux, entre nous, de mettre dans votre marche, de la simplicité, que de vous servir de petites finesses, si peu faites pour m'obliger à changer la mienne ? Sans avoir encore eu de passion, j'en connois assez bien l'allure pour ne pouvoir point douter que vous ne me trompiez, lorsque vous voulez paroître ne m'aimer plus, ou que vous ne me trompassiez quand vous avez voulu paroître m'aimer : c'est à vous à choisir ; car je vous annonce que, soit que je raisonne bien ou mal, rien ne me fera sortir de là. Si vous pouviez savoir combien ces stratagèmes me vont peu ; & à quel point,

de plus, ils me donnent mauvaise opinion des sentiments de l'homme qui les met en usage, ce ne seroit pas avec moi que vous voudriez en employer! Le simple desir d'avoir une femme, peut en admettre: ce desir, quand il est tout seul, ne vous occupe pas, en effet, assez la tête pour vous ôter la liberté de bien discerner quelle est la voie par laquelle vous pouvez le plus promptement la décider en votre faveur: mais, à mon sens, l'amour ne doit point, quand il est vrai, quelque vive même que puisse être l'envie qu'il a de triompher, employer la ruse. Ce seroit, d'ailleurs, le plus vainement du monde, & peut-être même avec plus de danger que vous ne le croiriez, que vous voudriez vous en servir; chercher à piquer ma vanité, à me donner de la jalousie, enfin, à affliger mon cœur de quelque façon que ce pût être; toutes ces choses-là assez faites, en général, pour nous déterminer, ou pour nous forcer à laisser éclater un sentiment jusques-là caché dans le fond de notre ame, ne seroient bonnes qu'à me faire penser que l'on ne m'aime point, puisque l'on peut, avec moi, avoir recours à l'artifice; & acheveroit de me révolter contre ce que l'on voudroit m'inspirer. Quoi que j'en dise, ne vous gênez, cependant, qu'à un certain point: car il se pourroit très-bien, quelque parti que vous prissiez, que cela revînt absolument au même. Lorsque votre amour sera éteint, vous pourrez me

l'avouer de bonne foi ; & je doute qu'alors le mouvement de la douleur , soit le mouvement que vous me trouverez : mais , tant que vous aurez sujet de vous croire dans les mêmes dispositions , ne vous avisez pas de me dire le contraire : cette petite fausseté tireroit à conséquence avec moi , même du côté de l'amitié ; & comme c'est un sentiment que je voudrois vous conserver , & qu'il n'a rien qui me dégrade , je crois pouvoir , sans me commettre , vous prévenir sur ce qui pourroit l'altérer. Je vous prie donc de vouloir bien faire quelques réflexions sur ce que j'ai l'honneur de vous dire. Adieu , monsieur le Duc : sans rancune , au moins.

P. S. *Parbleu ! il faut avouer que le voilà bien payé de son drap & de ses moutons !*







## L E T T R E XXIII.

**B**ON ! du repentir ! quelle folie donc ! monsieur le Duc ! à propos de quoi , s'il vous plaît , vous feriez-vous des reproches ? Est-ce que vous n'avez point vu que je n'ai pas donné dans le piège que vous me tendiez , & que je crois toujours que vous m'aimez à la fureur ? Mais laissons-là ce badinage ; j'ai pour aujourd'hui à traiter avec vous d'affaires sérieuses : sans un plus long préambule , vous allez juger par vous-même , si une bagatelle comme votre amour est faite pour l'emporter sur tout ce que j'ai à vous dire.

Je suis on ne peut pas plus sensible à la confiance que , malgré toute votre fâcherie contre moi , vous venez de me faire. Si , comme vous devez à présent l'ignorer , moins que beaucoup d'autres , je ne me soucie qu'à un certain point d'inspirer de l'amour à mes amis , vous pouvez savoir aussi que ce n'est jamais sans me faire un extrême plaisir , qu'ils me témoignent de la confiance. Cela ne viendrait-il pas de ce que je penserois assez peu juste pour préférer l'estime au desir , & même à quelque chose de plus ? c'est que je tremble que cela ne soit. Lorsque je serai un peu réhabilitée dans votre esprit , où , sans me vanter , il me semble que je ne suis pas fort

H. s.

bien , je vous dirai plus positivement ce qui en est ; car c'est aujourd'hui bien moins par indécision sur le choix , que dans la crainte d'une brouillerie ouverte avec vous , que je veux bien paroître n'avoir pas encore pris mon parti sur cela : je ne pourrois , sans en risquer une , en agir avec moins de prudence ; & c'est très-assurément , ce que je me garderai bien de faire.

*Or donc , pour en venir au fil de mon discours , vous êtes si sûr , & me semblez en même temps si glorieux de m'avoir appris une chose que vous croyiez devoir m'être tout à fait nouvelle , que ce n'est pas sans quelques remords que je suis obligée de vous dire que je la savois , & même depuis notre dernier voyage chez madame de N... Pourquoi donc , me demanderez-vous , ne m'en avez vous rien dit ? C'est que , sans compter qu'on m'en avoit demandé le plus profond secret , & que je l'avois promis , je n'aurois pu vous faire ce récit , sans y mêler des réflexions qui , peut-être , vous auroient donné des soupçons que j'eusse été très-fâchée de faire naître ; que j'ignorois si de vous-même , vous verriez les choses du même œil que moi ; & que je ne voulois pas que la complaisance , que , dans le cas où je me serois trouvée penser différemment de vous , vous auriez , selon toute apparence , cru me devoir , agit dans une occasion où il n'étoit question que de votre intérêt , & où , par conséquent , vous*

ne deviez suivre que votre propre impulsion. Puisque vous l'avez fait, & que je ne suis plus obligée au secret, je vais parler.

On ne vous aura pas, sans doute, en vous faisant cette proposition, dont, à ce que je crois, vous ne devez l'insolence qu'à la perte de votre procès, laissé ignorer que madame \*\*\* est née fille de qualité; & en effet, on a d'autant moins dû vous le taire, que l'on espéroit plus que la noblesse & l'illustration de la famille de la femme, vous feroient peser moins sur la bassesse de l'extraction du mari. Ce n'étoit pas, selon moi, raisonner fort juste: car en pareil cas que fait la mere? n'importe: on s'en flattoit; mais ce qu'il se peut que vous ne sachiez pas, quoiqu'il soit pourtant difficile de penser qu'on ne vous l'ait pas dit, c'est que madame \*\*\* est par elle-même, proche parente de madame de N..., & que cette dernière que nous n'appellons pas *la gloire* pour rien, & à qui le nom qu'elle porte aujourd'hui, tout beau qu'il est, ne paroît pas comparable au nom avec lequel elle est née, ne s'éloigne pas plus que madame \*\*\* de croire cette alliance très-convenable pour vous. C'est chez madame de N... que j'ai rencontré madame \*\*\* avec le bel objet qu'on voudroit que vous épousassiez; & c'est là que toutes deux m'ont dit que ce n'étoit point la fureur de procurer à mademoiselle \*\*\* l'honneur du *tabouret*, qui leur faisoit jeter " pour elle, les yeux sur

» un homme titré ; que c'étoit un avantage  
» qui ne les tentoit pas avec tout le monde ;  
» & que la preuve en étoit le nombre pro-  
» digieux de ducs qui s'étoient présentés , &  
» de qui l'on n'avoit pas voulu. » ( Vous  
noterez que , par égard apparemment pour  
ces pauvres gens-là , on ne m'en a pas nommé  
un , ) « que c'étoit un honnête homme que  
» l'on vouloit de préférence à tout ; & que  
» si l'on eût connu à la cour , quelqu'un qui  
» y jouit d'une meilleure réputation que  
» M. le duc de... Mlle\*\*\* avec son incroya-  
» ble quantité de charmes , & de talents ,  
» tant naturels qu'acquis , & *cinquante mille*  
» *écus de rente d'entrée de jeu , sans compter*  
» *qu'un jour , elle en auroit encore autant ,*  
» ne seroit pas pour lui ; que ce n'étoit point  
» qu'on ignorât que vous êtes très-galant ,  
» & même que feu madame votre femme ,  
» avec tout ce qu'il falloit pour fixer un cœur ,  
» n'avoit pas arrêté votre inconstance : mais  
» que vous lui aviez toujours témoigné tant  
» d'égards ; qu'enfin , à cela près de la fi-  
» délité , vous aviez été si bon mari , que  
» votre légèreté ne paroïssoit pas une raison  
» contre vous ; que d'ailleurs , moins jeune ,  
» vous deviez être plus rangé , & ne plus  
» croire que la peine de courir après des fem-  
» mes , & l'honneur de les tromper , dus-  
» sent ou paroître toujours à un homme , un  
» objet de gloire , ou remplir toute sa vie. »  
( Sur cet article , j'ai , si vous me permettez



de vous le dire , été tout-à-fait de leur avis , )  
 « qu'à la vérité ( ce sont elles qui continuent  
 » l'entretien , ) M. \*\*\* ne passoit pas dans le  
 » monde pour être ce qu'on appelle *noble de*  
 » *race* ; mais qu'il n'en descendoit pas moins  
 » *d'un comte du saint empire Romain , & des*  
 » *plus anciens qui s'y fussent jamais faits* ; qu'il  
 » étoit vrai encore , qu'en attendant les ti-  
 » tres qui pouvoient prouver qu'il avoit cet  
 » honneur , il avoit ( vous verrez que c'étoit  
 » seulement pour tuer le temps , ) acheté  
 » une charge de secrétaire du roi : mais que  
 » quand il auroit fait débrouiller sa généa-  
 » logie , on seroit tout surpris de voir qu'il  
 » n'y avoit pas en France , de maison , quelle  
 » qu'elle fût , » ( sauf , cependant , la maison  
 royale , en faveur de laquelle , malgré toutes  
 ces grandeurs , ils m'ont paru assez disposés  
 à faire une exception , ) « qui ne tint son  
 » alliance à honneur : » & je crois en effet  
 que , comme ils le disent , cela sera fort sur-  
 prenant. Et puis , les *cinquante mille écus de*  
*rente , & en bonnes terres encore , sans compter*  
*qu'un jour , mademoiselle... en auroit encore*  
*autant* , revenoient brochant , sur le tout ,  
 comme l'oye de l'avocat Patelin. Le résultat  
 de tout cela , a été de me prier , non de vous  
 faire , en propres termes , la proposition  
 d'épouser mademoiselle \*\*\* , mais de tâcher  
 de savoir de vous , si cette demoiselle , ses  
 graces , & ses *cinquante mille écus de rente ,*  
*en bonnes terres encore , &c.* n'auroient rien  
 qui pût vous agréer.

A cela , laissant à part cette fameuse descendance dont on cherche à masquer la plus vile roture qui fût jamais , j'ai répondu , 1<sup>o</sup>. qu'aux choses qui vous échappent de temps en temps dans la conversation , j'avois de quoi douter que vous fussiez dans l'intention de vous remarier : 2<sup>o</sup>. que quoique nous fussions amis , à ce que je croyois du moins , notre liaison étoit trop nouvelle encore , pour que je crusse devoir me charger vis-à-vis de vous , de quelque chose de si sérieux ; & que j'imaginois que c'étoit naturellement par M. le *maréchal de C\*\** qu'on devoit vous faire tâter sur cela. Vous qui connoissez la hauteur de M. votre oncle , & son extrême mépris pour les gens de la sorte de M. \*\*\* vous comprendrez sans peine à quel point étoit cruel , le tour que je leur jouois , de les renvoyer à lui. Je ne fais si madame de N... a saisi ma méchanceté : mais comme la façon de penser du *maréchal* , ne lui est pas moins connue qu'à moi-même , elle n'a pas cru devoir suivre l'ouverture que je donnois , & s'est contentée de dire , en rompant l'entretien , qu'elle savoit par qui elle vous feroit parler , & à me demander pour vous , ainsi que pour qui que ce pût être , le plus profond secret. Vous jugez bien que je l'avois promis , puisque je l'ai gardé , même avec vous , monsieur le Duc : eh ! quel effort ! mais c'est à vous que je le laisse à juger. Parlons d'affaire à présent.

Je ne suis point surprise , non-seulement

que l'alliance de M. \*\*\* toute honorable qu'elle peut devenir un jour , par les soins de son généalogiste , ne vous ait pas tenté ; mais que , même , malgré tous les avantages dont on cherchoit à vous en couvrir l'honneur , la proposition ne vous en ait paru qu'une sorte d'insulte. Je doute , de plus , avec quelque indulgence que les mésalliances soient aujourd'hui regardées , qu'il puisse se trouver à la cour , quelque'un , fût ce même le *duc De...* , à qui il ne reste plus à vendre que son *tabouret* , qui pût vouloir de cet homme-là pour beau-père. Il est pourtant bien dur , avec l'honneur de descendre d'un comte du saint empire Romain , & cinquante mille écus de rente , en bonnes terres encore , à donner à mademoiselle sa fille , sans compter les événements , qu'on ne puisse tout au plus en faire qu'une *marquise*. Eh bien ! c'est que je meurs de peur que ce chagrin n'arrive à ce pauvre M. \*\*\* , & bien moins encore à cause de l'injustice que l'on fait à sa naissance , que par la justice que l'on rend à ses mœurs. N'en déplaise au *maréchal* ; nous connoissons , vous & moi , des financiers avec qui les gens d'un certain ordre pourroient s'allier sans honte ; mais , aussi , c'est qu'ils ne sortent pas de la lie du peuple , & qu'ils ne font que cela ; mais pour lui ! ah ! mon Dieu ! si ! J'ignore si je me trompe , mais il me semble que , sans trop d'humeur , on en pourroit dire autant de mademoiselle sa fille. C'est ce-

pendant une petite personne, courte, ronde, mal faite, dégingandée, des yeux qui mourroient d'envie d'être tendres, mais que leur lorgnerie perpétuelle, ne rend que louches, & fort impudents; une gorge d'un volume! d'une couleur! d'une forme qui fait trembler, & qui, pour qu'on la trouve horrible, n'a pas même besoin de la présomption, & si je l'ose dire, de la sorte d'effronterie dont on l'offre aux regards des infortunés survenants. Représentez-vous, enfin, ce qu'il y a tout à la fois, de plus ignoble, de plus maussade, de plus disgracieux; & croyez que quand ce seroit *Rigaud* qui l'auroit peinte, vous ne l'auriez pas plus ressemblante. Elle n'en est pas moins dans les mains de ce pauvre *Marcel*: s'il parvient à donner des grâces à cette écolière, il faut assurément que, comme l'on dit, *il en ait à revendre*. Pour l'esprit, à ce qu'il m'en a paru, l'on peut ne lui pas croire plus d'idées à elle, qu'on n'a de quoi lui en supposer d'acquises: ce qui n'empêche pas qu'elle ne parle sans cesse. Elle se flatte apparemment de suppléer à ce qui lui manque, par le plus odieux bavardage, la plus atroce méchanceté, une petite teinte d'esprit fort qui fait mal au cœur, un souverain mépris des opinions reçues, de celles sur-tout, qui reglent notre conduite, qui ne lui sied guere mieux; & par une indécence inimaginable à son âge, spécialement, quand elle se trouve avec des hommes: car, soit que malgré son

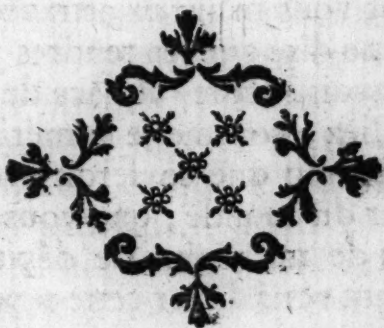


air d'audace , elle se rende assez de justice pour savoir que laissés à eux-mêmes , ils pourroient bien ne trouver rien à lui dire ; soit , ce qui me paroît plus vraisemblable , par une heureuse disposition de la nature , qui n'aura rien voulu faire pour elle à demi , elle est avec eux , d'une douceur ! d'une familiarité ! d'une aisance ! telles que la femme du monde , qui les priseroit le plus , & se soucieroit le moins de le leur cacher , ne pourroit point le leur marquer davantage. Elle se conduit enfin sur ce point , avec une indécence si consommée , qu'il n'y a que le desir extrême qu'elle montre d'avoir un amant , qui puisse faire penser qu'elle ne sache pas depuis longtemps , ce que c'est. Quant à madame sa mere , elle prend tout cela pour des graces : il est vrai qu'elle est , sur le compte de cette charmante créature , d'un aveuglement , & sur tout le reste , d'une ineptie qu'il n'est pas aisé de concevoir. Voilà ce que vous avez manqué : toutefois ne vous en désespérez pas ; toute cruelle qu'est cette perte , j'ai pour vous en dédommager , mais dans deux ans au plus-tôt , parce qu'il faut nécessairement les attendre , une fille de qualité , ma parente , qui promet d'être d'une figure infiniment agréable , & que sa mere élève très-bien , parce qu'on ne sauroit avoir plus de mœurs , d'esprit , & de connoissances qu'elle-même n'en a. Vous n'y trouverez pas , à la vérité , d'entrée de jeu , les cinquante mille écus de rente

de mademoiselle \*\*\* ; & vous n'avez pas à en espérer autant encore ; mais , avec plus d'un million d'argent comptant , soixante mille livres de rente en l'épousant , & plus du double de cela après la mort de sa mere , & de son oncle , les agréments & les vertus qu'elle possède , & que l'âge ne peut qu'augmenter , l'éclat de sa naissance ; je crois que ce que je vous offre , est fort supérieur au parti que vous venez de refuser. Madame votre femme ne vous a laissé qu'un fils ; & quoiqu'il paroisse d'une très-bonne constitution , & qu'il ait même essuyé tous les périls qui menacent l'enfance , vous ne pouvez pas ignorer combien facilement il peut vous être enlevé. Vous savez de plus , à quel point le bon *maréchal* tient à son nom ; avec quelle douleur il le voit si mal appuyé ; & toute la satisfaction dont vous le combleriez , en cédant au violent desir qu'il a de pouvoir , avant que de mourir , compter plus d'un rejeton d'une si belle race. J'aime à me flatter que vous ferez quelques réflexions sur ce que je vous propose ; & que , si vous n'y trouvez pas les sentiments que vous voudriez que j'eusse pour vous , vous y verrez , du moins , tout ce que la plus tendre amitié , jointe à l'estime la plus sincère , peut inspirer d'intérêt.

Le cruel *Non...* est ici d'hier , plus impertinent , & plus ridicule que je ne l'ai jamais vu , il me semble , de plus , qu'il s'est jeté

à corps perdu dans la médifance. Mais est-ce qu'il n'en avoit donc pas assez d'être bête, qu'il a encore voulu devenir méchant? Adieu, monsieur le Duc; oh ça! n'allez pas, au moins, vous aviser de me boudier.



## L E T T R E XXIV.

**J'**ÉTOIS presque sûre que , sachant aussi-bien que vous faites , votre métier d'amoureux , le rôle d'amant outré seroit , que vous le fussiez ou non , le seul que vous pussiez prendre dans une occasion , où , à dire la vérité , je marquois assez peu d'égard pour vos sentiments. Vous pouvez juger par-là , à quel point vous m'auriez attrapée , si , au lieu de ne me dire que les tendres injures sur lesquelles j'avois encore l'audace de compter , vous m'eussiez , comme je le méritois , froidement répondu que ce seroit avec le plus grand plaisir du monde ; que vous prendriez une femme de ma main. Le dépit devoit si naturellement vous dicter cette réponse , que j'ai peine encore à concevoir comment vous avez pu ne mettre à la place , que la douleur de l'amour , & même de l'amour le plus respectueux , & qu'enfin , vous vous soyez contenté de vous plaindre , lorsqu'il pouvoit , & devoit vous paroître si doux de tâcher de m'humilier. Il faut , pour vous en être refusé le plaisir , que vous ayez sur vous-même , un empire bien surprenant ! Pour vous payer de l'effort que vous avez dû vous faire pour conserver une si grande modération où tout sembloit devoir vous en rendre l'usage si difficile , je deyrais bien attribuer ce même em-



pire, plus à la crainte de me blesser, qu'à toute autre cause; & je ne voudrois pas répondre que vous ne vous soyiez point flatté que ce ne fût le parti que je croirois devoir prendre. Peut-être aussi, l'aurois-je fait, si je n'étois pas si persuadée qu'il vaut toujours mieux, avec un amant, courir le risque de ne lui pas rendre assez de justice, que de le juger trop en bien; & que, quelque odieuse que soit l'ingratitude, elle n'est jamais aussi à craindre pour nous, que la reconnoissance. Si, par hasard, vous me desirez une façon de penser qui aille mieux à vos vues, que celle que je vous expose ici, je vous prévien que il n'y a au monde, rien qui ait de quoi moins me surprendre, & que je puisse plus aisément vous pardonner. Mais en revanche, Monsieur le duc, vous épouserez ma petite cousine, n'est-il pas vrai? Il ne seroit point raisonnable que, pour me boudier, & uniquement, parce que c'est moi qui vous propose ce mariage, vous vous y refusassiez. *Je ne veut pas me remarier*, me répondez-vous brusquement; je conçois sans peine que vous n'en avez point d'envie; mais c'est précisément cette volonté qu'il ne faut pas que vous ayez, lorsque tout exige de vous, que vous ayez celle que je vous desirerois. *Quand*, ajoutez vous avec la même humeur, & tout aussi peu de raison, *la durée de mon nom seroit aussi mal appuyée qu'on se l'imagine, que m'importeroit? N'en voit-on pas tous les jours*

*périr qui méritoient plus de ne finir jamais ?*  
Ce discours est , assurément , d'autant mieux placé dans votre bouche , qu'il est plus avéré que votre nom est très-beau ; mais est-il , entre nous , aussi sincère qu'il est modeste ? Vous n'avez point , il est vrai , le repoussant ridicule de la hauteur ; mais sans être , ou , sans paroître de moins , trop rempli de l'orgueil de la naissance , vous n'en savez pas moins faire sentir que vous n'ignorez pas ce que vaut la vôtre ; & vous me permettrez de vous dire qu'à ne vous juger que d'après le cas que vous avez l'air d'en faire , vous ne devez pas envisager avec autant d'indifférence que vous en affichez , l'extinction de votre maison. Une noblesse dont l'origine se perd dans la nuit des temps , & soutenue de toute l'illustration possible , des honneurs , des titres , des dignités , des charges , & de celles qui sont le plus en droit de nous flatter , parce qu'elles nous font approcher de plus près la personne de notre souverain ; que de choses ! & qui ne portent que sur la tête d'un seul enfant ! Votre oncle , si vous vous obstinez à lui refuser la consolation qu'il vous demande , se remariera indubitablement. Vous me répondrez que cela vous est égal , parce qu'il ne fera point d'héritiers : mais , l'admirable raison pour qu'il en manque ! Ce malheureux procès que vous avez perdu cet hiver , & qui , si l'appel ne vous en est pas aussi favorable que vos gens d'affaire le croient ,

vous dépouillera de près de la moitié de vos biens, ne vous impose-t-il pas aussi la loi d'un second mariage ? Il est vrai que, même en supposant que vous le perdiez sans ressource, vous resterez encore fort riche ; mais malgré cela, il ne se peut point qu'accoutumé comme vous l'êtes, à la plus grande magnificence, vous supportiez avec autant de courage, que de loin vous l'imaginez, les retranchements que votre nouvelle position exigera de vous. Des gens de notre sorte, élevés dans le luxe le plus grand, ne s'aperçoivent que quand il faut qu'ils en descendent, qu'il leur est devenu une nécessité, & si j'en ai vu quelques-uns qui, soit par leur manque de conduite, soit par d'autres causes, ont été forcés de se réduire, je n'en ai pas vu un seul qui supportât avec fermeté, ce même malheur qui, quand il jouissoit encore de toute sa fortune, lui paroissoit si peu de chose. Ne comptez donc pas tant, croyez moi, sur une philosophie qu'aucun revers n'a encore éprouvée ; & soyez sûr que le plus sage, est celui qui évite, autant qu'il peut être en lui, de donner à la sienne des motifs de s'exercer. Je vous parle raison ; & je vous en devrois, sans doute, d'autant plus d'excuses, que ce ton est moins le ton qui vous agréeroit le plus ; mais, afin qu'il ne vous révolte pas tant, ou qu'il vous persuade davantage, je crois devoir vous assurer que vous vous êtes trompé, lorsque vous avez imaginé

que ce n'étoit que pour vous prouver d'une façon plus cruelle, le peu de cas que je fais de vos sentimens, que je vous ai proposé un mariage dont, quelques avantages que vous y trouvaſſiez, ces mêmes ſentimens ne pourroient que vous écarter. Je me flatte que quand je vous aurai appris ce que juſques à préſent j'ai cru devoir vous cacher, vous me rendrez plus de juſtice, & que vous conviendrez que tous vos projets ſur cela, ſont pur radotage d'amant, & rien de plus.

Je ne me doutois pas, en commençant cette lettre, qu'elle ne feroit qu'un préambule; & j'allois diſcuter l'article de vos injuſtices, lorſque madame de L. V. m'a fait dire que madame la princeſſe D... venoit d'arriver. Quand vous ne ſauriez pas de combien de bontés cette princeſſe me comble, vous n'en ignoreriez pas davantage tout ce que je dois à ſon rang. Je vais donc vous quitter, & avec d'autant plus de regret, que je ſuis moins ſûre de me retrouver la première fois que je vous écrirai, qui ſera demain, un auſſi grand fond de raiſon que je crois avoir aujourd'hui. Je tâcherai pourtant que cette interruption ne me faſſe pas ce tort-là: il eſt queſtion pour moi, de vous rendre raiſonnable; & je ne ſaurois vous dire, de peur que vous ne vous fâchiez, à quel point je deſire que vous vouliez bien voir les choſes du même œil que moi; ce ſeroit, pourtant, ce que vous auriez de



plus sage à faire. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous , m'en croire sur ma parole , que de laisser , ainsi que je le crains fort , au temps à vous en convaincre ? Bon soir , Duc.



## L E T T R E X X V.

**J**E vous tiens parole : comme la princesse nous reste , & que je ne pourrai pas la quitter de toute l'après-dinée , je me suis fait éveiller , plutôt que de coutume ; & c'est dans mon lit que je vous écris. Plaise au ciel que vous me sachiez de cette attention , tout le gré que vous devriez !

J'ai , ce me semble , aujourd'hui , un objet très-intéressant à discuter avec vous ; c'est-à-dire , le reproche que vous me faites de ne vous avoir proposé ce mariage , que dans l'intention de vous en braver plus cruellement. Il pourroit me paroître assez singulier que ce soit cette vue que vous me supposiez , quand il eût été si naturel que vous m'en eussiez prêté tant d'autres ; mais ce ne sera pas , sans doute , la dernière fois que je vous surprendrai à mettre la passion à la place de la justice.

Je vais , je crois , vous prouver que rien ne peut être moins fondé que ce reproche : si j'étois moins polie , je pourrois trouver sans peine , quelque chose de plus fort à dire sur

cela ; & si je m'en abstiens , c'est seulement , parce que je ne veux point aller plus loin ; mais je quitte ce chapitre , & j'entre tout uniment en matiere.

Il y avoit tout au plus deux mois que vous veniez chez moi ( ayez , & pour cause , la bonté de remarquer cette époque ) lorsqu'une femme de mes parentes qui , comme vous l'allez voir , a en moi la plus grande confiance , me pria de vouloir bien moi-même lui choisir un mari pour sa fille , qu'on lui demandoit de tous côtés ; & que , malgré toute l'attention qu'elle se flattoit d'y apporter , elle craignoit de mal pourvoir. La raison de cette crainte étoit qu'elle vit dans une trop grande retraite , pour n'être pas obligée de prendre un gendre presque sur ma parole ; & qu'elle ne se dissimuloit aucun des risques que l'on court , quand , sur une affaire de si grande importance , on est forcé de s'en rapporter au témoignage de gens qui ont ordinairement intérêt à ne pas être sinceres. A des choses inutiles à redire ici , elle ajouta , qu'obligée par état à vivre dans le monde , je pouvois mieux que personne , la sauver du malheur , toujours affreux pour une mere tendre , d'être trompée ; & qu'enfin c'étoit à moi , & à moi seule qu'elle vouloit s'en rapporter. Ne voyant , dans notre jeunesse , personne qu'elle ne pût un jour me reproches de lui avoir nommé , & ne pouvant lui donner M. de Cercey , de qui je savois la destination ,

destination, je vous avoue que ce fut à vous que je pensai. Si, alors, vous n'aviez point encore perdu votre procès, du moins, étiez-vous fort menacé de le perdre : enfin, le vent du bureau n'étoit pas pour vous; & en mon particulier, la mauvaise opinion qu'avoient de votre affaire (sur-tout, si vous la laissiez à la *chambre* qui devoit la juger,) le président P. & quelques-uns des meilleurs juges, me faisoit regarder la chose comme déjà arrivée. Je ne vis dans ce moment que ce que, si vous le perdiez, ce cruel événement vous enleveroit, je considérai que vous retrouveriez dans ce mariage, beaucoup plus, sans comparaison, que ce que vous étiez sur le point de voir arracher de vos mains : que c'étoit à la fois l'occasion la plus sûre, la plus belle & la plus conforme à votre façon de penser, que vous eussiez jamais de rétablir votre fortune. Cependant je ne me déterminai pas d'abord : la répugnance que je vous connoissois pour un second mariage ; d'autres considérations qui se présentèrent à mon esprit, & sur lesquelles je crus devoir me donner le temps de raisonner avec moi-même, sur le point de vous nommer à ma parente, m'arrêrèrent ; il me parut qu'il suffisoit de vous désigner : dans cette idée, je lui répondis simplement, " que je ne trahirois pas sa confiance, qu'intérieurement, mon choix étoit tout fait ; " mais que j'avois quelque raison de lui taire " encore le nom de la personne que j'avois



» en vue ; que tout ce qu'en ce moment je  
» pouvois lui en dire , c'est que c'étoit un  
» homme titré , d'une très-illustre naissance ,  
» d'une réputation excellente sur toutes les  
» choses essentielles ; d'une figure fort agréa-  
» ble , & fort noble ; âgé de près de trente  
» ans ; qui , avec une très-belle charge à la  
» cour , jouissoit dans l'instant que je lui en  
» parlois , d'une fortune fort considérable ;  
» mais dont il étoit menacé de perdre peut-  
» être un tiers , si l'événement d'un procès  
» qu'on lui avoit intenté , tournoit contre  
» lui ; qu'à la vérité , si en l'épousant , sa  
» fille devenoit duchesse , l'ainé des enfants  
» qu'elle auroit , pourroit bien ne pas suc-  
» céder au titre de son pere , parce que  
» d'un premier mariage , il restoit un fils à  
» l'homme sur qui j'avois jeté les yeux ; que  
» ce même homme devant hériter d'une  
» grandesse de la premiere classe , & pouvant  
» la faire tomber au fils qui probablement  
» lui surviendrait , je n'imaginois pas que  
» l'existence actuelle de cet enfant , pût être  
» pour elle une raison de rejeter la proposi-  
» tion que je pourrois lui faire un jour : qu'au  
» reste , je connoissois trop la noblesse de  
» son ame pour penser une minute que , si  
» l'homme que j'avois dans l'idée , perdoit  
» ce procès , ainsi que je ne lui cachois pas  
» qu'on le craignoit , elle en fût plus éloignée  
» d'une alliance , de tout façon si sortable.  
» Sur ce dernier article , ma parente me ré-



pondit seulement que *je lui rendois justice, & qu'elle me le prouveroit* ; mais soit que sans vous avoir nommé, tout ce que je lui avois dit du gendre que je lui destinois, lui parut ne pouvoir aller qu'à vous, soit que sachant que depuis peu, nous vivions beaucoup ensemble, cette circonstance de plus, l'aidât à vous deviner, ce ne fut que sur vous que ses idées se fixerent ; & je ne vous cache pas que, si en supposant, comme elle fit, que ce n'étoit que de vous que je lui avois parlé, vous lui convîntes fort à tous égards, votre réputation de galanterie, trop étendue pour n'avoir pas été jusques à elle, ne lui fit point, pour le bonheur de sa fille, une peur médiocre. Sans lui avouer que ses conjectures fussent justes, je saisis cette occasion de vous réhabiliter dans son esprit, & l'assurai de votre conversion avec d'autant plus de force, que vous me l'aviez à moi-même, plus persuadée. Sans entrer dans un plus grand détail, je calmai ses craintes ; elle me donna sa parole de ne disposer de sa fille pour quel qu'autre que ce pût être, que dans le cas où l'homme que j'avois en vue, persisteroit à ne vouloir pas se remarier : car il est bon de vous dire que je m'étois souvenue de tout, & même de votre répugnance pour de secondes noces.

Ce fut peu de temps après cette conversation entr'elle & moi, & que j'avois différentes raisons de vous taire, du moins un cer-

tain temps , que vous jugeâtes à propos de vous arranger avec votre madame de Vo... Plus par-là , vous me prouviez que vous étiez toujours le même , plus votre conduite me causa de chagrin ; j'avois comme engagé ma parole que vous étiez tout-à-fait revenu de vos égarements , je le croyois moi-même : eh par qui ! comment ! & dans quel instant me voyois-je désabusée ! Vous crûtes devoir vous excuser devant moi , d'avoir fait un choix si honteux ; & vous pouvez vous rappeler que , sur la peine que vous en prîtes , & qui , je l'avoue , me parut on ne peut pas plus singulière , je vous écrivis *que vous m'aussiez fait beaucoup de plaisir de prendre une autre femme que celle là , & même , que j'ajoutai , que si je ne pouvois , dans ce moment-là , vous dire pourquoi je l'aurois désiré , il ne tiendrait qu'à vous , que je ne vous l'appriisse un jour*. Il se peut que je ne retrouve pas absolument les termes dont je me servis ; mais du moins , suis-je bien sûre que c'étoit-là mon idée. Il me parut que ce peu de mots vous avoit , & donné beaucoup à rêver , & inspiré en même temps une curiosité fort vive. Je ne m'éloignerois même pas de croire que , si dès-lors , vous aviez , ainsi que vous me l'avez dit depuis , tout au moins l'envie de m'aimer , la sorte de chagrin que je vous marquois du choix que vous veniez de faire , dût vous faire imaginer que vous ne m'étiez rien moins qu'indifférent. Aussi , tout simple

qu'étoit ce discours ( car enfin , être fâchée que vous eussiez pris cette femme , n'étoit pas en excludre d'autres , ) ne me le ferois-je pas permis , si j'eusse un seul instant pu penser que j'avois déjà le bonheur de vous plaire. Quoi qu'il en soit , si vous avez alors cru pouvoir l'interpréter en votre faveur , vous pouvez voir à présent , combien peu vous en aviez saisi le véritable sens. Je voulois donc vous dire simplement que je craignois que , dans quelque retraite que vécût ma parente , cette sorte d'affaire ( passé - moi le terme , ) n'allât , à cause de la cruelle célébrité de madame de Vo... jusques à ses oreilles , & qu'en la confirmant dans les craintes que votre conduite passée lui avoit données , elle ne la fît se dédire de la sorte d'engagement qu'elle avoit pris avec moi. Ma peur , malheureusement , par le peu de temps que dura cette liaison , fut chimérique. Vous devez vous souvenir encore , que lorsqu'assez peu de temps après , il vous plut de me déclarer votre amour , je vous dis , dans je ne sais quelle de mes lettres , que *les projets que vous aviez sur moi , ne pouvant point du tout aller avec les idées que j'avois sur vous , je croyois que vous feriez beaucoup plus sagement de vous prêter aux miens , que de vous flatter de m'amener aux vôtres ; & que même c'étoit un conseil que je croyois ne pouvoir vous donner trop tôt.* Ce propos vous inquiéta beaucoup plus encore que le premier ; & je ne disconviens pas

qu'il n'eût de quoi produire cet effet sur vous. Je vous promis alors de vous l'expliquer un jour, ainsi que le précédent; & rien ne me forçant plus au silence, je vais vous tenir parole : *C'est qu'il faut nécessairement que vous vous mariiez ; que je ne veux être la rivale de personne , & qu'il me conviendrait moins encore de l'être de ma cousine , que de qui que ce fût.* A l'égard du nom de ma parente, vous connoissez trop la règle des procédés, pour devoir être surpris que je vous le cache encore : si ce mystère vous blesse, consentez à ce que je vous demande ; & dans l'instant, il cessera pour vous. Tout ce que je puis vous dire avec vérité, c'est que sur la naissance, les biens, & les graces de la personne que je vous propose, je ne vous en ai point du tout imposé : donnez-moi votre parole seulement, & je vous engage la mienne que vous n'aurez pas à vous repentir de vous en être fié à moi.

Bon ! ne voilà-t-il pas que la princesse envoie savoir de mes nouvelles ? C'est, & je crois que vous sentez cela comme moi, une façon honnête de m'apprendre qu'il est temps que j'aie lui faire ma cour : j'y vais donc : demain, si je le puis, je vous reprendrai. Il me reste actuellement à vous prouver à quel point vous êtes injuste, quand vous m'accusez de n'avoir voulu que braver les sentiments que vous avez pour moi ; & je ne sais pas trop pourquoi je veux à toute force prendre cette peine, car, dans le fond, je ne serois point si fâchée que vous n'eussiez pas tort.



## L E T T R E XXVI.

**I**L est cinq heures , & je ne viens cependant que de me coucher : la raison d'un dérèglement qui me ressemble si peu , c'est que , pour la dernière soirée qu'elle passoit avec nous , la princesse a voulu jouer au *biribi* qui , après , ou même avant ses chiens , par parenthèse , les créatures de l'Europe le plus mal élevées , est ce qu'elle aime le plus ; il est inutile de vous dire qu'on a bien voulu avoir pour elle cette complaisance. J'ai prodigieusement gagné ; & n'en suis pas pour cela plus contente : non que j'aie essuyé le chagrin de ruiner mes amis ; la plus grosse perte a été supportée par des gens qui ne m'intéressent guere ; mais c'est que , même quand j'y suis le plus heureuse , le jeu m'est encore insupportable. Avoir de la répugnance pour le vin , craindre l'amour , détester le jeu , il faut convenir , pourtant , qu'avec tout cela , je fais une femme d'un fort agréable commerce ! Ce malheureux *biribi* , & cette veille inusitée m'ont si fort échauffé le sang qu'il m'est de toute impossibilité de dormir : n'en ayant rien de mieux à faire , je vous consacre donc mon insomnie. Ah ! si je l'eusse prévu ce *biribi* , comme au lieu de me faire éveiller hier pour vous écrire , j'au-

rois dormi la grasse matinée ! & qui sait encore si je n'en suis pas la dupe ; & si vous ne me faites pas comme C\*\*\*, qui prétend qu'il y a nombre de lettres qu'il ne prend pas la peine d'ouvrir , parce que , soit d'après la position où il se trouve , soit d'après les gens qui lui écrivent , il fait toujours ce que ces lettres doivent contenir , & s'arrange en conséquence. Il met donc dans un coffre toutes celles qu'on lui écrit , & telles absolument qu'il les a reçues , sur-tout , lorsque ce sont des lettres d'amour , parce qu'en partant de la situation où l'on se trouve avec une femme , rien n'est plus aisé , selon lui , que d'y répondre sans effuyer le dégoût de les lire. Il me disoit la dernière fois , qu'il se réjouissoit en songeant qu'à son inventaire , on en trouveroit plusieurs milliers toutes cachetées , auxquelles il n'en auroit pas moins répondu , & rarement hors de propos , quoique presque toujours à la boulevue. N'en feriez-vous pas autant des miennes ? C'est que si je le croyois ! mais non , vous n'oseriez ! Oh ça ! tenez-vous bien , & je vais commencer à vous parler raison.

J'ai exprès , dans l'éclaircissement que vous me forcez aujourd'hui de vous donner , pris soin de bien marquer les époques , afin de vous prouver à quel excès vous poussez l'injustice , lorsque vous m'accusez de joindre la bravade , à l'indifférence. En effet , si vers la fin de l'hiver dernier , temps où j'ai pensé

pour vous à ce mariage, vous m'aimiez déjà, vous conviendrez que je n'en pouvois rien savoir, puisque vous ne me l'aviez pas dit encore; qu'en supposant ainsi que j'eusse deviné l'état de votre ame, dès que je ne voulois pas répondre à vos sentimens, ils devoient être pour moi, comme n'étant pas, & même, que feindre de ne les point remarquer, étoit dans cette position, de tout ce que je pouvois faire, & ce qui commettoit le moins votre amour-propre, & ce qui devoit aussi le moins m'exposer à l'aveu d'une passion que je n'aurois pas voulu récompenser. Mais il s'en falloit beaucoup, & ce n'est point d'aujourd'hui que je vous le dis, que je crusse que ce fût moi qui vous parusse digne de remplacer dans votre cœur, madame de Vo... Ne le desirant pas plus que je ne croyois avoir sujet de la craindre, assez peu de temps après, je vins ici; vous m'écrivîtes que vous étiez passionnément amoureux. La femme que vous veniez de quitter, ne me laissant pas imaginer que vous en aimassiez une qui pût vous faire plus d'honneur, je ne saurois vous dire combien en moi-même, je rabattis de vos soupirs, de vos tourmens, & beaucoup plus encore de ce que, selon vous, méritoit d'estime, la miraculeuse beauté, à qui, depuis mon absence, vous aviez adressé vos vœux. Mais combien ne m'applaudis-je point de ne l'avoir pas jugée d'après ce que vous paroissiez en penser, lorsque toutes les lettres

qui me venoient , soit de la cour , soit de Paris , m'apprirent qu'à tout ce qu'on voyoit faire à *madame du Br...* il n'y avoit pas lieu de douter que vous ne fussiez devenu pour elle , l'objet d'une nouvelle fantaisie ; & que vous aviez l'air de ne pas vous éloigner de répondre aux agaceries qu'elle vous faisoit sans ménagement. Aussi , ne pouvant pas imaginer que vous me fissiez une histoire , ne puis-je exprimer à quel point la timidité que sembloit vous inspirer votre nouvelle passion , étoit singulière à mes yeux. Toutes réflexions faites , pourtant , je crus que ce que l'on disoit de vous , & de *madame du Br...* n'étoit qu'une de ces fables dont Paris amuse de temps en temps son oisiveté ; & qui quelquefois n'ont même pas le plus léger fondement. Enfin , vous rompîtes le silence : peut-être , dès-lors , pour vous empêcher d'aller plus loin , aurois-je dû vous dire les vues que j'avois sur vous ; je doute , cependant , que cette confiance eût eu le succès dont , pour me déterminer à vous la faire , il auroit fallu que je me fusse flattée ; & que , n'eût-ce été que pour me prouver plus d'amour , vous n'eussiez rejeté hautement ma proposition ? Ne croyant donc point devoir la hasarder , & voulant toutefois mettre de bonne heure un frein à votre imagination , je vous écrivis *que vous feriez bien d'avoir des vues plus sérieuses , & dont en même temps , vous deviez attendre plus de succès , que des projets que*



*vous m'annonciez.* Si ce n'étoit pas vous en dire assez, c'étoit, du moins, vous dire tout ce que je me croyois permis. Comment d'ailleurs, & par quelle voie, vous sur-tout, voulant que je vous crusse de l'amour pour moi, aurois-je pu me flatter de triompher de la répugnance que vous marquiez pour de secondes nûces, lorsque la perte de votre procès, loin de la vaincre, sembloit y avoir ajouté encore? Je crus donc, que je ne devois pas me presser de parler; & sans vous dire quelles pouvoient être vos ressources, je me contentai de vous en faire envisager. J'attendois toujours le moment de rompre le silence; & il se peut que je l'eusse attendu long-temps encore, si la proposition que cette madame a eu l'insolence de vous faire faire, ne m'eût fait penser qu'il étoit temps que je parlasse aussi; & que je ne pouvois même, sans manquer à l'amitié que je me flatte qui nous unit, & à ce que j'avois promis à ma parente, m'obstiner encore à me taire, par la raison que, si je persistois dans ce parti, il se pouvoit que quelqu'un me gagnât de vitesse; & que s'il arrivoit, qu'entre les propositions qu'on pourroit vous faire, il s'en trouvât quelqu'une qui vous agréât, & que vous engageassiez votre parole, je ne pourrois m'en prendre qu'à moi-même. Il a donc fallu m'y déterminer; mais moins je pouvois douter des idées désagréables que je vous donneroie, plus ça été avec une répugnance inexprimable, & que je me serois épargnée.

si j'eusse imaginé qu'elle eût été si peu sentie; que j'ai fait cette démarche... Laissons cela; cette lettre ne me paroît déjà que trop longue: pour la terminer, voici quelle est ma résolution; après vous en avoir instruit, je passerai au reste.

Je ne dirai, ni dans l'instant, ainsi que vous le voudriez, ni même de si-tôt à ma parente, le refus que vous faites de sa fille; & crois ne pouvoir mieux vous prouver combien vous m'êtes cher, qu'en vous laissant sur cela, quoique malgré vous, le temps de la réflexion. Sur le fond de mes sentiments pour vous, je n'ai rien à vous dire que ce que je vous en ai dit tant de fois. Tout ce que, dans cette circonstance, je me crois permis d'y ajouter, c'est que je vous aimerois, non-seulement autant qu'aujourd'hui vous croyez le desirer, mais autant que, si cette cruelle passion se rendoit maîtresse de mon ame, je serois, à ce qu'il me semble, capable de le faire, que je n'en sacrifierois pas moins mon amour à ma gloire; & bien plus facilement encore, à ce que je croirois être vos véritables intérêts. Réglez-vous donc sur cela; & prouvez-moi, en consultant mieux les vôtres, que vous êtes digne de la très-tendre amitié que je vous ai vouée. Adieu, monsieur le Duc, je tombe de lassitude, & vais tâcher de dormir.

*Fin de la première Partie & du Tome X.*



